VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

10. C. 35.

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XV

Palchetto C

Num.° d' ordine 35

1046 35

NAZIONALE
B. Prov.
I
VITT.
IOTECA

B. P.
I
809

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DE LA CAMPAGNE
D'AUTOMNE DE 1813,
EN ALLEMAGNE.

Digitized by Google

SOUS PRESSE,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire :

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC; surnommée pendant sa vie la PUCELLE, et après sa mort la PUCELLE D'ORLÉANS; tirée de ses propres déclarations consignées dans les grosses authentiques des procès-verbaux des interrogatoires qu'elle subit à Rouen;

Des cent quarante dépositions des témoins oculaires, entendus à l'époque de la révision de son procès;

Des manuscrits de la bibliothèque du Roi, de celle de la tour de Londres, etc.

Par M. LEBRUN DE CHARMETTES; 3 forts vol. in-8°. enrichis de huit belles gravures.

LES VOYAGEURS EN SUISSE, 3 vol. in-8°.; par M. DE LANTIER, Chevalier de Saint-Louis, auteur des voyages d'Anténor.

Nouveaux Contes en vers par le même, 1 vol. in-8°.

ALFRED-LE-GRAND, ou *le Trône reconquis*, par M. DE L***. 2 vol. in-12 ornés de deux belles gravures.

De l'Imprimerie de POULET, quai des Augustins, n°. 9.

606976
SBN

TABLEAU
DE
LA CAMPAGNE
D'AUTOMNE DE 1813,
EN ALLEMAGNE,

DEPUIS LA RUPTURE DE L'ARMISTICE JUSQU'AU PASSAGE DU RHIN PAR L'ARMÉE FRANÇAISE;

Avec une Carte topographique des environs de LEIPZIG.

PAR UN OFFICIER RUSSE.

A PARIS,

Chez { ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23;
MAGIMEL, ANSELIN et POCHARD, libraires, rue Dauphine.

1817.

Digitized by Google

PRÉFACE.

La campagne d'automne de 1813 a eu de si grands résultats qu'on en parle toujours avec un nouvel intérêt. Le théâtre de la guerre était si vaste, tant d'armées l'ont foulé simultanément, qu'il est difficile de saisir l'ensemble du plan général des Alliés et son exécution graduelle. La plupart des militaires n'en ont pas encore une idée bien précise; ils ne la connaissent que d'après les bulletins toujours exagérés des vainqueurs ou les relations infidèles des vaincus. Le temps n'est pas encore venu pour l'écrivain de recueillir les matériaux qui doivent servir à son histoire, et d'en faire le dépouillement avec calme et impartialité.

Cependant au milieu du fatras des bul-

letins des partis opposés, il est quelques traits qui portant l'empreinte du génie qui les a conçus ou exécutés, ne peuvent être défigurés. Ces traits ont plus particulièrement rapport à la Stratégie : cette science des généraux en chef, que je qualifierais volontiers de science des marches. Par l'infidélité de son rapport, un général d'armée peut bien déguiser ou affaiblir la perte qu'il a essuyée sur le champ de bataille ; mais il lui est impossible de faire prendre le change sur ses intentions, dès qu'on connaît ses marches, car elles se font toujours dans la direction du but de ses opérations.

Sous ce point de vue, il n'était donc pas impossible de tracer une esquisse purement militaire des opérations des armées opposées dans la campagne de 1813, pour ceux qui ne saisissent dans l'histoire que ce qui a un rapport direct avec la science importante qui défend et détruit les Empires.

Telle a été notre intention. L'histoire

complette, et même une simple relation de cette campagne, eussent nécessité des matériaux que nous étions dans l'impossibilité de nous procurer. Nous n'avons essayé de présenter dans cet opuscule que les opérations majeures, sans entrer dans aucun détail, afin que nos lecteurs puissent mieux juger de l'habileté des manœuvres des deux partis, et les rapporter aux principes généraux de Stratégie.

Nous savons que des militaires distingués nous ont devancé en Allemagne dans cette entreprise; mais quoique leurs ouvrages contiennent des observations judicieuses, ils renferment aussi des critiques peu fondées et trop d'assertions inexactes.

En France, on ne connaît guère que l'histoire du général Sarrazin, production dont la nouveauté a fait tout le succès, mais qui du reste est peu propre à satisfaire la curiosité d'un officier qui cherche à s'instruire.

Le grand défaut des ouvrages allemands est d'être dicté par la passion et de présenter comme modèles, des manœuvres qui n'ont d'autre mérite que d'avoir réussi aux Alliés. Le style pamphlétaire de l'histoire française prouve assez que son auteur n'a eu que l'intention d'insulter des hommes que son amour-propre a placés depuis long-temps au-dessous de lui, et de la fortune desquels il est bassement jaloux.

Travaillant sur des matériaux plus sûrs que des récits mensongers de gazettes, aidé de renseignemens précieux qui nous ont été transmis par des officiers français, nous avons cherché à éviter ces défauts en nous faisant une loi de rendre les opérations des deux partis sans aucune prévention. Notre but étant d'écrire pour les progrès de la science militaire, nous avons oublié dans quels rangs nous avions combattu, et ne cherchant à irriter ni à flatter l'amour-propre de qui que ce soit, nous avons blâmé sans ménagement et

loué sans bassesse, ce qui nous a paru devoir l'être, comme contraire ou conforme aux principes.

Sans doute Napoléon n'a pas manœuvré en 1813 en Saxe avec autant de savoir que l'année suivante en France. On peut croire qu'un trop grand mépris de ses ennemis et trop de confiance dans sa position l'aveuglèrent au point de dédaigner de faire l'emploi de toutes les ressources de son génie; néanmoins ses opérations ont quelque chose d'étonnant; sa tenacité dans la position de Dresde est remarquable: elle prouve l'avantage d'une position centrale. Il fallut les défaites de la Katzbach, de Kulm et de Juterbogk pour l'en chasser. Sans l'accord et le concert qui règnèrent entre toutes les armées des Souverains Alliés, et l'emploi simultané et concentrique de toutes leurs forces, qui doute qu'il ne s'y fût encore maintenu ?

Si ses lieutenans livrés à eux-mêmes,

n'ont pas justifié la haute réputation qu'ils s'étaient acquise, d'un autre côté le prince de Schwarzenberg, le Prince royal de Suède, et Blucher n'ont-ils pas commis de grandes fautes? Lorsque des capitaines d'un tel mérite s'égarent, cela doit rendre moins sévère dans la censure. Ce n'est pas à des officiers obscurs qui écrivent après coup, sans renseignemens certains, à les flétrir dans l'opinion de leurs contemporains.

Loin de nous la pensée, en travaillant à ce tableau, de ravaler la gloire que les armées françaises se sont si justement acquise par vingt ans de victoires. Les journées de Leipsic, tout en leur portant le coup le plus funeste, ont mis le sceau à leur réputation. Ces champs qu'elles abreuvèrent si valeureusement de leur sang, attestent qu'elles étaient dignes de faire la conquête du monde. Là, malgré la défection de leurs derniers alliés, elles ont combattu contre toutes les forces de l'Europe. La catastrophe du 19 octobre

qui termina ces combats à jamais célèbres, les honore autant qu'elle dépose contre l'imprévoyance de celui qui les dirigeait. Que les guerriers qui ont survécu à ce désastre s'en consolent, l'Europe militaire sait apprécier leur courage et ne leur refuse pas le tribut d'éloges qu'ils méritent.

Non, les Russes, les Allemands ni les Suédois ne tirent pas vanité de leur triomphe sur eux. N'ayant pris les armes que pour défendre leur indépendance, ils n'ont été sensibles qu'à la joie d'échapper au joug du tyran qui voulait les asservir et les sacrifier à sa folle ambition.

Et pourquoi seraient-ils orgueilleux de cette victoire? ne sait-on pas que la fortune dans les armes est journalière, et qu'elle se range sous les drapeaux de celui qui l'enchaîne par la justesse de ses combinaisons? Elle ne sourit pendant huit ans consécutifs aux aigles françaises, que

parce que Napoléon plus que tout autre général du siècle, possédait la science des marches, celle de mettre en action ses forces au point décisif et de prendre l'initiative des mouvemens stratégiques et de l'attaque; elle dut se ranger sous les bannières de la coalition, dès que celle-ci mit en mouvement ses masses d'après les principes qu'il croyait posséder seul, mais qui n'étaient plus un secret depuis les écrits lumineux auxquels ses exploits avaient donné lieu.

La guerre qu'il a su si bien faire, et dont il abusa trop long-temps pour le malheur de l'humanité, n'est plus une science vague; les ouvrages de Bulow, de Jomini et du Prince Charles d'Autriche, en répandant des idées claires sur sa marche et ses moyens, ont démontré le ridicule des systêmes des vieilles écoles, et substitué aux maximes de la routine, des principes dont tout général ne pourra s'écarter impunément. Nous n'entendrons plus aujourd'hui ces adages triviaux consacrés

par des siècle d'ignorance et répétés naguères encore de bonne foi par des officiers de mérite : qu'en guerre l'expérience est tout, et la théorie rien; ou que le génie forme seul les grands généraux.

Certes on ne saurait nier que le génie et l'expérience ne contribuent à former l'homme de guerre; mais avec quelle facilité ceux qui se voueront dorénavant à l'étude de cette science et à qui la nature en aura donné la clé, ne marcheront-ils pas dans la carrière des armes, maintenant que les règles fondamentales de la grande tactique sont connues, et qu'il ne s'agit plus que d'en faire une juste application ?

C'est par l'étude encore plus que par l'expérience que les officiers de l'armée russe ont pris en moins de dix ans le rang distingué qu'ils occupent dans les armées de l'Europe. Une bonne théorie dispose à profiter de l'expérience. Celle-ci sert

d'appui à l'autre ; ses leçons seraient perdues si elles ne se rattachaient pas aux principes de la première.

S'il était encore des routiniers entichés de leurs idées, le tableau de la campagne de 1813 serait bien propre à leur démontrer que Napoléon n'a été vaincu que pour s'être écarté des règles qu'il avait toujours observées dans les campagnes précédentes. C'est une vérité que notre opuscule, malgré son peu de développement, prouvera sans doute. Nous demandons grâce à nos compatriotes de ne l'avoir pas écrit en russe. Il est peu d'officiers à portée de le juger qui ne connaissent le français, et puisque nous n'avons eu d'autre but que d'éveiller la critique fondée sur l'amour de l'art, nous ne pouvions mieux faire que de le rédiger dans la langue la plus répandue en Europe.

Il nous eût été facile de nous étendre dans les relations de batailles, mais nous le répétons, notre ouvrage étant didactique,

nous n'avons rapporté que les manœuvres ou les dispositions décisives qui pouvaient faire juger de l'habileté tacticienne des généraux opposés.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Pour lire cet ouvrage avec fruit, le lecteur doit avoir sous les yeux :

Les cartes de Gothold et de Petri, pour suivre les mouvemens, et celle intitulée *Situations Charte von einem Theile des Churfurstentum Sachsen,* etc. dressée pour l'intelligence des dernières campagnes de la guerre de sept ans, qui présente toutes les principales positions de celle-ci.

On a substitué dans l'orthographe des noms de lieux l'œ à l'ö et la terminaison *ourg* à celle d'*urg*.

Celle des noms propres russes n'a pas été altérée. On prévient donc que cz se prononce comme tch, sz comme ch, szcz comme chtch et u comme ou.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

LÉGENDE DU PLAN.

L'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ce croquis les positions de combat de chaque journée. Cette entreprise eût été étrangère à notre objet, qui était de faire connaître les progrès journaliers des Alliés, sans suivre leurs divers mouvemens.

Journée du 4 (16) octobre.

FRANÇAIS.

1. — 8e. corps, aux ordres du prince Poniatowski, bordant la gauche de la Pleisse.
2. — 4e. corps de cavalerie, Kellermann.
3. — 5e. corps, *id.* ——— Milhaud.
4. — . . corps d'infanterie, Augereau.
5. — 2e. *id.*, ——— Victor.
6. — 5e. *id.*, ——— Lauriston.
7. — 3e. corps de cavalerie, — Latour-Maubourg.
8. — 2e. *id.*, ——— Sebastiani.
9. — 11e. corps d'infanterie, — Macdouald.
10. — Infanterie de la Garde impériale, aux ordres des maréchaux Mortier et Oudinot.
11. — Cavalerie de la Garde impériale, aux ordres de Nausouty.
12. — 3e. corps de cavalerie, — Arrighi.
13. — 6e. corps d'infanterie, — Marmont.
14. — Têtes de colonnes du 7e. corps commandé par Reynier, sur les routes d'Eulenbourg et Taucha.
15. — Tête de colonne du 3e. corps commandé par Souham, sur la route de Duben.
16. — 4e. corps d'inf., comdé. par Bertrand.

ALLIÉS.

17. — Corps autrich. de Giulay, opposé à Bertrand.
18. — *Id.* de Merfeld, opposé à Poniatowski.
19. — Réserves, commandées par le prince héréditaire de Hesse-Hombourg.
20. — Corps russe de Wittgenstein.
21. — Corps prussieu de Kleist.
22. — Gardes russes et prussiennes.
23. — Grenadiers russes.
24. — Corps autrichien de Klénau.
25. — Cosaques du général Platow, formant l'extréme droite des Alliés.
26. — Tête de colonne de l'armée de Silésie en marche sur Skeuditz.

Journée du 5 (17).

Au midi, les positions des armées n'ont pas changé, malgré les combats de la veille ; mais

27. — Le corps autr. de Colloredo arrive à Grœbern.
28. — Partie de l'armée de Pologne, sous Benningsen, s'établit à Nannhof.

Au nord, à la suite des combats qui ont eu lieu entre l'armée de Silésie et le corps aux ordres du maréchal Ney, les deux partis prennent à la nuit les positions ainsi qu'il suit :

FRANÇAIS.

29. — 6e. corps d'infanterie, ——— Marmont.
30. — 3e. *id.* ——— Souham.
31. — 3e. corps de cavalerie, ——— Arrighi.
32. — 7e. corps d'infanterie, ——— Reynier.

ALLIÉS.

33. — Armée de Silésie, sous Blucher.
34. — Armée du Nord commandée par le Prince royal de Suède.

Journée du 6 (18).

Les armées ont passé la nuit du 5 au 6 (17 au 18) dans les positions qu'on vient d'indiquer; mais la planche présente leurs lignes telles qu'elles étaient vers midi, c'est-à-dire lorsque Napoléon eut fait exécuter à la droite et au centre un changement de front, la droite en arrière, et que le maréchal Ney eut été forcé d'exécuter une pareille manœuvre à la gauche pour se rapprocher de lui.

FRANÇAIS.

35. — Corps de Poniatowski.
36. — Corps de Kellermann.
37. — Corps d'Augereau.
38. — Corps de Victor.
39. — Corps de Milhaud.
40. — Corps de Latour-Maubourg.
41. — Corps de Macdonald.
42. — Corps de Reynier.
43. — Corps de Marmont.
44. — Corps de Souham.
45. — Corps d'Arrighi.
46. — Corps de Lauriston.
47. — Corps de Sebastiani.
48. — Garde impériale, infanterie et cavalerie.

ALLIÉS.

49. — Réserves autrichiennes.
50. — Corps de Colloredo.
51. — Corps de Wittgenstein.
52. — Gardes et greuadiers russes.
53. — Corps de Klenau.
54. — Armée de Pologne.
55. — Cosaques de Platow.
55 *bis*. Armée du Nord.
56. — Armée de Silésie.

Journée du 7 (19).

La droite et le centre de Napoléon ont passé la nuit du 6 au 7 (18 au 19) dans la position qu'on vient d'indiquer pour le 6 ; mais la gauche que les armées de Silésie et du Nord ont repoussée la veille, a bivouacqué sous les murs de Leipsig. Tous les corps de cavalerie et les restes de ceux d'Augereau, Victor et Lauriston qui avaient beaucoup souffert à Probsthayda, ont commencé leur retraite avant le jour; il ne reste en ligne que les corps suivans, placés en avant des faubourgs de Leipsig.

57. — Corps de Pouiatowski.
58. — Corps de Macdonald.
59. — Corps de Souham.
60. — Corps de Marmont.
61. — Corps de Reynier.

Les Alliés qui ont bivouacqué sur le champ de bataille, s'appercevant du mouvement rétrograde des Français, forment des colonnes d'attaque et s'avancent alors sur tous les points. Leur marche concentrique les rapproche d'autant plus qu'elles sont près de Leipsig.

62. — Corps de Colloredo.
63. — Réserves autrichiennes.
64. — Corps de Kleist.
65. — Corps de Wittgenstein.
66. — Corps de Klenau.
67. — Corps de Bulow.
68. — Suédois.
69. — Corps de Langeron.
70. — Corps de Saken.
71. — Français en retraite sur les routes de Merseburg et de Lutzen.

CAMPAGNE

D'AUTOMNE DE 1813,

EN ALLEMAGNE.

Le congrès de Prague n'avait donné que de fausses espérances aux amis de la paix; la guerre qui embrasait l'Europe était une guerre à mort; les désastres de la campagne de Moskou n'avaient pas ramené Napoléon à des vues plus modérées; quoique sa puissance y eut essuyé de terribles échecs, elle n'était pas encore abattue. La victoire avait paru lui sourire de nouveau à Lutzen et Bautzen; il avait profité de ce retour de fortune pour reprendre le ton d'arrogance dont il s'était servi avec tant de succès pour enchaîner l'Allemagne. Mais les circonstances avaient changé. Les principaux souverains, éclairés par la persévérance de l'Empereur de Russie, ayant entrevu l'occasion de ressaisir leurs droits, avaient secoué le joug,

déterminés à suivre son généreux exemple, et à seconder de tous leurs moyens les nouveaux efforts qu'il allait faire pour amener à son heureuse fin le grand œuvre de l'affranchissement de l'Europe.

L'armistice de *Silésie*, loin de servir d'acheminement à la paix, n'avait donc été employé de part et d'autre qu'à se préparer avec plus d'ardeur à une lutte d'autant plus terrible qu'elle devait être décisive. Tous les ressorts étaient en action, et la chûte de l'une des puissances devait être le résultat de ces violens efforts.

La France usait de ses dernières ressources. Napoléon à la tête d'une armée nombreuse, mais toute neuve, créée comme par enchantement, se flattait encore de vaincre ou de dissoudre cette nouvelle coalition. D'un autre côté, les Souverains alliés prenaient une attitude imposante. Les armées russes s'étaient considérablement augmentées : les renforts qu'elles avaient reçus étaient d'autant plus précieux qu'ils se composaient en grande partie de vieux soldats sortant des hôpitaux, qui avaient fait la campagne de 1812. La Prusse brûlant de laver l'affront de la funeste campagne de 1806, et de recouvrer son indépendance, avait

mis des armées formidables sur pied. Outre les 160 mille hommes dont l'Autriche renforçait la coalition, elle lui procurait encore une base d'opérations excellente, qui lui offrait les lignes les plus avantageuses pour prendre à revers celles des Français et les obliger à repasser l'Elbe sans coup-férir (1).

La force des armées alliées, à l'ouverture de la campagne, s'élevait à 300 mille combattans. Vers la fin de Juillet ces armées se trouvaient placées de la manière suivante : un corps de 30 mille Russes, Prussiens, Suédois et Mecklenbourgeois, aux ordres du général russe comte de Walmoden, se trouvait à Schwerin dans le Mecklenbourg. Le Prince royal de Suède commandait, dans les environs de Berlin, une armée de 90 mille hommes, composée de troupes suédoises, des corps russes de Winzingerode et de Worouzow, et des corps prussiens de Bulow et de Tauenzien.

(1) Pour prouver cette importante vérité, on renvoye à la pièce annexée à cet ouvrage, où les avantages et les inconvéniens de nos lignes d'opérations à cette époque, sont discutés en détail.

La grande armée russe et prussienne, de 150 mille hommes, cantonnait en Silésie, entre Schweidnitz et l'Oder. Le prince de Schwarzenberg avait rassemblé 120 mille Autrichiens dans les environs de Prague. Un corps de 25 à 30 mille hommes, commandé par le prince de Reuss et posté près de Lintz, couvrait l'Autriche du côté de la Bavière ; enfin le général Hiller, avec 40 mille hommes, observait à Pettau en Styrie l'armée française d'Italie. Outre ces armées agissantes, François II en formait une de réserve à Presbourg, et la Russie en avait organisé une autre sous les ordres du général Benningsen, qui se préparait à quitter les bords de la Vistule pour venir prendre une part active aux opérations de la campagne.

Les forces disponibles de Napoléon n'étaient guère moins formidables : le maréchal Davoust, opposé à Walmoden, commandait dans les environs de Hambourg un corps de 30 mille Français et Danois. Le comte de Wrède rassemblait 25 mille Bavarois à Munich, et le vice-roi d'Italie formait dans le Frioul une armée de 40 à 50 mille hommes pour défendre l'Italie. Les armées dont Napoléon inondait la Saxe et la Silésie, présentaient un total de plus de 250 mille hommes. Au 1er. août elles oc-

cupaient les positions suivantes : le 4e. corps d'infanterie à Sprottau, le 7e. à Gœrlitz, le 12e. à Dahme; le 3e. de cavalerie qui vint les rejoindre à la reprise des hostilités, était encore à Leipzic. Ces quatre corps, formant une masse de 60 mille hommes, étaient destinés à agir sous les ordres du maréchal Oudinot. Le 3e. corps était à Liegnitz, le 11e. à Lœvenberg, le 5e. à Goldberg, et le 6e. à Buntzlau ; le nombre de ces troupes pouvait monter à 100 mille hommes. Les 1er., 2e. et 8e. corps, formant une masse de 50 mille combattans, se réunissaient en Lusace dans les environs de Zittau. Le 4e. corps, de près de 20 mille hommes, commandé par le maréchal St.-Cyr, éclairait à Pirna les montagnes de l'Erz-Gebirge. Napoléon avec ses gardes, fortes de plus de 25 mille hommes, se trouvait encore à Dresde. Les fortifications de cette ville, d'Erfurt et de Hambourg avaient été mises dans un état respectable, et celles de Wittenberg considérablement augmentées. Napoléon avait fait élever près de Pirna un camp retranché pour 50 mille hommes, jeter un pont de bateaux sur l'Elbe, près du fort de Kœnigstein, et ouvrir une route militaire entre ce fort et celui de Stolpen. Ces préparatifs prouvent évidemment qu'il sentait déjà

que les environs de Dresde allaient devenir le théâtre de sa défensive.

Les Alliés avaient parfaitement senti l'avantage que la position géographique de la Bohême leur donnait, pour porter les premiers coups dans le cœur de la Saxe, sur les derrières de l'armée française. En conséquence on ne laissa en Silésie, aux ordres du général Blucher, chargé de défendre cette province, que trois corps de la grande armée, dont deux russes et un prussien, formant un total de 80 mille hommes. Le reste des troupes, consistant en 4 corps russes et un prussien, marcha par la Bohême septentrionale pour se réunir aux cinq corps de l'armée autrichienne qui s'y trouvaient. La jonction de ces forces produisit une masse de 200 mille hommes, commandée par le prince de Schwarzenberg, qui devait se porter directement sur Dresde par la rive gauche de l'Elbe. Ce plan profondément calculé, présentait en cas de succès, les chances les plus heureuses, en donnant aux Alliés la faculté de s'établir sur les communications de de Napoléon ; tandis que les revers les plus marqués ne pouvaient les empêcher de se retirer en toute sûreté dans la direction de Prague. Il paraît cependant qu'on avait laissé

trop de monde à Blucher; 20 à 30 mille hommes auraient suffi pour entretenir la communication de la grande armée avec la Vistule, et les 40 mille restans auraient pu être employés plus efficacement avec celle de Bohême.

Le 29 juillet, (10 août, *style grégorien*,) les ministres des Souverains alliés dénoncèrent l'armistice. La déclaration de guerre de François II parut en même temps. Le 30 (11 août), les premières colonnes russes et prussiennes entrèrent en Bohême. Le quartier-général de l'armée autrichienne fut transféré à Prague. Le 3 août (15), l'Empereur arriva dans cette ville; il fut suivi de près par le roi de Prusse et par le général Moreau, qui venait de quitter l'Amérique pour entrer au service de l'Empereur de Russie.

D'après la teneur de l'armistice, les hostilités n'auraient dû commencer que six jours après sa dénonciation, c'est-à-dire le 4 août (16); mais les Alliés, se prévalant de quelques légères infractions des Français, saisirent l'occasion qui leur était offerte, et dès le 2 (14), se mirent en mouvement, afin de prévenir l'ennemi à Breslau et d'arracher cette ville opulente aux désastres dont elle était

menacée. Le même jour le général Saken occupa Breslau ; le lendemain Blucher fit avancer ses troupes sur le territoire neutre. Le 5 (17), son quartier-général se trouvait à Jauer ; le jour suivant, il se proposait d'attaquer l'ennemi dans les positions qu'il occupait sur la Katzbach ; mais les Français les abandonnèrent. Dans la nuit du 5 au 6 (17 et 18), le maréchal Ney qui tenait Liegnitz, se replia sur Hainau, et Lauriston de Goldberg sur Lœwenberg. Le 6, Blucher vint à Goldberg, et le corps de Saken entra dans Liegnitz, dont il chassa l'extrême arrière-garde de Ney, après un léger combat. Le 7 (19), les Alliés continuèrent leur mouvement offensif en se dirigeant sur le Bober. A la gauche, le corps russe de Langeron passa cette rivière à Zobten ; un détachement de l'armée de Macdonald, qui défendait ce point, fut culbuté et chassé de Siebeneicken. Le général Rudzewiez, avec l'avant-garde de Langeron, poussa jusqu'au village de Helle, près duquel il rencontra une colonne ennemie qui se retirait de Lahn sur Lœwenberg. Rudzewiez l'attaqua, le défit, lui prit du canon et beaucoup d'équipages. Cependant Lauriston, ayant appris ce qui se passait, se porta sur Helle avec une partie

de son corps. Rudzewiez, trop faible pour lui résister, se replia en bon ordre sur Zobten où il rejoignit avec le butin qu'il avait fait. Au centre, Blucher avec le corps d'Yorck, marcha sur Lœwenberg. L'arrière-garde de Lauriston qui défendait les hauteurs en avant de cette ville, fut obligée de repasser le Bober. Pendant ce temps le maréchal Ney avait quitté Hainau avec son corps et la cavalerie du général Sebastiani, et se portait sur Lœwenberg. Blucher détacha à sa rencontre une brigade aux ordres du prince Charles de Mecklenbourg, suivie de près par deux autres conduites par le général Yorck. Le maréchal Ney, prévenu sur le chemin de Lœwenberg, s'arrêta à Grœditzberge, et Yorck se plaça devant lui à une portée de canon. A la droite, Saken qui se dirigeait par Hainau sur Buntzlau, rencontra le corps de Marmont près de Kreibau. Ce dernier tint ferme au poste de Keiserwalde; mais après un combat fort chaud, il en fut délogé et poursuivi jusqu'à Ober-Thomaswaldau.

Le maréchal Ney se voyant coupé de Lœwenberg, profita de la nuit du 7 au 8 (19 20), pour se replier sur Buntzlau, où il re-

passa le Bober. Dans la matinée du 8 (20), Saken attaqua de nouveau le maréchal Marmont, l'obligea d'abandonner Thomaswaldau, de se retirer derrière le Bober, de faire sauter les retranchemens de Buntzlau et d'en détruire les ponts. Cette ville fut ensuite occupée par le général russe comte de Liéven.

Cependant Napoléon avait quitté Dresde avec ses gardes le 3 août (15). Le 4 (16), il se trouvait à Bautzen, et le 6 (18) à Gœrlitz. N'ayant pas de notions certaines sur les mouvemens des Alliés, il poussa une forte reconnaissance sur la Bohême. Le 7 (19), il vint de sa personne, avec le corps de Poniatowski, à Zittau, d'où il se porta sur-le-champ à Gabel, tandis que le général polonais Uminski occupait Friedland et Reichenberg, et que Lefebvre-Desnouettes avec une division d'infanterie et de cavalerie de la garde, s'emparait de Rumbourg et de Georgenthal; cette opération procura aux ennemis des renseignemens utiles. Ils apprirent qu'ils n'avaient devant eux qu'une division légère autrichienne, commandée par le comte de Bubna, et que le gros des forces des Alliés se concentrait sur la rive gauche de l'Elbe. Cette

manœuvre menaçait visiblement Dresde et les communications directes de l'armée française avec le Rhin. Pour les rétablir, il fallait sauver Dresde à tout prix ; mais avant d'y marcher, Napoléon résolut de se porter sur Blucher, pour l'éloigner et le battre même s'il avait l'imprudence d'accepter le combat. Le corps de Vandamme fut laissé à Rumbourg, pour appuyer Lefebvre-Desnouettes, et celui de Victor à Zittau, pour soutenir le prince Poniatowski. Napoléon avec ses gardes et la cavalerie de Latour-Maubourg, se rendit le 8 (20) au soir à Lauban ; le 9 (21), à la pointe du jour il arriva à Lœwenberg, et ordonna sur-le-champ de jeter des ponts sur le Bober. A midi, le général Lauriston traversa la rivière ; le corps de Macdonald le suivit de près. Ce mouvement offensif et la nouvelle de l'arrivée de Napoléon, déterminèrent Blucher à prendre le sage parti de la retraite. Il concentra son armée à Grœditzberge. Le même jour, le corps de Ney repassait aussi à la droite du Bober à Buntzlau. Le 10 (22) à midi, Blucher plaça son armée en ordre de bataille entre Aldersdorf et Pilgramsdorf ; mais les Français ayant attaqué sa gauche, il repassa la Katzbach. Les corps de Langeron

et d'Yorck prirent poste à Goldberg, et celui de Saken à Liegnitz. Le 11 (23), le général Lauriston se porta sur Goldberg avec les 5e et 11e corps; les arrière-gardes d'Yorck et de Langeron défendirent la ville et les hauteurs environnantes avec opiniâtreté. L'on se battit à-la-fois sur les deux rives de la Katzbach. A la droite de cette rivière, Lauriston s'empara de Wolfsberg ; mais les tentatives qu'il fit pour en déboucher avec des colonnes d'infanterie, furent repoussées jusqu'à trois fois par la cavalerie prussienne, qui exécuta de belles charges. Enfin Blucher se décida à la retraite qu'il effectua sur Jauer, où le corps de Saken le rejoignit.

Napoléon, voyant que Blucher évitait un engagement général, sentit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour voler au secours de Dresde. Dès le 10 (22), ses gardes avaient rebroussé chemin, et le 11 (23), le corps de Marmont et la cavalerie de Latour-Maubourg reçurent l'ordre de se diriger sur Dresde. Le même jour Napoléon, accompagné du maréchal Ney, quitta la Silésie. Le maréchal Macdonald prit le commandement de l'armée qui restait sur le Bober; elle était composée des 3e., 5e. et 11e. corps d'infanterie et du 2e. de ca-

valerie : en l'absence de Ney, le 3e. corps fut confié au général Souham.

Le 12 (24), les Français restèrent sur la Katzbach. Cette inaction prouvait clairement le départ de Napoléon, prévu d'ailleurs d'après le mouvement de la grande armée des Alliés. Le général Blucher se détermina sur-le-champ à reprendre l'offensive, et à mettre à profit l'affaiblissement de l'armée et l'éloignement de son chef. Le 13 (25), le corps de Saken fut porté à Malitsch; celui d'Yorck resta à Jauer, tandis que celui de Langeron se déployait dans la position de Hennersdorf. Les Français étaient dans les positions suivantes : le corps de Lauriston en avant de Goldberg, ayant une avant-garde à Prausnitz; le 11e. corps en arrière de Goldberg, et celui de Souham à Rothkirch, faisant occuper Liegnitz par deux bataillons.

Le 14 (26), à deux heures après midi, Blucher donna ordre à toute son armée de se porter en avant pour passer la Katzbach entre Liegnitz et Goldberg. Les corps de Saken et d'Yorck devaient attaquer le général Souham, tandis que Langeron remonterait la Katzbach pour contenir les deux corps ennemis qui se trouvaient près de Goldberg. Macdonald de son côté, avait aussi résolu d'attaquer le même

jour. Lauriston se porta par la grande route de Goldberg à Jauer. Le 3e. corps, qui avait reçu l'ordre de se rendre au même point par la route de Liegnitz, pour y arriver plutôt, se dirigea par Kroitsch. Macdonald, avec le 11e. corps d'infanterie prit la même direction par la rive droite de la Wuthende-Neisse, tandis que le général Sebastiani, avec le deuxième corps de cavalerie, s'y dirigeait par l'autre rive.

Une pluie horrible qui avait commencé à la pointe du jour, dérobait aux deux partis leurs mouvemens respectifs. Cependant à peine les Alliés s'étaient-ils mis en marche, que Blucher fut prévenu que les Français passaient la Katzbach, et que sur la gauche Langeron se trouvait déjà vivement attaqué par Lauriston. Cet avis détermina le général en chef à faire arrêter ses colonnes derrière le plateau à gauche du village d'Eichholz. Ce plateau fut de suite occupé par une batterie que le général Saken y fit établir. Les ennemis voyant par les masses mises en action, qu'ils n'avaient plus affaire à des arrière-gardes, déployèrent à la hâte leurs lignes entre Weinberg et Klein-Tintz. Alors Blucher ordonna l'attaque. La droite des Français s'appuyait à la Wuthende-Neisse, mais la gauche était entièrement en l'air. Le général

Digitized by Google

Wassilczikow qui commandait la cavalerie de Saken, profita de cette circonstance avec beaucoup d'habileté. Il ordonna au général Jurkoffski avec deux régimens de hussards, d'attaquer de front la cavalerie ennemie qui se formait à leur extrême gauche, tandis que le général Lanskoi, avec deux autres régimens, reçut l'ordre de déboucher entre Eichholz et Klein-Tintz, pour la charger en flanc. Les cosaques du général Karpoff furent destinés à les prendre à dos en passant par Klein-Tintz. La cavalerie russe exécuta les charges les plus brillantes. Celle des Français, qui avait à traverser les longs défilés de Kroitsch et de Nieder-Crain, encombrés par l'artillerie, une foule d'équipages et l'infanterie du 3e. corps, n'arrivait que lentement et successivement; elle se consumait en efforts partiels et décousus. Ses charges étaient repoussées; en vain deux brigades d'infanterie cherchèrent à l'appuyer, elles furent rejetées avec elle dans le défilé, où les Russes s'emparèrent du parc du 11e. corps. Bientôt le désordre fut général. Toute la ligne française plia et fut culbutée dans la Katzbach et la Wuthende-Neisse, grossies par des pluies continuelles, et dont le passage était devenu très-difficile. A la gauche, le général Lauris-

ton avait attaqué vigoureusement, mais sans succès, Langeron à Hennersdorf; apprenant la déroute du gros de l'armée, il fit ses préparatifs de retraite.

L'armée française fuyait dans le plus grand désordre; la bataille qui avait commencé à trois heures après midi, semblait terminée à l'entrée de la nuit, lorsqu'un incident vint ranimer le combat. Témoin de la déroute de Nieder-Crain, Macdonald crut opérer une diversion avantageuse en faisant donner sur l'extrême gauche, au-delà du confluent de la Neisse, les divisions du 3e. corps qui étaient encore à l'entrée du défilé de Kroitsch. La nuit était déjà avancée lorsque ces divisions, conduites par le général Tarayre, chef de l'état-major du 3e. corps, traînant avec elles seize pièces de canon, passèrent la Katzbach au gué de Schmœchwitz, et s'avancèrent, en gravissant les hauteurs qui resserrent la rive droite, sur le flanc des Alliés. Les généraux Neweroffski et comte de Liéven marchèrent à leur rencontre et les obligèrent de quitter le champ de bataille avec une perte considérable.

Le 15 août (27), Lauriston qui se retirait sur Goldberg, fut vivement poursuivi par Langeron qui lui enleva vingt-deux pièces

de canon et lui fit beaucoup de prisonniers. Le même jour Langeron occupa Goldberg. Le 16 (28), les Alliés passèrent la Katzbach. La pluie qui n'avait pas discontinué, avait gâté les chemins et enlevé tous les ponts. L'on ne pouvait passer le Bober qu'à Buntzlau; tous les corps français furent donc obligés de diriger leur retraite sur ce point.

Dans la journée du 14 (26), le général Puthod avait été détaché avec sa division pour se porter, par Schœnau et Jauer, sur les derrières des Alliés. Ayant appris la perte de la bataille, il se replia sur Hirschberg, où il tenta, mais en vain, de passer le Bober. Le pont avait été rompu, et il se trouva forcé de longer la rive droite de la rivière pour tâcher de découvrir un passage plus bas. Le 17 (29), il arriva vis-à-vis de Lœwenberg, où il fit des tentatives infructueuses pour rétablir le pont. Ce retard donna le temps au corps de Langeron d'arriver sur lui. Puthod se voyant menacé d'une attaque qu'il n'était pas en état de soutenir, voulut se tirer d'affaire, soit en perçant sur Buntzlau, soit en retournant sur ses pas vers Hirschberg; mais il n'était plus temps: le général Rudzewiez se trouvait déjà maître de la route

de Buntzlau, et la cavalerie du général Korff, soutenue de l'infanterie du prince Czerbatow, s'établissait sur celle de Zobten, sa dernière issue. Puthod se voyant cerné, prit position sur la hauteur de Plagwitz. Dans cette situation désespérée, les Français ne songent plus qu'à vendre chèrement leur vie, et opposent en effet la plus vigoureuse résistance aux efforts réunis du prince Czerbatow et de Rudzewiez. Enfin accablés par le nombre, ils sont rompus et précipités dans le Bober. Le général Puthod, cent officiers, 3 mille hommes furent pris avec deux aigles, douze pièces de canon et leurs caissons. Tout ce qui ne fut pas fait prisonnier se noya. La perte des Russes ne s'éleva pas à plus de cent hommes. Malgré la catastrophe de la division française, l'on ne peut refuser des éloges à la bravoure de son chef. Combien de généraux, à sa place, auraient cru devoir capituler sans combattre ! Puthod préféra succomber avec honneur. On ne peut lui reprocher que d'avoir attendu les Alliés dans une position défensive, au lieu d'attaquer lui-même Rudzewiez pour s'ouvrir, l'épée à la main, la route de Buntzlau.

Favorisés par le mauvais temps, les Fran-

çais regagnèrent le Bober sans être vivement poursuivis. Le 3e. corps, qui avait le moins souffert, formait l'arrière-garde avec la cavalerie du général Sebastiani. Leur retraite se fit néanmoins avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent une partie de leur artillerie et presque tous leurs bagages. Du 14 au 20, ils perdirent environ 18 mille prisonniers, cent trois pièces de canon et deux cent cinquante caissons. Les quatre corps de l'armée du Bober dont la force, à l'ouverture de la campagne, montait à près de 80 mille hommes, était réduite à 55 mille. L'armée de Silésie ne passa le Bober que le 20. Le 21 elle franchit la Queisse. Le 22, l'armée de Macdonald se trouvait derrière le Zobauer-Wasser.

La victoire de la Katzbach a jeté un si beau lustre sur la réputation de Blucher, que c'est s'exposer à être taxé de témérité que de vouloir juger ce général. Mais un militaire qui écrit doit-il se laisser influencer par les applaudissemens du vulgaire? La candeur du style d'un soldat ne comporte pas ces réticences que la flatterie ou la pusillanimité ne se permet que trop souvent. Nous examinerons donc avec impartialité la conduite de Blucher, et tout en admirant ses belles manœuvres, nous ne dissimulerons pas ses fautes.

Digitized by Google

La tâche réservée à Blucher était difficile. Dès que la grande armée eut quitté la Silésie pour se porter en Bohême, il dut marcher en avant avec précaution, de peur de tomber au milieu des forces de Napoléon, dont il aurait pu être accablé; ce qu'il fit avec habileté. Dès l'ouverture de la campagne, il poursuivit avec vivacité les différens corps qui sortaient de leurs cantonnemens de la Basse-Silésie pour se concentrer sur le Bober; il s'arrêta à propos lorsqu'il sut que Napoléon se portait sur lui, évita sagement la bataille à laquelle il voulait le forcer, et se replia en bon ordre sur Jauer, en livrant chaque jour des combats d'arrière-garde qui lui firent connaître la force des corps lancés contre lui. Le départ de Napoléon n'étant plus douteux, Blucher résolut d'attaquer les Français; mais il paraît que son intention n'était pas d'engager une affaire générale, puisqu'il ne mit en mouvement son armée qu'à deux heures après midi. Or, comme elle avait encore près de quinze verstes à faire pour arriver sur la Katzbach, il ne lui restait pas assez de temps jusqu'à la nuit pour entreprendre quelque chose de sérieux. Aussi la bataille n'aurait-elle pas eu lieu, si les Français eux-mêmes ne

s'étaient avancés. Jusques-là sa conduite est à l'abri de tout reproche; mais ses dispositions offensives pour la journée du 14 (26) sont très-fautives. Il avait dirigé la masse de ses forces contre la gauche des ennemis, et c'était précisément le contraire de ce qu'il fallait faire. Il aurait dû porter toute son armée à la gauche de la Wutende-Neisse, pour agir directement par la grande route de Jauer sur Goldberg, contre la droite de l'armée ennemie. Il est très-probable qu'il eût battu les corps français postés à Goldberg, et alors celui de Souham, placé à Rothkirch et Liegnitz, eût été fortement compromis, puisque de Goldberg les Alliés se seraient trouvés en mesure de le prévenir à Buntzlau, et par conséquent de lui couper toute retraite sur le Bober. Les mouvemens des Français, dans la matinée du 14 (26), ne rendaient que plus faciles les opérations des Alliés. Macdonald en portant la majeure partie de ses forces à la droite de la Wuthende-Neisse, livrait entièrement ses communications, que le corps de Lauriston, isolé sur la route de Jauer à Goldberg, n'aurait pu défendre efficacement contre les masses que Blucher pouvait diriger contre lui. Les communications des Français partaient de leur

droite ; il est donc clair qu'en attaquant leur gauche, on ne pouvait se promettre de plus grands résultats que de les rejeter sur leur ligne d'opérations, tandis que des succès obtenus contre leur droite, présentaient la faculté de les couper entièrement de cette ligne, ce qui doit toujours être le but des opérations militaires bien combinées. En cas d'échec, la retraite des Alliés se serait exécutée avec sûreté par Bolkenhayn ou Schweidnitz ; et supposant même ce chemin déjà coupé par l'ennemi venu de Jauer, elle eût pu s'effectuer par Bolkenhayn et Landshut sur Glatz et la Bohême.

Blucher devait d'autant moins dégarnir sa gauche, que c'est par elle qu'il communiquait avec la Bohême et la grande armée des Alliés, dont il devait surtout se garder d'être séparé. Quant à la poursuite après la bataille, il est certain qu'elle s'est faite avec beaucoup de lenteur ; mais on ne peut lui en adresser le reproche. Les chemins défoncés et les ruisseaux débordés présentaient à chaque pas de nouveaux obstacles qui retardaient la marche des colonnes.

Le général français n'avait pas mieux choisi que Blucher le point où il devait porter le

gros de ses forces ; les raisons qui auraient dû faire agir les Alliés par leur gauche, devaient engager les Français à opérer par leur droite. En portant la masse de ses forces sur la route de Goldberg à Jauer, Macdonald couvrait sa ligne d'opérations, et menaçait la plus importante communication des Alliés, celle de leur gauche avec la Bohême. Laugeron n'aurait pu résister long-temps aux efforts du 2e. corps de cavalerie, et des 5e. et 11e. d'infanterie, que Macdonald aurait dû diriger contre lui; tandis que le corps de Souham, fort de 38 mille hommes, aurait occupé, par de fausses attaques, ceux d'Yorck et de Saken placés sur la rive gauche de la Wutende-Neisse. Après avoir expulsé Langeron de sa position de Hennersdorf, la droite des Français aurait dû se porter en toute hâte sur Jauer, pour y passer la rivière ; alors il ne serait plus resté d'autres ressources aux Alliés que de se retirer précipitamment sur Breslau, pour se jeter à la droite de l'Oder, en abandonnant la plus grande partie de la Silésie, et les précieuses communications avec la grande armée de Bohême. Mais le mauvais choix du point d'attaque principale n'est pas l'unique faute qu'on puisse reprocher à Macdonald ; la dissémination de ses forces en

est une tout aussi grave. La marche du 3e. corps par la route de Liegnitz à Jauer, et le détachement de la division Puthod par Schœnau sur les derrières de l'armée alliée, affaiblissaient mal-à-propos la sienne sur le point décisif, et ne pouvaient avoir aucune influence sur le sort de la bataille. Le 3e. corps eût été beaucoup mieux employé en échelons derrière l'aile gauche de l'armée, qui n'eût pu alors être tournée; par cette disposition la charge de Wassilczikow n'aurait pas eu un succès aussi décisif. Il faut avouer pourtant que la fatalité s'en mêla : plusieurs dispositions prescrites par le maréchal ne reçurent pas leur exécution ; les ordres de mouvement ne parvinrent pas à temps au 3e. corps, lequel, pour entrer plustôt en ligne, se croisa dans le village de Kroitsch avec la cavalerie de Sebastiani ; mais quand bien même le plan eût été suivi de point en point, la bataille n'en eût pas moins été perdue ; seulement le 3e. corps eût pu se retirer intact, sans avoir été engagé. A toutes ces fautes, l'on ne reconnaît pas l'homme de guerre qui, sur les bords de la Trebia, a balancé la fortune de Suvarow.

Pendant que ces choses se passaient en Silésie, des événemens d'une importance majeure avaient eu lieu à la gauche de l'Elbe. Le

10 août (22), la grande armée des Alliés franchit les montagnes de l'Erz-Gebirge et déboucha en Saxe par Gottleube, Altenberg, Sayda et Marienberg. Ce jour-là, le quartier-général de l'Empereur de Russie et du Roi de Prusse était à Zoblitz; le lendemain il fut tranféré à Sayda.

Les Français n'avaient à la gauche de l'Elbe que le corps de Saint-Cyr, qui se trouvait dans les environs de Pirna, ayant une division en avant à Berg-Gieshubel, pour éclairer les montagnes. Le 12 août (24), le corps du comte Wittgenstein formant la droite de l'armée combinée, se porta par la chaussée de Tœplitz, à Pirna, attaqua les Français à Berg-Gieshubel, et les força de se replier sur le corps de Saint-Cyr, qui s'était déployé sur les hauteurs d'Ober-Sedlitz. A l'approche de Wittgenstein, et après une canonnade insignifiante, Saint-Cyr se retira sur Dresde, et le même jour les Russes occupèrent la ville de Pirna.

On ne peut qu'applaudir à la résolution de St.-Cyr, de ne pas s'obstiner à tenir la campagne devant un corps beaucoup plus nombreux que lui. Un combat ne lui promettait que des revers qui eussent inutilement affaibli le corps destiné à la défense de Dresde. Le jour que Wittgens-

tein s'emparait de Pirna, le gros de l'armée alliée arrivait à Dippolsdiswalde, le corps autrichien de Klenau formant sa gauche à Freiberg. Le quartier-général des monarques alliés fut transporté au village de Reichstœd. Le 13 (25), à quatre heures après midi, les Alliés s'approchèrent de Dresde sur quatre colonnes; la première, aux ordres du comte Wittgenstein, s'arrêta derrière le grand jardin; la seconde, composée du corps de Kleist, prit poste derrière le village de Strehlen; le comte Collorédo, avec la troisième, se plaça entre les villages de Kaitz et Rachnitz; et le marquis de Chasteller avec la quatrième, s'arrêta près de Plauen. La division légère du général Metsko, qui formait l'avant-garde de Klenau, se posta derrière le village de Lobda. Le corps de Klenau n'était pas arrivé, et les réserves russes et prussiennes se trouvaient encore en arrière. Le quartier-général s'établit au village de Nottnitz. Les fortifications de Dresde avaient été réparées; cinq grandes redoutes établies en avant des faubourgs en défendaient les approches; cinq autres construites en avant de Neustadt, en protégeaient la tête de pont; le corps de Saint-Cyr garnissait les retranchemens, et se préparait à la plus vigoureuse résistance.

En se portant sur Dresde, la grande armée des Alliés avait réussi à s'établir sur les communications de Napoléon, qui par conséquent se trouvait dans la position la plus critique. Le gain d'une bataille pouvait seul le sauver. Il n'avait pour la livrer avec avantage, que la position de Dresde, unique point où il eût encore la faculté de passer l'Elbe, et de faire déployer ses colonnes sous la protection des fortifications de la place. Il devenait donc évident que les Alliés devaient surtout faire les plus grands efforts pour lui enlever cette dernière ressource, en emportant la ville avant l'arrivée de son armée. Le général Jomini en donna le conseil, en proposant de culbuter quelques bataillons sortis vers le grand jardin; mais on délibéra long-temps au lieu d'agir. Il n'y avait pas de temps à perdre: l'on devait bien se douter que Napoléon ne tarderait pas à quitter la Silésie, pour accourir au secours de la place de Dresde. Malheureusement l'attaque qui aurait dû commencer dès le 13 (25) au soir, ou à la pointe du jour le 14 (26), fut différée pour donner le temps au corps de Klenau d'arriver. Ce retard coloré du spécieux prétexte d'agir avec plus de vigueur et d'ensemble avec toute l'armée réunie, eut les plus funestes conséquen-

ces. Le temps précieux s'écoulait, et cependant Klenau n'arrivait pas. Enfin le maréchal prince de Schwarzenberg se décida à ne plus l'attendre davantage. A quatre heures après midi, trois coups de canon donnèrent le signal de l'attaque. Les Alliés s'avancèrent vers la ville sur six colonnes, précédées d'une nombreuse artillerie, dont le feu prodigieux parvint à démonter une partie des batteries ennemies. Les Français se défendirent avec une rare intrépidité; cependant le comte de Colloredo réussit à prendre d'assaut la redoute du centre, près de la porte de Dippoldiswalde. Ce succès aurait pu amener les plus grands résultats, s'il avait été arraché quelques heures plus tôt; mais il était déjà trop tard; les ennemis recevaient à tous momens des renforts considérables, qui devaient changer bientôt la face des affaires.

Napoléon, comme nous l'avons vu, avait quitté la Silésie le 11 août (23). Le 13 (25), il se trouvait déjà à Stolpen. Ses gardes parties de Lœwenberg dès le 10 (22), y arrivèrent avec lui ainsi que la cavalerie de Latour-Maubourg, et les 2e. et 1er. corps d'infanterie. Celui de Marmont les suivait de près. Le 14 (26), à la pointe du jour, Napoléon se remit en marche : les gardes formaient la tête de la colonne; elles

étaient suivies du 2e. corps, de la cavalerie de Latour-Maubourg, et enfin du corps de Marmont. Le général Vandamme avec le 1er. corps, qui avait rebroussé par Bautzen sur Stolpen, fut dirigé sur Kœnigstein, avec ordre de s'emparer du camp de Pirna et de jeter un pont pour communiquer avec la rive droite, afin de pousser l'ennemi aussitôt que les circonstances le permettraient. Napoléon en personne était arrivé à Dresde vers dix heures du matin, avec vieille et jeune garde, après avoir parcouru quarante et quelques lieues en quatre jours; mais le reste des troupes qu'il amenait était encore bien en arrière. Cependant les attaques des Alliés devenaient plus vives: ils avaient emporté deux redoutes, et Saint-Cyr avait ses réserves engagées. Les obus et les boulets balayaient les rues de Dresde. C'est dans ce moment critique que la jeune garde exécuta une brillante sortie. Napoléon la porta sur les flancs de l'attaque. Le maréchal Ney avec deux divisions déboucha par la porte de Plauen sur sa gauche; et le maréchal Mortier avec les deux autres, par celle de Pirna, contre sa droite. Les Alliés plièrent à leur tour. Les Prussiens, qui s'étaient rendus maîtres du grand jardin devant la porte de Pirna, en furent délogés, et l'armée

combinée fut rejetée en arrière. La nuit vint mettre fin au combat.

Une attaque simultanée sur les deux flancs est souvent une manœuvre dangereuse, parce qu'on est obligé de dégarnir le centre pour l'exécuter. Mais ce cas n'est pas celui où se trouvait Napoléon : son centre étant couvert par les retranchemens de Dresde, il pouvait en toute sûreté diriger ses efforts sur les deux ailes. Aussi voyons-nous que le succès a couronné ses combinaisons.

Les Alliés n'avaient été que repoussés. En reprenant l'offensive à la pointe du jour, ils pouvaient se flatter encore d'empêcher le déploiement des ennemis, et de les rejeter dans la ville; mais le prince de Schwarzenberg, jugeant qu'il lui était plus favorable de les attirer dans la plaine, ordonna la retraite des troupes engagées sous les murs de la place, et rangea son armée en bataille sur les hauteurs environnantes. L'extrême droite composée du corps russe de Wittgenstein, s'étendait depuis l'Elbe jusqu'à la chaussée de Pirna; le terrain compris entre cette chaussée et le village de Strehlen, fut occupé par le corps prussien de Kleist; le corps autrichien de Colloredo remplissait l'intervalle de Strehlen à Racknitz; les troupes

du marquis de Chasteller s'établirent sur la ligne de Racknitz à Plauen ; la division de Bianchi fut mise en réserve derrière ce dernier village ; enfin la grande réserve de l'armée, composée des gardes russe et prussienne, et des grenadiers russes, aux ordres du général Barclay de Tolly, fut placée derrière Strehlen. La gauche de l'armée combinée s'étendait au-delà du vallon de Plauen. Le corps du général comte de Giulay se trouvait depuis Plauen jusqu'à Corbitz, et l'extrême gauche, où était l'infanterie légère du général Metsko, se prolongeait de Corbitz dans la direction de Priesnitz. Cette dernière formait l'avant-garde du corps de Klenau, qui n'arrivait point. L'inconcevable lenteur de sa marche fit qu'on manqua de troupes pour s'étendre jusqu'au Bas-Elbe, et procurer ainsi un appui à cette aile, qui en était entièrement privée.

Dans la nuit, Napoléon avait été joint par le reste de ses troupes, qu'il disposa de la manière suivante : la droite, aux ordres du roi de Naples, composée du corps de Victor et de la cavalerie de Latour-Maubourg, couvrait la porte de Wilsdrack ; l'Empereur lui-même commandait le centre, où se trouvait les corps de Marmont et de Saint-Cyr, ayant derrière eux trois re-

doutes ; l'infanterie et la cavalerie de la vieille garde formaient réserve ; la gauche, commandée par le maréchal Ney, consistant en quatre divisions de jeune garde, sous les ordres du maréchal Mortier, et dans la cavalerie de Kellermann, s'appuyait à ..... Il fallait vaincre ou mourir ; il n'y avait qu'une victoire qui pût rouvrir les communications de l'armée, interceptées par les Alliés. Aussi Napoléon prit-il la résolution d'attaquer et de diriger lui-même les coups qu'il allait porter contre leur gauche. La position vicieuse de cette aile sans appui donnait aux Français les plus justes espérances de la battre et de dégager aussitôt la route de Freiberg, qui était la plus importante pour eux.

Le 15 (27), à la pointe du jour, les tirailleurs commencèrent le combat. A sept heures du matin, une vive canonnade engagea l'action d'une manière plus sérieuse. Une forte pluie N. O. ne cessa de tomber toute la journée, et gêna extrêmement les Alliés. Le roi de Naples arriva sur eux par la route de Freiberg. Il faisait un temps affreux ; la violence du vent ôtait aux Autrichiens, moins aguerris que leurs adversaires, la faculté de combattre. Ils ré-

résistèrent cependant à l'infanterie ; mais, chargés par les cuirassiers de Latour-Maubourg, ils furent rompus et entamés. La partie de l'aile gauche de l'armée combinée, placée au-delà du vallon de Plauen, éprouva des pertes accablantes. Au centre, où les Alliés avaient leurs plus fortes masses, l'on ne fit que se canonner. En vain le général Jomini proposa de changer de front, et de tomber sur la gauche de l'ennemi, qui longeait l'Elbe, et qui eût été fort compromise entre Gruna et Reick ; cette manœuvre qui eût rétabli les affaires, n'eut point lieu. A la droite, le comte de Wittgenstein perdit du terrein ; cependant les succès que les ennemis obtinrent sur ce point ne furent pas considérables. Au moment où la victoire se déclarait pour eux, le prince de Schwarzenberg n'était pas sans inquiétudes pour sa droite. Nous avons dit que Napoléon avait dirigé le corps de Vandamme sur Kœnigstein. Le 14 (26), ce général passa l'Elbe, et le 15 (27) il se porta sur Pirna. Le comte Ostermann avait été laissé près de cette ville pour observer Kœnigstein ; il avait à ses ordres le corps du prince Eugène de Wurtemberg, la première division des gardes russes, et deux régimens de cuirassiers. Ces forces n'étaient

pas suffisantes pour contenir les Français, qui menaçaient sérieusement d'intercepter la communication de la droite de l'armée avec la Bohême.

La journée avait été défavorable pour les Alliés. Cependant rien n'était désespéré ; leur supériorité numérique leur laissait l'espoir de ressaisir l'avantage, en prenant l'initiative de l'attaque le lendemain. Il était d'autant plus urgent de ne quitter la partie qu'à la dernière extrémité, que la retraite pouvait avoir les suites les plus désastreuses. Le roi de Naples était maître de la route de Freiberg, et celle de Pirna se trouvait coupée par Vandamme. La retraite ne pouvait donc s'effectuer qu'en se jetant entre ces deux routes, où le terrain n'offre, en tous sens, que des chemins détestables. Alors il était à craindre que les ennemis, en poursuivant avec chaleur, ne missent à profit les difficultés du passage des montagnes, pour transformer la retraite en une véritable déroute. Le prince de Schwarzenberg jugea les revers de sa gauche trop décisifs pour être facilement réparés, et malgré l'arrivée de Klenau, il se décida à rentrer en Bohême. Dans la nuit du 15 (27) au 16 (28), l'armée se mit en mouvement sur trois colonnes; la première aux ordres du

général Barclay de Tolli, se dirigea sur Furstenwalde ; Colloredo avec la deuxième, sur Altemberg ; et Klenau avec la troisième, sur Marienberg. Wittgenstein commanda l'arrière-garde destinée à couvrir la retraite. Ostermann opposé à Vandamme, se replia sur Peterswalde. Le 16 (28), le quartier impérial russe fut porté à Ottenberg. Dès le matin, les ennemis s'apercevant de la retraite des Alliés, les poursuivirent dans toutes les directions. Le roi de Naples se porta à Freiberg, Marmont à Dippoldiswalde, Saint-Cyr à Maxen ; Mortier avec les gardes à Pirna, et Vandamme à Hollendorf.

On ne saurait dire que les Alliés aient été battus à Dresde, puisque près de la moitié de l'armée n'a pas été engagée ; cependant de leur côté les Français peuvent avec raison s'attribuer la victoire. Ils n'avaient livré la bataille que pour dégager leurs communications, et la retraite des Alliés leur procurait cet important résultat. Il serait difficile d'évaluer avec précision ce que les deux armées ont eu d'hommes tués ou blessés dans cette journée. Treize mille prisonniers, presque tous Autrichiens, et vingt-six pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français. Mais la perte la plus sensible

qu'éprouvèrent les Alliés, fut celle du général Moreau qui, dans la journée du 15 (27), eut les deux jambes emportées par un boulet de canon. Il fut transporté à Laun en Bohême, où il mourut le 21 août (2 septembre).

Arrêtons-nous un moment pour examiner avec attention la conduite de Napoléon. Dès le début de la campagne, on s'étonne avec raison qu'il n'ait pas deviné que le projet des Alliés était de réunir sur l'Elbe la grande armée russo-prussienne à celle des Autrichiens. Un mois avant l'expiration de l'armistice, le gouvernement autrichien faisait déjà les préparatifs nécessaires pour recevoir les troupes qui, de Silésie, devaient déboucher en Bohême. Napoléon aurait dû empêcher cette concentration de forces, qui ne pouvait que lui être funeste; et à cet effet, quelques jours avant la reprise des hostilités, il aurait dû rassembler les siennes entre Lobau et Zittau, pour être en mesure d'ouvrir la campagne en débouchant en Bohême par Georgenthal et Gabel, sur Jung-Bunzlau. En opérant avec célérité de cette dernière ville à Nimbourg, il pouvait encore se flatter de se placer entre les deux armées autrichienne et russo-prussienne, d'empêcher leur jonction et de les battreen

détail; une victoire très-probable sur l'armée autrichienne isolée, lui ouvrait le chemin de Vienne, qu'il pouvait suivre avec sécurité. Sa ligne d'opérations de Dresde, devenue sans importance, il ne courait aucun risque de laisser les Russo-Prussiens s'y établir, puisqu'en cas de revers, il était toujours maître de gagner la Bavière, et de se placer sur sa ligne de communication la plus naturelle avec la France. On ne saurait nier qu'en se présentant, à l'ouverture de la campagne, devant la capitale avec une armée victorieuse, il n'eût mis l'Autriche hors de la lice en la forçant à une paix séparée. Heureusement pour les Alliés, Napoléon, au lieu de prendre l'initiative, résolut de régler ses opérations sur les leurs; la reconnaissance poussée sur la Bohême le 7 (19) août, lui avait fait connaître qu'il n'était plus en mesure de s'opposer à la concentration de leurs forces sur l'Elbe; d'un autre côté, il était informé que Blucher s'avançait à grands pas; il jugea donc qu'au préalable il fallait tâcher de le battre, ou du moins de l'éloigner pour un certain temps. Il se porta sur lui; mais voyant qu'il se retirait sans se laisser entamer, il sentit qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour revenir sur la

grande armée, dont les opérations menaçaient visiblement Dresde. Au lieu de courir au secours de cette ville, il eût mieux fait encore d'envahir la Bohême avec ses gardes et les 1er. 2e., 8e. et 6e. corps renforcés du 5e.

L'armée de Silésie abandonnée à elle-même après le départ de Napoléon, aurait dû se borner à contenir le général Blucher par une défensive active bien soutenue; les deux corps restés aux ordres de Macdonald auraient suffi pour remplir cet objet. En agissant ainsi, la grande armée française aurait été portée à 140 mille hommes environ, qui, dirigés avec rapidité sur les communications des Alliés, les auraient forcés d'abandonner leurs projets sur Dresde, et de venir en toute hâte sous Prague; car si les Français parvenaient à passer l'Elbe sans de grandes difficultés, ils les y auraient prévenus. Un moment d'incertitude de la part des Alliés, compromettait leur salut, en donnant à Napoléon la faculté de les couper de leurs communications, et de s'établir sur l'Eger entre Budyn et Saatz. Napoléon risquait d'autant moins dans cette position, qu'en cas d'échec, et en supposant les communications de sa droite avec la Lusace interceptées, rien ne l'eût empêché de profiter

des nouvelles communications de sa gauche pour se replier sur la Bavière, soit par Mied et Hayd à Weinberg, soit par Pilsen et Teinitz à Waldmunchen. On s'étonne qu'il n'ait pas saisi tous les avantages d'une opération entièrement dans l'esprit de celles qui lui acquirent sa grande réputation militaire. Au surplus, il paraît qu'en se décidant à se porter sur Dresde, il aurait dû réunir plus de forces; il laissa assez mal-à-propos le 8e. corps en Lusace; quelques troupes légères auraient suffi pour couvrir, du côté de la Bohême, la communication de la grande armée avec celle de Macdonald. Il pouvait encore se renforcer d'un des trois corps de l'armée d'Oudinot; en général, on peut lui reprocher d'avoir employé trop de moyens à des opérations secondaires, et de n'en avoir pas assez rassemblé sur le point important où devait se décider le sort de la campagne. A quoi auraient abouti les succès d'Oudinot devant Berlin et ceux de Macdonald en Silésie, si Napoléon eût été battu à Dresde? La victoire qu'il a remportée ne justifie nullement son plan d'opérations. Les militaires éclairés ne tiennent compte que des succès préparés par le talent du général en chef, et non de ceux que le hasard et des circonstances hors du cercle des probabilités ordinaires lui ont procurés.

Le 17 août (29), les Français continuèrent leur poursuite. Le roi de Naples arriva à Lichtenberg, Marmont à Falkenhayn et Saint-Cyr à Reinhardsgrimma ; Vandamme s'était porté à Peterswalde en poussant devant lui le faible corps du comte Ostermann qui, malgré la résistance la plus opiniâtre, fut obligé de se retirer jusqu'à Tœplitz; il ne pouvait aller plus loin sans compromettre le salut des Alliés, encore engagés dans les montagnes, et qui devaient déboucher par Duchs et Tœplitz. Si Vandamme avait occupé cette dernière ville, toute la partie de l'armée qui s'y portait de Zinnwald se serait trouvée forcée d'abandonner son artillerie pour tâcher de gagner Brux par les chemins de montagnes qui de Zinnwald mènent à Ober-Leutersdorf. Cette retraite eût achevé de mettre la déroute parmi les Alliés, qui n'auraient atteint l'Eger que dans un état de désorganisation complète, dont alors les Français n'auraient pas manqué de profiter pour les pousser sans relâche jusqu'aux portes de Vienne. Ostermann ayant senti toutes les dangereuses conséquences de la perte de Tœplitz, s'arrêta à 10 verstes de cette ville, avec la ferme résolution de vaincre ou de périr. Il fut parfaitement secondé par la

1re. division des gardes russes, qui fit des prodiges de valeur. En vain Vandamme avec tout son corps attaqua t-il dans la plaine à plusieurs reprises; les Russes pressés par un ennemi supérieur en nombre, et qui menace de les accabler, opposent à tous ses efforts le dévouement le plus héroïque. La belle résistance d'Ostermann donna le temps à l'armée de déboucher dans la plaine. Vers le soir, le corps de grenadiers et deux divisions de cuirassiers russes, qui formaient la tête de la colonne, arrivèrent au secours des troupes engagées, et obligèrent Vandamme à rétrograder jusqu'à Karwitz et Pirsten. La nuit sépara les combattans. Dans cette affaire le comte Ostermann eut un bras emporté.

La position de Vandamme isolé dans la plaine et dans l'impossibilité d'être soutenu par les autres corps, présentait aux Alliés l'occasion la plus favorable de l'accabler avec les énormes masses qui se trouvaient déjà concentrées entre Duchs et Tœplitz. Ils s'empressèrent d'en profiter. Le général Barclay de Tolly fut chargé d'attaquer avec les troupes qui avaient combattu la veille, renforcées des divisions autrichiennes de Bianchi et de Colloredo. Vandamme avait pris position sur

les hauteurs en avant de Kulm, sa droite appuyée aux grandes montagnes, le centre sur la chaussée de Tœplitz à Peterswalde, et sa gauche étendue dans la plaine jusqu'au hameau de Zigeley. Cette gauche dominée par la montagne de Strigewicz, que les Français n'avaient pas occupée pour ne pas trop disséminer leurs forces, se trouvait entièrement en l'air. On résolut de la déborder et de la refouler sur le centre, pour acculer tout le corps aux montagnes. En conséquence, le général Barclay de Tolly fit les dispositions suivantes : le général Raeffski avec le 2°. corps d'infanterie et la première division des grenadiers russes, forma l'aile gauche depuis la montagne de Geyersberg jusqu'au village de Priesen ; il avait derrière lui en réserve une brigade d'infanterie autrichienne, la première division et la cavalerie légère de la garde russe ; deux divisions de cuirassiers, étendues de Priesen à Karwitz, liaient la gauche à la droite qui, destinée à porter les premiers coups, fut placée de Karwitz à Schebritz ; celle-ci était composée de 20 escadrons de cavalerie russe aux ordres du prince Gallitzin, et du corps autrichien de Colloredo, ayant derrière lui en réserve la division Bianchi.

Une belle charge de la cavalerie russe de la droite, entre les villages de Bœmisch-Neudorf et de Ziegeley, engagea le combat. L'aile gauche française ébranlée, et d'ailleurs complètement débordée, plia devant les colonnes de Colloredo, qui avançaient avec résolution. Après avoir réussi à déposter le flanc des ennemis, l'infanterie autrichienne continua son mouvement offensif directement sur Kulm, en poussant devant elle les fuyards. Sur les entrefaites, la cavalerie de la droite fut portée sur le village d'Arbesau, pour recueillir le fruit de la retraite que les ennemis se disposaient à effectuer. Vandamme se trouvait dans une situation alarmante; une circonstance imprévue la rendit désespérée. Le corps prussien de Kleist qui, dans la retraite générale de Dresde, avait reçu ordre de marcher par Glashutte sur Schœnwalde et Nollendorf, se trouvait coupé par la manœuvre de Vandamme. Si la chance avait mal tourné pour les Alliés, Kleist eût été perdu: mais la fortune s'étant déclarée pour eux, l'apparition des Prussiens sur les derrières des Français ne pouvait qu'augmenter leur embarras. Les succès qu'obtinrent les Alliés sur leur droite, décidèrent enfin Vandamme à la retraite. L'évacuation des hauteurs en avant de

Kulm ayant annoncé un mouvement rétrograde général, la gauche des Alliés se précipita sur les ennemis, dont les colonnes, débordées par la cavalerie, et pressées en queue par l'infanterie et l'artillerie, furent mises dans une déroute complette. Les Français n'atteignirent qu'avec peine, et en abandonnant leur artillerie, le pied des hauteurs de Nollendorf, où pour comble de malheurs, ils trouvèrent le défilé de Telnitz occupé par le général Kleist, qui leur barrait entièrement le passage. Mais tel est l'effet du désespoir : ces fuyards, à qui tout moyen de salut paraissait ôté, se jettent en furieux sur les Prussiens, qui ne pouvant soutenir leur choc, sont culbutés, et perdent une partie de leur artillerie ; vivement poursuivis par les Russes jusqu'à Peterswalde, les Français sont bientôt forcés d'abandonner les pièces qu'ils venaient d'enlever d'une manière si extraordinaire.

Deux aigles, huit pièces de canon et sept mille prisonniers, au nombre desquels se trouvèrent les généraux Vandamme, Haxo et Guyot, furent les trophées du combat de Kulm. Les Français éprouvèrent une perte énorme en tués et blessés ; les Alliés, au contraire, eurent peu de monde hors de combat. Le prince de

Reuss resta sur le champ de bataille, ainsi que le général Hemrod, officier badois du plus grand mérite, passé récemment au service de France. Ce fut surtout par l'influence qu'il eut sur le moral des armées et des peuples, que le combat de Kulm mérite une attention particulière. Il ne fallut rien moins que ce glorieux fait d'armes pour changer en cris de joie, la désolation que le bruit de la retraite de devant Dresde allait répandre jusqu'au cœur de la monarchie autrichienne.

Vandamme ne peut accuser de sa défaite que son imprévoyance et son opiniâtreté. On ne lui reproche point d'être descendu des montagnes dans la journée du 17 (29); l'occupation de Tœplitz pouvait avoir des suites si heureuses, qu'il était naturel qu'il cherchât à s'en emparer. Mais les Russes s'étant maintenus dans leurs positions, rien ne l'excuse de n'avoir pas employé la nuit du 17 au 18 (29 au 30) à se replier sur Peterswalde. Il devait présumer que le lendemain il aurait sur les bras la masse qui allait se former à Tœplitz. Loin de là, il eut l'inconcevable témérité d'attendre tranquillement l'ennemi dans une position où son flanc gauche était sans appui. Les Alliés profitèrent habilement des fautes du général français; et ne se laissant point éblouir par les motifs sé-

duisans qui les engageaient à diriger leurs efforts contre la gauche de l'ennemi, ils saisirent le véritable point d'attaque. Sa ligne de retraite passant par la route de Kulm à Nollendorf, en arrière de la gauche, il était clair qu'en manœuvrant contre cette aile, on ne faisait que le rejeter sur le défilé; tandis qu'en attaquant sa droite, il y avait espoir de l'en séparer, ce qui amenait indubitablement sa destruction totale. Cependant il faut observer que la position vicieuse de la gauche présentait aux Alliés des chances favorables. La droite, quoique très-avantageusement placée, pouvait opposer une résistance assez longue pour donner le temps à la gauche de gagner le défilé; manœuvre d'autant plus facile, que la ligne des Français n'était pas très-étendue. La droite eût servi d'arrière-garde, et favorisée par le terrain, eût couvert la retraite, qui alors se serait effectuée avec ordre. Ces raisons nous font applaudir à la résolution prise par les Alliés, de diriger leurs efforts sur la gauche de l'ennemi; c'est à l'énergie de cette résolution qu'il faut attribuer l'important résultat de cette journée.

Le combat de Kulm met encore dans tout son jour le vice de ces manœuvres décousues par lesquelles un corps isolé est chargé de

couper la retraite à l'ennemi. La défaite des Français était déjà décidée ; ils fuyaient dans le plus grand désordre lorsque Kleist parut sur leurs derrières avec des troupes fraîches. Jamais circonstance plus favorable ne se présenta pour *envelopper*, comme on dit vulgairement, l'ennemi ; cependant nous voyons que les Prussiens ne purent soutenir l'effort des Français, ni s'opposer à leur passage. C'est ce qui arrivera toutes les fois que l'on s'avisera de se mettre avec un faible corps sur l'unique voie de retraite de l'ennemi.

Pendant que l'on se battait à Kulm, les autres corps français se rapprochaient des frontières de la Bohême. Le 18 (30), le roi de Naples vint à Zetau ; Marmont, arrêté par les bagages abandonnés qui obstruaient la gorge de Falkenhayn, ne put aller plus loin qu'Altenberg, et Saint-Cyr arriva à Dittersdorf, où il fut joint par les débris du corps de Vandamme. Le quartier de l'Empereur Alexandre, qui le 17 (29) avait été à Duchs, fut transféré le 18 (30) à Tœplitz.

Le 19 (31), le roi de Naples entra dans Sayda, Marmont à Zinnwalde, et Saint-Cyr à Liebenau. Les Français s'arrêtèrent là. L'échec de Vandamme leur avait fait connaître le danger qu'il y

aurait à descendre des montagnes dans la plaine de Tœplitz, où les Alliés les attendaient.

Mais avant de continuer la relation des opérations de la grande armée, portons nos regards sur ce qui s'était passé depuis la reprise des hostilités à l'armée du Nord.

Le Prince royal de Suède, averti de la dénonciation de l'armistice, avait concentré son armée, le 5 août (17), entre Berlin et Spandau, et placé son quartier-général à Charlottembourg. De son côté, le maréchal Oudinot, qui avait les ordres les plus précis de s'emparer de Berlin, se porta le 6 août (18), avec son armée, de Dahme à Baruth : où il arrêta trois jours. Cette inaction fit juger au Prince royal que les ennemis n'étaient pas encore près d'ouvrir la campagne, et le décida à étendre les cantonnemens de ses troupes, qui éprouvaient de grandes difficultés à se procurer des subsistances. Le 9 (21), le prince prit son quartier à Potsdam. Le général Winzingerode fut placé, avec sa cavalerie, entre Saarmunde, Belitz et Juterbogk; son infanterie derrière Belitz. Les brigades du prince de Hesse-Hombourg et de Krafft, du corps de Bulow, occupèrent Saarmunde, et prirent position entre Philippsthal, Nuddow et Sputendorf. La brigade de Thumen

occupait la contrée de Trebbin à Thyrow, ayant un bataillon à Trebbin, et deux dans les villages de Neunsdorf et de Willmersdorf. La brigade de Borstel était à Mittenwalde, occupant en même temps Zossen, Kœnigs, Wusterhausen et Machenow. L'infanterie suédoise fut placée à Potsdam, et la cavalerie entre Dahlen et Zehlendorf. Le général Tauenzien occupait avec le 4e. corps les hauteurs de Mariendorf et de Tempelhof, en avant de Berlin.

Cependant les Français se portèrent en avant le 9 (21); et quittant la route de Torgau à Berlin, marquèrent la direction de deux colonnes sur Willmersdorf et Trebbin, route de Wittenberg à Berlin. A cinq heures du soir ils attaquèrent les postes avancés de Trebbin et de Neundorf. Le premier se replia sur Thyrow, et l'autre à Willmersdorf. Le poste de Mollen fut également forcé à la retraite sur Mittenwalde. Le 7e. corps s'établit à Christinendorf, le 4e. à Schulzendorf, le 12e. sur les hauteurs en arrière de Trebbin.

Le Prince royal voyant qu'une bataille était inévitable pour empêcher les Français d'entrer à Berlin, employa la journée du 10 (22) à concentrer son armée. Les généraux Thumen et Borstel furent laissés en avant-gardes dans

leurs positions de Thyrow et de Mittenwalde, afin de couvrir les manœuvres des différens corps qui se portaient aux lieux de rassemblement. Les Russes formèrent la droite à Gutersgotz ; les Suédois furent placés au centre à Ruhlsdorf ; et la gauche, composée de Prussiens, occupa Heinersdorf et Klein Beeren. Il fut ordonné au général Wobeser, qui se trouvait avec trois régimens d'infanterie et trois de cavalerie à Guben, de se porter par Friedland sur Buchholz ; et à la brigade Hirschfeld qui observait Magdebourg, de rejoindre l'armée : celle-ci arriva à Potsdam dans la matinée du 10 (22), après avoir fait une marche de 60 verstes en dix heures. Le général Czerniczeff gardait Belitz et Treuenbrietzen avec une brigade d'infanterie et trois mille Cosaques. On lui prescrivit de pousser de forts partis sur Trebbin, Lukenwalde, Juterbogk et Lucknau, pour inquiéter les derrières de l'ennemi.

Le 10 (22), à midi, le général Thumen fut attaqué. Les Français emportèrent Willmersdorf et le défilé de Wittstock, ce qui détermina ce général à se replier par Damsdorf et Gros-Beeren sur Heinersdorf, où il rejoignit le corps de Bulow à dix heures du soir. Au même moment les ennemis s'emparèrent d'une redoute

près de Juhndorf. Cette circonstance donna aux Alliés de vives inquiétudes sur leur aile gauche ; le général Tauenzien se porta de Klein-Beeren à Blankenfeld. Borstel, dont la position à Mittenwalde devenait hasardée, reçut ordre de se réunir à Bulow, en passant par Brusendorf. L'armée française passa la nuit du 10 (22) au 11 (23) dans la position suivante : le général Bertrand avec le 4e. corps, en avant de Juhndorf, dont il avait forcé le passage de la digue ; le général Reynier avec le 7e. qui était parvenu à déboucher de Wittstock, entre Kersendorf et Lœwenbrück ; et le 12e. corps en avant de Trebbin, gardant Tyrow avec une brigade.

Le 11 (23) au matin, les ennemis portèrent leur gauche à Ahrensdorf, le centre sur Gros-Beeren, et la droite à Blankenfeld. Cette droite ayant le moins de chemin à faire pour arriver jusqu'à la position des Alliés, fut aussi celle qui commença le combat en attaquant Tauenzien. Dès que Bulow en fut informé, il se prolongea à gauche sur Lichtenrade et Klein-Ziethen, pour soutenir Tauenzien et recueillir Borstel ; mais à peine fut-il arrivé à Lichtenrade, qu'il reçut du Prince royal l'ordre de reprendre sa première position, l'ennemi paraissant en force

vers Gross-Beeren et Ahrensdorf. En conséquence Bulow porta la brigade de Borstel sur Klein-Beeren et revint lui-même à Heinersdorf. Tauenzien, quoiqu'abandonné à ses propres forces, réussit à repousser tous les efforts de Bertrand, dont le corps essuya une perte assez considérable.

Sur ces entrefaites, le corps de Reynier qui se dirigeait sur Gross-Beeren, en avait chassé les Prussiens et s'était développé dans une position, la droite appuyée à Gross-Beeren, la gauche au bois, en arrière de Neu-Beeren. Le Prince royal sentit la nécessité de tourner ses efforts sur ce corps du centre, dont la défaite devait décider la retraite des ailes. A cet effet, il ordonna au général Bulow d'attaquer sur-le-champ. Bulow voulant resserrer sa droite, fit les dispositions suivantes : la brigade de Hesse-Hombourg forma l'aile droite, et celle de Kraft la gauche; celle de Thumen fut placée au centre, en réserve derrière celle de Kraft; chaque brigade sur deux lignes, ayant sa cavalerie en troisième. La réserve de cavalerie fut placée derrière les deux ailes; la brigade de Borstel reçut ordre de passer par Klein-Beeren, et de se diriger ensuite par Gross-Beeren, pour tourner la droite des ennemis.

Bulow s'avança dans cet ordre jusqu'à portée de canon. Il était six heures du soir, et il avait plu sans discontinuer pendant toute la journée. Soixante pièces de canon placées en avant du front des Prussiens, engagèrent l'action. L'artillerie ennemie répondit avec vivacité à leur feu. Cette canonnade ne décidant rien, Bulow fit avancer sa gauche en échelons, les bataillons de la première ligne déployés, ceux de la deuxième en colonnes serrées. Le général Borstel, de son côté, ayant dépassé Klein-Beeren, canonna vivement le flanc droit des ennemis ; ce qui ne contribua pas peu au succès de la journée. Bientôt la brigade de Kraft bravant la mitraille arriva sur les batteries et sur les masses d'infanterie des Français. La pluie empêchant les fusils de partir, on combattit à la baïonnette avec acharnement. La victoire se déclara pour les Prussiens qui emportèrent le village de Gross - Beeren et les batteries. De belles charges de cavalerie complétèrent la défaite des ennemis qui furent obligés de quitter le champ de bataille.

Le 12e. corps qui se portait par Ahrensdorf et Gutersgotz, avait suspendu son mouvement à la hauteur de ce premier village. Attirées par

la vivacité du feu, les divisions Guilleminot et Fournier qui formaient tête de colonne, se portèrent par Sputendorf sur Ruhlsdorf, où elles arrêtèrent la poursuite de l'ennemi. L'obscurité déguisant la force de cette colonne, la cavalerie prussienne, après plusieurs charges fournies et reçues, se retira, et évacua même Gross-Beeren, laissant le champ de bataille aux deux divisions françaises. La défaite de Reynier décida la retraite de la gauche, qui s'exécuta, ainsi que celle du centre, sur la ville de Trebbin. Les corps russes ne prirent point de part à l'action : il n'y eut même que les troupes légères suédoises qui furent inquiétées à Ruhlsdorf par des tirailleurs français.

Le 12 (22), Bertrand était entre Gatzdorf et Salow, et le 12e. corps sous Baruth. Le général Tauenzien s'avança jusqu'à Juhndorf, son avant-garde à Schulzendorf. Bulow resta à Gross-Beeren. La perte des Français, dans cette journée, consiste en treize pièces de canon, quinze cents prisonniers, et un nombre considérable de tués et de blessés.

Oudinot échoua parce que ses dispositions étaient en opposition directe avec les vrais principes de l'art. La direction divergente que de Trebbin il donna à ses trois corps sur Blan-

kenfeld, Gross-Beeren et Ahrensdorf, ne pouvait manquer de les faire battre en détail. Si au lieu d'agir ainsi, il n'avait poussé que des détachemens pour occuper la droite et le centre des Alliés, et qu'avec la masse de ses forces il se fût porté sur Blankenfeld, il aurait pu battre Tauenzieu isolé et même soutenu par Bulow, avant que les Suédois et les Russes eussent eu le tems d'accourir à son secours. De cette façon, Oudinot serait parvenu à établir sa masse sur l'extrême gauche des Alliés, et les aurait forcés de se retirer sur Potsdam, en abandonnant Berlin que les Français auraient occupé sans obstacle le jour suivant; il aurait eu la gloire de remplir sa tâche, en frappant un seul coup à l'ouverture de la campagne.

Nous devons dire aussi que le Prince royal ne profita pas assez des fautes de son adversaire. Au lieu d'arrêter le mouvement de Bulow sur la gauche, il eût été plus convenable de le faire suivre par toute l'armée : on aurait laissé les Russes à Heinersdorf pour contenir Reynier, pendant que les Suédois et les Prussiens auraient attaqué Bertrand avec une supériorité qui n'eût pas laissé aux ennemis la possibilité de résister long-temps. Cependant la défaite

de la droite des Français eût découvert leurs derrières, et les Alliés en auraient profité pour occuper les défilés de Wittstock et de Trebbin, uniques points de retraite du centre et de la gauche des ennemis. En se déterminant même à porter ses principaux efforts contre Reynier, le Prince aurait dû faire agir les Suédois de concert avec Bulow, dont la tâche eût été moins difficile par leur coopération.

Le 13 août (25), Bulow se porta à Kertzendorf; son avant-garde aux ordres de Borstel à Thyrow. Le 14 (26), le Prince royal avec les Suédois vint à Saarmunde, l'infanterie russe à Belitz et la cavalerie à Treuenbrietzen; Tauenzien à Zossen, Bulow à Trebbin, Borstel à Lukenwalde. Le général Wobeser qui, le 13 (25), était arrivé à Baruth, reçut l'ordre de se porter sur la ville de Luckau que les Français avaient fortifiée. Le commandant Delavagne ne se crut pas en état de soutenir une attaque de vive force et capitula le 16. Sa garnison, forte de mille hommes, fut prisonnière. Les Prussiens trouvèrent dans la place neuf pièces de canon et des magasins considérables.

Au moment où Oudinot se portait sur Berlin, le général Girard était sorti de Magdebourg avec cinq ou six mille hommes de sa

garnison. Ce qui lui avait été d'autant plus facile qu'après le départ de la brigade Hirschfeld, il n'était resté devant la place que sept bataillons de Landwehr aux ordres du général Puttlitz. Celui - ci, trop faible pour s'opposer aux ennemis, s'était contenté d'observer leur marche. Mais après le succès de Gross - Beeren, Hirschfeld reçut ordre de retourner devant Magdebourg, et le 12 (24), il était déjà à Brandebourg. Le général Girard, pour se rapprocher d'Oudinot, se porta le 13 (25), de Ziesar sur Beltzig; trouvant cette ville occupée par Czerniczeff, il s'arrêta au village de Lubnitz. Le 15 (27), il y fut attaqué par Hirschfeld. Les Français eurent d'abord l'avantage; mais les Cosaques de Czerniczeff qui débouchèrent de Beltzig sur leurs derrières, décidèrent l'affaire en faveur des Alliés. Les ennemis furent vivement poursuivis dans la direction de Gœrtzke et de Ziesar. Girard fut blessé. Les Français perdirent six pièces de canon, environ quinze cents prisonniers et tout leur bagage.

Le 15 (27), Bulow était à Elsholz et Tauenzien à Baruth. Le 16 (28) au soir, Woronzow qui commandait l'avant-garde, fit une tentative infructueuse sur Juterbogk. Le lendemain il renouvela l'attaque et parvint à en déposter les

Français ainsi que de Zinna. Le même jour le Prince royal transféra son quartier-général à Belitz, et Bulow le sien à Treuenbrietzen. Le 18 (30), le Prince royal avec les Suédois s'établit à Bucholz, et le général Winzingerode avec les Russes, à Niemeck. Le 19 (31), le premier prit position à Treuenbrietzen. Le 20 (1er. septembre), Bulow se porta à Throsdorf, les Russes arrivèrent à Pflighof, et leur avant-garde entre Lobessen et Marzahne. Le 21 (2 sepembre), Bulow entra à Schwabeck et Feldheim, son avant-garde à Marzahne. Les Français évacuèrent Kropstadt et Lissnitz pendant la nuit. Le 22 (3 septembre), le général Borstel les poursuivit jusqu'à Thisen, où il fut arrêté par les 7e. et 12e. corps réunis. Borstel prit poste derrière le défilé de Kœpnig; et pour le soutenir, Bulow fit occuper les hauteurs de Kropstadt par la brigade de Kraft. En même temps le général Dobschutz qui commandait l'avant-garde de Tauenzien, se rendit maître de Zahna et se mit en communication avec Borstel. Le même jour le Prince royal porta son quartier-général à Rœdigke, et le 23 (4 septembre) à Rabenstein. Le Prince ayant résolu de passer l'Elbe avec les Suédois et les Russes, envoya son aide-de-camp, le colonel Holst, avec deux bataillons à Rosslau, pour y ras-

sembler les matériaux nécessaires à la construction d'un pont. L'on ne peut concevoir les raisons qui l'engagèrent à se mouvoir avec autant de lenteur. De Gross-Beeren à Rabenstein, il n'y a guère que soixante-dix verstes ; il mit onze jours à les parcourir. En poursuivant avec plus de vigueur les ennemis, on était en droit d'espérer de leur faire éprouver une perte considérable avant qu'ils eussent atteint l'Elbe.

Napoléon qui avait espéré être bientôt maître de Berlin, mécontent des opérations des journées précédentes, confia le commandement au maréchal Ney, avec l'ordre de se reporter sur ce point. Ce dernier arriva à l'armée le 23 août (4 septembre); il la trouva concentrée sous le canon de Wittenberg, la passa en revue, et reprit le lendemain l'offensive.

Le 24 août (5 septembre) au soir, le général Dobschutz fut chassé de Zahna par la division Guilleminot, et rejeté au-delà de Sayda, où le 12°. corps prit position. Les ennemis, poursuivant leurs avantages, le 4°. corps, après avoir débouché de Zahna, vint se placer à Neundorf, forçant le corps de Tauenzien à rétrograder jusqu'à Dennewitz. Bulow ayant été informé du mouvement de l'armée française

sur Zahna, se porta à Kurtzlippsdorf, prolongeant ainsi sa gauche pour se lier avec Tauenzien. La brigade de Borstel eut ordre de demeurer à Kropstadt jusqu'à ce que des Russes ou des Suédois la relevassent.

Les Français passèrent la nuit entre Neundorf et Sayda.

Le 25 (6 septembre), à sept heures du matin, le maréchal Ney se remit en marche. Son intention n'était point d'engager une affaire, mais bien de l'éviter, en marchant rapidement sur Dahme, pour se remettre sur la ligne d'opérations de Dresde à Berlin. Napoléon qui avait échoué contre Blucher, lui en avait donné l'ordre, ayant le projet de l'y soutenir bientôt avec les troupes qu'il ramenait des bords de la Neisse.

Le corps de Reynier se dirigea dans la plaine sur Rohrbeck, et celui d'Oudinot sur Œhna. Celui de Bertrand devait couvrir le mouvement de l'armée sur la chaussée de Juterbogk, pour ensuite en faire l'arrière-garde. Il fut le seul qui se mit en marche à l'heure indiquée. Les autres ne s'ébranlèrent que vers dix heures du matin, retard qui dérangea une partie des dispositions du maréchal. Bulow croyant que Bertrand arrivait sur lui, marcha

de Kurtz-Lippsdorf à Eckmansdorf, où il prit position. Dans le même temps, le Prince royal partit de Rabenstein, et se porta à Lobessen dont il fit occuper les hauteurs par les Russes et les Suédois réunis.

Cependant Bertrand continuant son mouvement en colonne de marche sur la route de Juterbogk, avait rencontré l'avant-garde de Tauenzien, formée en arrière du ruisseau qui traverse le village de Dennewitz, celle-ci, à son approche, démasqua une batterie, et la fit jouer contre la division italienne qui était en tête.

Cette réception vigoureuse à laquelle Bertrand était loin de s'attendre, lui fit prendre des dispositions. La division Fontanelli se forma en avant de Deunewitz, ayant derrière elle, en deuxième ligne, la division Morand. Une partie des Wurtembergeois se porta sur la route de Juterbogk, l'autre rétrograda avec le parc d'artillerie et les équipages, à un quart de lieue en arrière de Dennewitz. Une batterie de 12 fut placée sur un mamelon à gauche de la route, sous la protection de deux divisions d'infanterie; une autre de pareil calibre fut établie sur les hauteurs en arrière, à côté du village, battant toute la plaine en avant. A la

gauche de la première batterie se trouvait le 3e. corps de cavaleric. Cette position était excellente : aussi le combat fut-il d'abord à l'avantage des Français qui gagnèrent du terrain. Bulow voyant que les ennemis se portaient en masse contre la gauche des Alliés, se détermina à marcher en avant, pour dégager Tauenzien et tomber lui-même sur leur flanc gauche. Il n'avait que trois brigades; deux étaient en ligne et une en réserve. L'attaque se fit en échelons par la gauche. Thumen commandant la première brigade, emporta le village de Nieder-Gersdorf ; Kraft qui dirigeait la deuxième, éprouva plus d'obstacles, le 7e. corps étant venu se placer à la gauche de Dennewitz, pour appuyer le 4e. Le combat se soutint pendant quatre heures. Quoique les Français eussent été chassés de Nieder-Gersdorf et rejetés dans Rohrbeck, ils reprirent cependant une nouvelle position à peu de distance de ces villages. Jusque-là il n'y avait eu que le 4e. corps d'engagé; le 7e., formé entre Golsdorf et Dennewitz, attendait l'arrivée du 12e. pour attaquer le centre et la droite des ennemis : celui-ci étant arrivé sur la gauche de Golsdorf, une de ses divisions abordait déjà leur extrême droite, lorsque le maréchal Ney, concevant des inquiétudes sé-

rieuses pour sa droite, vivement pressée par Bulow, donna l'ordre au 12e. corps de se diriger sur les hauteurs en arrière de Dennewitz, afin de soutenir le 4e. corps déjà fatigué qui se retirait. Le corps de Reynier était engagé avec la droite de Bulow. La division Guilleminot formant tête de colonne, attaqua et reprit Golsdorf; mais Bulow ayant fait avancer sa réserve, le 7e. corps, malgré le feu soutenu de son artillerie et plusieurs charges de cavalerie, fut forcé à la retraite; son mouvement rétrograde découvrit Golsdorf. Le maréchal Oudinot envoya sur la droite la division Pacthod; mais à peine commençait-elle à se déployer, que la brigade prussienne de Borstel vint prendre part au combat. Cette brigade, à laquelle le Prince royal avait donné l'ordre de se diriger de Kropstadt sur Eckmansdorf, informée près de Talichaw de la nécessité de sa présence sur la droite, s'y porta en toute hâte. Borstel se précipita sur l'ennemi à l'arme blanche, et enleva Golsdorf, pendant qu'au centre Thumen attaquait et emportait Dennewitz. Cependant la victoire était indécise: les Français en se retirant, conservaient une attitude imposante; leurs masses repoussaient toutes les charges de cavalerie et semblaient braver le

feu de mitraille dont elles étaient couvertes. Enfin le Prince royal qui s'était porté de Lobessen sur Eckmansdorf, parut près de Wilmsdorf avec les Prussiens et les Suédois. Soixante-dix bataillons, dix mille chevaux et cent cinquante pièces de canon s'avancèrent pour renforcer l'attaque de Bulow. Quatre mille chevaux russes et suédois, et quelques batteries, se portèrent au galop sur les points où l'ennemi opposait encore de la résistance. Le maréchal Ney qui n'avait pu venir à bout des Prussiens isolés, à la vue des forces considérables qui allaient entrer en action contre lui, précipita sa retraite. Ne pouvant plus regagner Wittenberg, il prit la direction de Torgau. Les Alliés le poursuivirent avec chaleur; il voulut tenir ferme près de Rohrbeck; mais le 7e. corps qui formait le centre, saisi tout-à-coup d'une terreur panique, lâcha pied et s'enfuit à toutes jambes. Cet incident leur donna la facilité de porter des masses entre le 4e. et le 12e., qui tentèrent, mais vainement, de leur résister. Dans ce moment, la cavalerie d'Arrighi se présenta pour couvrir la retraite; mais elle fut chargée avec impétuosité par celle des Alliés qui la rejeta sur son infanterie. Alors la déroute fut complette. Les colonnes françaises envelop-

pées dans des nuages de poussière, tourbillonnèrent : chaque corps suivit la route qu'il avait devant lui ; le 7e. fut vivement poursuivi jusqu'au-delà de Langen-Lippsdorf. L'infanterie prussienne passa la nuit entre Œhna et Bocho ; mais la brigade de Borstel, la cavalerie russe et prussienne ainsi que l'artillerie légère, poussèrent plus loin. La déroute du centre avait partagé en deux l'armée française. Le maréchal Ney avec le 4e. corps et celui de cavalerie se retira à Dahme ; Oudinot avec les 7e. et 12e. à Schweinitz.

Le 26 (7 septembre), le général Wobeser qui se trouvait à Luckau, se porta sur Dahme qu'il trouva encore occupé par l'arrière-garde de Ney. Les Français furent culbutés avec perte de quinze cents prisonniers. Dans la nuit du 26 au 27, le major prussien Hellwig, qui avec huit cents chevaux s'était porté sur Schweinitz et Hertzberg, attaqua une colonne ennemie, lui fit six cents prisonniers et s'empara de huit pièces de canon. Les Français, en se retirant, avaient rompu les ponts sur la Schwartze-Elster ; mais la cavalerie des Alliés passa cette rivière à gué, et les poursuivit jusqu'à la tête de pont de Torgau. Le 28 août, l'armée française avait repassé l'Elbe, et le quartier-général du

maréchal Ney était à Eulembourg ; celui du Prince royal était encore à Juterbogk.

La bataille de Dennewitz fit éprouver une perte considérable aux ennemis. Dans le combat et la retraite sur Torgau, ils eurent plus de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers ; quarante-trois pièces de canon, dix-sept caissons, trois drapeaux, un étendard et plus de six mille fusils restèrent au pouvoir des Alliés. La perte des Prussiens s'éleva à cinq mille hommes hors de combat. Les Russes et les Suédois ne perdirent que peu de monde.

Il faut avouer que dans cette campagne, les lieutenans de Napoléon ne justifièrent pas la haute réputation dont ils jouissaient en Europe. Par-tout où ils commandèrent en chef, ils prouvèrent qu'ils n'avaient pas su profiter des leçons du grand capitaine dont ils se glorifiaient d'être les disciples. Oudinot à Gross-Beeren, Macdonald sur la Katzbach, et Ney à Dennewitz, commirent des fautes qui dénotent un oubli total des grands principes de l'art. Lorsque Ney arriva à Wittenberg, l'armée française concentrée sous cette place, était dans la situation la plus favorable pour opérer avec succès contre celle des Alliés disséminée sur une ligne de plus de trente verstes depuis

Rabenstein où était la droite, jusqu'à Sayda où s'appuyait la gauche. En agissant vivement et en masse par la route de Wittenberg à Treuenbrietzen et Potsdam, Ney aurait culbuté Bulow et les Russes avant que les Suédois et Tauenzien eussent pu les secourir. Après avoir ainsi percé le centre, il pouvait successivement se porter sur chacune des deux ailes, et les accabler séparément. Pour agir de cette manière, il n'avait qu'à se rappeler les savantes combinaisons de l'Empereur dans les mémorables journées d'Abensberg et d'Eckmühl. Mais en supposant que Napoléon lui eût marqué sa direction sur Dahme, ce n'était point en se portant sur Juterbogk qu'il pouvait atteindre son but. Maîtresse de Sayda, l'armée française en appuyant à droite, aurait continué sans obstacle sa marche sur Dahme ; mais il voulut parader avec des troupes neuves ou peu sûres, sans faire attention que les manœuvres, devant un adversaire attentif, sont presque toujours déplacées, et entraînent souvent les conséquences les plus funestes.

Puisque Bertrand était engagé avant que Reynier et Oudinot eussent pris leur place dans la nouvelle ligne de bataille, et que ce dernier était déjà aux prises avec les Prussiens dans

Golsdorf, les Français auraient dû soutenir vigoureusement cette attaque, et refuser leur gauche qui, à l'approche de Bulow surtout, devait se replier en descendant la rive droite de l'Agger; mais ils firent précisément le contraire. Ney appréhendant que sa gauche ne fût culbutée avant que sa droite pût éloigner l'ennemi, crut bien faire en ordonnant à Reynier et à Oudinot de changer de direction, et les portant successivement au soutien de sa gauche; de sorte que les Français manœuvrèrent sans art, et dans un sens qui devait hâter leur défaite. Mais si la conduite de Ney offre tant de prise à la critique, celle du Prince royal n'est pas exempte de blâme. Indépendamment de la faute d'avoir trop étendu ses forces, ne pourrait-on pas lui reprocher encore la lenteur de ses mouvemens avec les Russes et les Suédois? Lorsqu'il se décida à marcher au secours de Bulow, au lieu de se porter par Eckmansdorf et Wilmersdorf, pour se mettre à la gauche de Bulow, n'aurait-il pas mieux valu qu'il suivît la marche de Borstel par Talichaw sur Golsdorf, pour venir tomber sur le flanc gauche des ennemis? Mais c'est dans la poursuite surtout que le Prince royal est inexcusable. La déroute du centre ayant divisé les Français, les Alliés

auraient dû profiter de cette circonstance pour se porter vivement sur Hertzberg. Si l'on ne pouvait se flatter d'y prévenir les corps français qui se retiraient sur Dahme, du moins on serait toujours arrivé à temps pour les combattre avec avantage au passage de la Schwartze-Elster. Loin d'agir ainsi, le Prince resta dans les environs de Juterbogk; et les ennemis, tout aussi faiblement poursuivis qu'après le combat de Gross-Beeren, eurent le loisir de se rallier de nouveau, sans grande perte, à Torgau.

La gloire des journées de Gross-Beeren et de Dennewitz appartient tout entière à Bulow, qui manœuvra avec ensemble et fermeté. A Dennewitz particulièrement, il se soutint d'une manière admirable contre les forces déployées contre lui. Le général Borstel, de son côté, contribua puissamment au gain de la bataille, et mérite les plus grands éloges, pour s'être décidé à marcher au secours du premier. Peut-être qu'à sa place un autre se serait cru obligé de suivre à la lettre les ordres du Prince royal; mais il jugea sainement la situation de Bulow, et n'hésita pas un instant à le soutenir, et par cette sage détermination, il changea tout-à-coup la face des choses.

Tel est le fruit du patriotisme; il élève au-

dessus de la vaine gloire et de l'ambition personnelle tous ceux qui combattent pour la même cause; il les anime du même esprit. C'est à la bonne harmonie qui règna long-temps entre ses généraux, que la France républicaine fut redevable de tant de triomphes. C'est à l'accord qui règna entre les généraux prussiens dans cette campagne, que Frédéric-Guillaume doit le rétablissement de son trône, et les Alliés une de leurs victoires les plus complettes.

Revenons à ce qui se passait dans les environs de Dresde.

Napoléon apprenant la défaite de Macdonald, retourna en Lusace pour recueillir les débris de l'armée battue, et éloigner de nouveau Blucher. Le 22 août (3 septembre), il partit de Dresde avec ses gardes, le corps de Marmont, la cavalerie de Latour-Maubourg; et le même soir il arriva à Harthau. Le lendemain il poursuivit sa marche, et rencontra l'armée de Macdonald qui se disposait à abandonner la position de Hochkirch, pour continuer sa retraite sur Bautzen. Il la fit arrêter sur-le-champ. Cette circonstance et les avis que Blucher reçut de l'arrivée de Napoléon, l'engagèrent à faire replier son avant-garde commandée par le général Wassilczikow, der-

rière le Lœbauer-Wasser, qu'elle avait déjà traversé, et de concentrer le gros de l'armée de Silésie près de Gœrlitz, derrière le Landskron.

Le 25 (6 septembre), Napoléon porta des forces considérables sur Reichenbach, et obligea Wassilczikow à se replier sur Gœrlitz. Blucher évitant prudemment la bataille, repassa la Neisse et la Queisse, laissant cependant son arrière-garde sur la première de ces rivières, pour observer de plus près les mouvemens de l'ennemi. Napoléon voyant que son adversaire ne se départait pas du système qu'il avait adopté, retourna à Dresde le 26 (7 septembre).

Aussitôt que les Alliés apprirent qu'une partie des troupes qui leur étaient opposées avait été repliée sur Dresde, Wittgenstein commandant l'avant-garde, composée de son corps et de quelques troupes prussiennes, reçut ordre de franchir les montagnes pour inquiéter les ennemis, et ne pas les perdre de vue. Le 24 (5 septembre) il vint à Peterswalde, faisant occuper Hollendorf par son avant-garde aux ordres du général prussien Ziethen. Le lendemain il arriva à Gieshubel, et Ziethen à Gross-Kœta. Les généraux comte de Pahlen et prince Eugène de Wurtemberg, qui avaient débouché en Saxe par Heppersdorf, se trouvaient le 25

(6 septembre) à Nentmansdorf. De tous côtés l'ennemi se retirait sur Dresde, évitant soigneusement de s'engager.

Le prince de Schwarzenberg ayant eu avis que Napoléon s'était porté sur Blucher, craignit qu'il n'eût le dessein d'envahir le Nord de la Bohême; et pour l'en empêcher, il résolut de porter son armée de Duchs, par Aussig et Leitmeritz, sur Rumbourg et Zittau. Le 25 (6 septembre), les Autrichiens se mirent en marche, et le 27 (8 septembre), ils arrivèrent à Aussig. La nouvelle du retour de Napoléon à Dresde engagea le prince de Schwarzenberg à ramener ses troupes sur Tœplitz. Leur marche sur Rumbourg aurait amené les plus grands résultats si Napoléon eût commis la faute de courir après Blucher. En débouchant vivement de Rumbourg sur Lœbau, on ne saurait nier qu'il était possible de le couper de l'Elbe et de Dresde, qu'il lui était d'autant plus important de conserver, que c'était son unique point de retraite. Mais nous pensons que les Autrichiens abandonnés à leurs propres forces, eussent trop risqué en s'établissant ainsi sur les communications des Français, et que cette opération ne devait être exécutée qu'avec la masse des forces des Alliés. Quelques corps

détachés dans les montagnes de l'Erz-Gebirge auraient suffi pour contenir les ennemis restés sur la rive gauche de l'Elbe, et masquer les mouvemens de la grande armée.

Le 26 (7 septembre), Wittgenstein continuant sa marche, occupa Pirna. Napoléon voulant arrêter ses progrès, partit de Dresde, et le 27 à midi, fit attaquer près d'Œhna l'avant-garde russe, qui se replia sur le gros du corps de Wittgenstein posté à Pirna, Zehist et Zitzendorf. Le 28 (9 septembre), Napoléon se porta avec la majeure partie de ses forces à Liebstadt; par cette marche qui tournait la gauche de l'avant-garde des Alliés, il menaçait de la couper de Tœplitz. Pour éviter ce danger, Wittgenstein se replia en toute hâte sur Nollendorf, où il joignit le corps prussien de Kleist. Peterswalde resta occupé par une avant-garde. L'armée autrichienne se rapprocha de Tœplitz. Le corps de Klenau qui avait été poussé sur la route de Chemnitz, revint à Sebastiansberg, laissant son avant-garde à Marienberg. Le détachement autrichien aux ordres du prince de Lichtenstein occupait Ichndorf, ayant un poste à Sayda. Les grenadiers et les cuirassiers russes se trouvaient à Kulm, et les gardes russes et prussiennes entre cette ville et Tœplitz. Le 29

(10 septembre), Napoléon vint à Bœrenstein. Le même jour, le général Mouton qui avait remplacé Vandamme dans le commandement du premier corps, se porta sur Peterswalde; et le maréchal Saint-Cyr, de Furstenwalde tenta de déboucher dans la plaine de Tœplitz, par le défilé de Geyersberg. La division Bonnet avait déjà réussi à s'emparer de Geyersberg, lorsque le général Raeffski se porta contre elle à la tête de la deuxième division de grenadiers russes. Après trois heures d'une fusillade soutenue, les Français furent repoussés sur Furstenwalde. Au soir, l'armée russo-prussienne prit position, la droite sur les hauteurs de Sensel, le centre sur la grande route derrière Sobochleben, et la gauche à Rosenthal, occupant avec de l'infanterie légère Kraugen et Mariaschein. Napoléon n'osant descendre dans la plaine à la vue des Alliés qui l'attendaient à la sortie des défilés, revint à Dresde le 30 août.

Cependant en Lusace, Blucher restait derrière la Queisse; mais les Français n'avançant pas, il jugea que Napoléon avait quitté l'armée, et dès le 28 (9 septembre), il se reporta en avant. Le général comte de Saint-Priest, suivi du corps de Langeron, passa la Neisse à Ostritz, pendant que le général Yorck la traversait entre

Ostritz et Gœrlitz, pour se porter sur Reichenbach, et couper ainsi la retraite au corps français qui occupait Gœrlitz; mais il se retira avec tant de précipitation, que les Cosaques même ne purent l'atteindre. Saint-Priest, de son côté, marcha sur Lœbau, dont il chassa le corps du prince Poniatowski. Le 29 août (10 septembre), les Français continuèrent leur mouvement rétrograde sur Bautzen. Le quartier-général de Blucher fut transféré à Herrnhuth, et son avant-garde poussa jusqu'à Hochkirch. La division légère de Bubna, forte d'environ huit mille hommes, qui jusqu'alors était restée à Gabel pour observer le corps de Poniatowski, devenue disponible par la retraite de ce corps, rejoignit la gauche de l'armée de Silésie. Le 30 11 septembre), les généraux Kapczewicz et Saint-Priest forcèrent le passage de la Sprée à Schirgiswalde et Postewicz, tandis que Bubna se portait sur Neustadt. Le 31 (12 septembre), les Français, menacés sur leur droite et inquiets sur leurs communications avec Dresde et la grande armée, évacuèrent les positions de Bautzen et de Neustadt, pour se replier derrière Bichofswerda et Stolpen.

Le 1er. septembre (13), le quartier-général

de Napoléon se trouvait à Dresde, et les armées françaises occupaient les positions suivantes : Le corps du maréchal Victor à Altenberg ; celui de Saint-Cyr, sur les hauteurs de Borna ; Mouton avec le 1er. corps, à Nollendorf ; le maréchal Mortier avec la jeune garde, à Pirna ; le corps de Poniatowski à Stolpen ; et Macdonald avec les 3e., 5e. et 11e. corps, à Bichofswerda. Le Roi de Naples avec les corps de Marmont et de Latour-Maubourg, se portait sur Grossenhayn, pour couvrir le passage d'un convoi de vingt mille quintaux de farine qui remontait l'Elbe sur des bateaux. La disette, qui commençait à se faire sentir à Dresde, obligeait Napoléon à prendre les plus grandes mesures pour assurer l'arrivage de ses convois.

Le 2 septembre (14), le prince de Schwarzenberg ordonna une grande reconnaissance sur les montagnes de l'Erz-Gebirge, afin d'avoir des renseignemens certains sur la position des Français. Wittgenstein se porta directement sur Nollendorf, tandis que Colloredo, avec son corps et la brigade du prince Auguste de Prusse, se dirigeaient sur le flanc droit de l'ennemi, le premier par Breitenau, l'autre par Ebersdorf. Deux régimens de hussards qui faisaient l'avant-garde de Wittgenstein aux

ordres de Pahlen, attaquèrent, sans attendre les autres troupes, la division française de Dumonceau, qui occupait la hauteur de Nollendorf, lui taillèrent en pièces un bataillon, lui en enlevèrent un autre, et la culbutèrent sur Peterswalde; ce qui détermina la retraite du 1er. corps sur Gieshubel.

Napoléon informé que les Alliés faisaient mine de rentrer en Saxe, repartit de Dresde le 3 septembre (15) avec ses gardes et le 14e. corps, et se porta sur Gieshubel que le général Mouton avait déjà évacué. Il dirigea sur-le-champ le 1er. corps avec une division de celui de de St.-Cyr, par Langen-Henersdorf et Beraun, en lui prescrivant d'attaquer de front la droite des Alliés. Wittgenstein abandonna Gieshubel, et se replia sur Peterswalde. Le 4 (16) au matin, les Alliés étaient placés ainsi qu'il suit: l'avant-garde de Pahlen, entre Hollendorf et Peterswalde; celle du général Crainville, à Eichwalde; celle du prince Maurice de Lichtenstein, à Klostergraben, et celle du général Longueville, sur le chemin d'Eule; le corps de Wittgenstein, à Nollendorf; celui de Kleist, à Mariaschein; les grenadiers et les cuirassiers russes, à Sobochleben; les gardes russes et prussiennes, entre Dorna et Tœplitz; le 1er.

corps autrichien, à Kulm; le 2e., à Aussig; le 3e., à Brux; le 4e., près de Marienberg; la division de grenadiers de Weissenwolf, celle des cuirassiers de Hardegg et la réserve à pied, commandée par Bianchi, à Duchs; enfin la réserve de cavalerie autrichienne, à Brux. A midi les Français se portèrent en avant; Wittgenstein se replia sur Kulm, Colloredo prit poste sur les hauteurs de Strigewicz, et Kleist, près du village de Seberchen. Une avant-garde prussienne, aux ordres de Ziethen, fut laissée dans les abattis, entre Nollendorf et Kulm.

Napoléon quoique maître de la montagne, n'en était pas plus avancé; le plus difficile était de déboucher dans la plaine, en présence des forces imposantes qui l'y attendaient. Malgré le peu de chances de succès que cette entreprise lui offrait, il résolut de la tenter, se flattant que cette manœuvre hardie en imposerait assez aux Alliés pour les engager à quitter leurs positions sans combat. La retraite précipitée de leurs avant-gardes le confirma dans cet espoir. Le 5 (17), à trois heures après midi, Ziethen fut attaqué et après une faible résistance, chassé de ses abattis et rejeté sur Kulm. Les Français poursui-

vant leurs avantages, s'avancèrent alors dans la plaine, où le combat s'engagea avec chaleur. Pendant que Wittgenstein contenait les ennemis de front, les Autrichiens manœuvraient contre leur gauche : Colloredo l'ayant tournée, enleva à la bayonnette le village d'Arbesau; les ennemis mis en fuite, et menacés d'être entièrement coupés par la marche du général Merfeld, qui d'Aussig se portait directement sur Nollendorf, battirent en retraite, et furent vivement poursuivis par Colloredo, Wittgenstein et Ziethen. Un Brouillard épais qui devança la nuit, sauva les colonnes françaises. Trois pièces de canon, un aigle et plus de mille prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Kreutzer, tombèrent entre les mains des Alliés. Les jours suivans, les Français continuèrent leur mouvement rétrograde sur Gieshubel. Les Alliés réoccupèrent Peterswalde.

Ces combats partiels ne faisaient qu'affaiblir les deux armées, sans produire de résultat. Il importait aux Alliés de temporiser jusqu'à l'arrivée de 60 mille Russes, amenés par Benningsen, et de n'entreprendre aucune opération majeure tant que ce renfort n'aurait pas rejoint l'armée. Ce général avait

déjà dépassé Breslau, et le 2 septembre (14), son quartier-général se trouvait à Liegnitz. Il fut décidé que les Alliés, en l'attendant, se borneraient à resserrer de tous côtés l'armée française. Trois mille chevaux aux ordres du général Thielmann, et plusieurs autres corps de partisans moins considérables, furent lancés sur les derrières des Français, dont ils interceptaient les communications et gênaient les approvisionnemens.

Nous avons laissé le Prince royal de Suède à Juterbogk. Le 30 août (11 septembre), il transféra son quartier-général à Sayda, et le 31 (12 septembre), à Coswig. Quelques milliers de Cosaques se trouvaient déjà au-delà de l'Elbe, et le Prince lui-même avec les Russes et les Suédois, se préparait à passer ce fleuve. Le 3 septembre (15), le quartier-général des Suédois s'établit à Zerbst; leurs avant-gardes se portèrent à Dessau, et les Russes à Acken. Bulow resta devant Wittenberg, et Tauenzien à Hertzberg sur l'Elster. Ce dernier reçut ordre de chercher à faire sa jonction avec Blucher. Nous rendrons compte de ses opérations ultérieures, lorsque nous parlerons de celles de l'armée de Silésie.

Bulow fit ouvrir la tranchée devant Witten-

berg, et le 12 septembre (24), Hirschfeld emporta les faubourgs. Dans la nuit du 13 au 14 (25 au 26), on commença le bombardement de la place, et à la faveur des incendies qu'il occasionna, les assiégeans ouvrirent la seconde parallèle.

Le passage de l'Elbe par l'armée du Nord eût été prématuré à cette époque, où la grande armée des Alliés n'agissait pas encore offensivement; aussi le Prince royal ne songea-t-il qu'à se raffermir sur l'Elbe, en fortifiant les deux points de passage qu'il avait choisis. Le maréchal Steding fit retrancher la tête de pont de Roslau, et le comte Woronzow fortifier la ville d'Acken. Le maréchal Ney dont l'armée avait été réorganisée dans les environs d'Eulenbourg, n'avait plus que deux corps d'infanterie sous ses ordres, le 12e. ayant été dissous et les troupes qui le composaient réparties dans les deux autres, à l'exception des Bavarois envoyés à Dresde pour en former la garnison. Reprenant bientôt l'offensive, pour rejeter les Alliés sur la rive droite de l'Elbe, il porta le 7e. corps à Dessau, et se rendit avec le 4e. à Oranienbaum. A son approche, le général Schulzenheim qui commandait l'avant-garde suédoise, évacua Dessau et se replia

sur la tête de pont de Roslau le 15 septembre (27). Les jours suivans de petits combats eurent lieu aux environs : Ney ne se croyant pas assez de forces pour attaquer cette tête de pont, il n'y eut rien de remarquable de ce côté jusqu'à la fin de septembre.

Pendant que les deux grandes armées se concentraient et épiaient l'occasion de se porter un coup décisif, Blucher s'approchait de plus en plus de la rive droite de l'Elbe. Le 3 septembre (15), les corps d'Yorck et de Langeron entrèrent dans Bautzen en même temps que Saint-Priest occupait Neu-Salza et Neustadt. Le Roi de Naples s'étant porté à Grossenhayn, Saken eut ordre de prendre poste à Camenz pour couvrir le flanc de l'armée de Silésie et établir une communication avec le corps de Tauenzien. Le 5 (17), l'armée de Silésie, dont il formait la droite à Hertzberg, occupait les positions suivantes : Saken à Marienstern, son avant-garde près de Camenz; les généraux Langeron et Yorck près de Bautzen, leurs avant-gardes en arrière de Burnau et de Bichofswerda; Saint-Priest à Putzka, entre Bichofswerda et Neukirchen; la division Kapczewicz à Neustadt, et le général Bubna à Burkersdorf. Le 7 (19), Tauen-

zien, remontant la Schwartze-Elster, vint à Elsterwerda; à son approche, 4 mille Français qui occupaient Stolzenhayn se replièrent sur Grossenhayn, où était encore le Roi de Naples.

Napoléon qui, le 9 septembre (21), était revenu à Dresde, résolut de se porter de nouveau sur Blucher. S'il n'avait pas l'espoir de le battre isolément, du moins comptait-il l'éloigner de Dresde. Le 10 (22), il arriva à Harthau, et sur-le-champ les 11e., 5e. et 3e. corps marchèrent sur Bichofswerda, occupé par l'avant-garde de l'armée de Silésie aux ordres de Rudczewicz. Ce général obligé de céder au nombre, battit en retraite en défendant pied à pied, le 10 (22) et le 11 (23), la forêt de Bichofswerda. Cependant Napoléon pénétra jusqu'à Gœdau, où commence la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Bautzen, dans laquelle se trouvait le gros de l'armée de Silésie. Arrêté de front par des forces imposantes, et menacé sur sa gauche par Saken qui revenait de Marienstern, il n'osa s'y engager. Le 12 (24), il revint à Dresde après avoir ordonné au maréchal Macdonald de ramener ses troupes dans la position de Weissig, à 9 ou 10 verstes de Dresde. Le 8e. corps

repassa l'Elbe, mais le Roi de Naples resta à Grossenhayn; le 14e. corps occupait Pirna et Borna; le 1er., Gieshubel, et le 2e. Freyberg. Le 13 septembre (25), Rudczewicz se porta jusqu'à Goldbach, près de Harthau.

La grande armée restait toujours dans les environs de Tœplitz. Le 10 (22) la cavalerie et l'artillerie de réserve russes prirent des cantonnemens entre l'Egèr et les montagnes de Mittel-Gebirge, où elle resta jusqu'au 22. La rareté des fourrages et la nécessité de refaire les chevaux épuisés par les bivouacs et les fatigues, rendaient cette mesure indispensable.

Cependant Benningsen avançait à grands pas. Le 5 septembre (17), il campa à Lœwenberg, le 6 (18) à Lauban, le 8 (20) à Ostritz, le 10 (22) à Gabel, le 12 (24) à Libeschitz; enfin le 14 (26), il arriva à Leitmeritz, où son avant-garde passa l'Elbe.

Durant les quinze jours que les armées passèrent sans s'engager, les partisans des Alliés inondèrent la contrée de la Saale, et firent des prises considérables sur les derrières des Français. Lefebvre-Desnouettes détaché contre eux avec 4 mille chevaux, atteignit le 12 septembre (24), près de Mersebourg, le général Thiel-

mann et l'obligea d'abandonner ses prisonniers et de se retirer par Zeitz sur Zwickau. Un autre corps de partisans conduit par le général Platow, sorti de la Bohême le 14 septembre (26), ayant pénétré le lendemain à Penig, fut informé que Lefebvre avec environ 8 mille hommes, occupait Altenbourg; il l'y attaqua le 16, l'en délogea, et le repoussa dans Zeitz. Le corps de Thielmann étant revenu sur les entrefaites, jeta le désordre dans ce détachement, qui perdit dans cette occasion 500 prisonniers, et ne se rallia qu'avec peine à Weissenfels. D'un autre côté Czerniczeff, détaché par le Prince royal avec 3 mille chevaux, poussa jusqu'à Cassel, et le 18 septembre (30), se rendit maître de cette capitale; cette incursion conduite avec habileté, s'exécuta pour ainsi dire sans effusion de sang. Satisfait d'avoir mis en fuite la cour du roi de Westphalie et allumé le feu de l'insurrection dans ce royaume mal assis, il se replia sur l'Elbe le 22 (4) octobre, sans aucune perte.

Avant de revenir aux opérations des grandes armées, il nous paraît convenable de rendre compte succinctement de ce qui s'était passé sur le Bas-Elbe. Le 6 août (18), le maréchal

Davoust sortit de ses cantonnemens près de Hambourg, et fit attaquer le même soir les retranchemens de Lauenbourg ; ils furent abandonnés dans la matinée du 7 (19) et les Français poursuivirent leur marche victorieuse. Le 11 (23), ils campèrent à Witteubourg et le 12 (24) à Schwerin. Si Walmoden avait tenu toutes ses troupes réunies, il aurait pu faire repentir Davoust du mouvement téméraire qu'il venait d'exécuter, et qui le plaçait entre la mer Baltique et lui ; mais par malheur les Alliés s'étaient beaucoup trop étendus, et pour ne pas être battus en détail, ils furent contraints de se retirer. Walmoden avec le gros de ses forces, se replia sur Grabow, laissant sa droite aux ordres du général suédois Vegesack, à Grewismuhlen, fortement compromise. Le 13 (25), Davoust détacha sur Wismar la division Loison, pour couper entièrement Vegesack qui précipita sa retraite par Wismar sur Rostock, jusqu'où il fut poursuivi l'épée dans les reins. Il paraît que les instructions de Davoust lui prescrivaient de ne pousser ses opérations que pour donner la main à l'armée française qui marchait sur Berlin, et qu'il ne devait s'avancer que lorsqu'il aurait reçu la nouvelle des succès d'Oudinot.

Autrement il serait difficile d'expliquer sa stagnation à Schwerin et sa retraite encore plus extraordinaire. Le combat de Gross-Beeren ayant détruit les espérances des Français, Davoust crut aussi devoir se rapprocher de Hambourg. Le 21 août (2 septembre), la division Loison évacua Wismar, et dans le même temps Davoust abandonna Schwerin pour se replier sur Schœnberg. Arrivés à ce dernier endroit, les Danois se séparèrent des Français. Davoust avec ces derniers, alla se porter derrière les retranchemens élevés près de la Stecknitz à Ratzebourg, et les Danois, après avoir jeté une garnison dans Lubeck, se retirèrent à Oldesloh sur la Trave. Les troupes légères des Alliés poursuivirent les ennemis; le général Vegesack revint à Grewismuhlen, et Walmoden à Schwerin. L'opération offensive de Davoust ayant été mal dirigée, n'eut aucun résultat; cependant la facilité avec laquelle il avait pénétré dans le Mecklenbourg, engagea les Alliés à prendre les mesures les plus promptes pour renforcer convenablement le corps de Walmoden. A cet effet l'on mit sur pied 20 mille hommes de landsturm dans le Mecklenbourg et la Poméranie suédoise.

Walmoden avait détaché quelques petits

corps sur la rive gauche de l'Elbe. Un de ces partis intercepta une dépêche où l'on annonçait la marche de la division Pécheux, envoyée par Davoust à Magdebourg pour en renforcer la garnison, et balayer en même temps cette rive du fleuve. Walmoden vit l'occasion de l'accabler, et laissant dans les environs de Schwerin Vegesack pour contenir Davoust, il se porta lui-même avec le gros de son corps, d'environ 16 mille hommes, sur Dœmitz, où il avait fait établir un pont, et le 3 septembre (15) poussa son avant-garde aux ordres de Tettenborn à Dannenberg. Ce général le prévint bientôt que la colonne ennemie, forte de 6 à 7 mille hommes, s'avançait avec huit pièces de canon. Walmoden essaya d'abord de l'attirer dans une espèce d'embuscade; mais Pécheux, informé qu'il avait devant lui des forces supérieures, suspendit sa marche près du village de Gœrde. Le 4 (16) à midi, il y fut attaqué par les Alliés. Les Français, tournés par leur droite et vivement pressés de front, furent mis en déroute. Le général Miaczinski et 1800 hommes furent pris, ainsi que toute l'artillerie et les bagages de cette division qui eut en outre 12 cents hommes hors de combat. La perte des Al-

liés fut de 800 hommes. Le général Tettenborn poursuivit les fuyards jusqu'à Harbourg. Après ce succès, Walmoden repassa à la droite de l'Elbe pour observer Davoust, qui, malgré la perte qu'il venait d'éprouver, lui était encore supérieur en nombre. La conduite du général Walmoden mérite des éloges dans cette circonstance; il saisit parfaitement le véritable esprit d'une bonne défensive, qui est de ne jamais négliger l'occasion de battre l'ennemi en détail. L'opération contre Pécheux fut conçue avec intelligence et exécutée avec précision. En revanche, Davoust est inexcusable. Au lieu de faire marcher Pécheux par Lunebourg et Dannenberg, n'aurait-il pas mieux valu le diriger par Celle et Brunswick ? Le principal était de le faire arriver à bon port à Magdebourg. La commission de nettoyer la rive gauche de l'Elbe était un misérable accessoire pour la réussite duquel il était absurde d'exposer cette division à être attaquée par une masse hors de toute proportion avec elle. Pécheux de son côté fut imprudent. Puisqu'il s'est arrêté à Gœrde, il faut admettre qu'il n'ignorait pas le nombre des troupes qu'il avait en tête, et dans ce cas, il devait non-seulement arrêter sa colonne,

mais encore éviter par une prompte retraite un engagement qui ne pouvait que lui être funeste.

La grande armée française se maintenait toujours dans les environs de Dresde. Cependant Napoléon sentait que le moment décisif approchait, et il résolut d'attirer à soi tous les renforts dont il pouvait disposer. Le maréchal Augereau reçut ordre de se porter de Wurtzbourg sur Jéna. Il commandait un corps d'environ 16 mille hommes, qui vers la fin de l'armistice, s'était rassemblé à Wurtzbourg. Dans cette position, Augereau tenait en respect la Bavière, dont les Français devaient déjà soupçonner les mauvaises dispositions. Il paraît donc que Napoléon fit une grande faute en se faisant joindre par ce corps. L'accroissement de forces qu'il en reçut, ne compensait pas la défection des Bavarois qui fut le résultat de cette fausse mesure. On a aussi beaucoup blâmé le séjour de Napoléon à Dresde, et on l'a comparé à celui qu'il avait fait l'année précédente à Moscou. Nous sommes bien loin d'être de cet avis. A Moscou, Napoléon s'était laissé endormir par de vagues et ridicules négociations de paix, tandis que dans le fait, il n'avait aucun intérêt à rester dans la

capitale de la Russie. Il a dû au contraire demeurer à Dresde aussi long-temps qu'il l'a pu; toutes les raisons militaires et politiques se réunissaient pour l'engager à se soutenir sur la ligne de l'Elbe. Il lui eût été plus avantageux sans doute de prévenir la jonction de Benningsen, en agissant offensivement avec toutes ses forces disponibles contre la grande armée des Alliés; mais il n'osa déboucher des montagnes en présence des ennemis. Il paraît cependant qu'il convenait de risquer cette opération, les obstacles qu'il aurait eus à vaincre n'étant pas insurmontables comme il le pensait: d'ailleurs la tournure de ses affaires était telle, qu'il n'y avait qu'une entreprise hardie qui pût les rétablir. Toutefois il faut avouer qu'à l'exception de l'envahissement de la Bohême, Napoléon ne pouvait faire mieux; l'abandon de Dresde et de la Saxe décidait la défection des princes de la confédération du Rhin, et donnait la faculté à toutes les armées des Alliés de se réunir à la gauche de l'Elbe; résultat funeste qui ne lui laissait plus aucune chance de fortune. Au contraire, en restant sur l'Elbe, il tenait un point central qui occupait les communications directes des différentes armées des Al-

liés et lui donnait les moyens de tirer parti de leurs fausses manœuvres, pour les battre en détail.

L'arrivée de Benningsen fut le signal de la reprise de grandes opérations. On résolut de mettre en action toutes les forces des Alliés sur deux lignes. La grande armée et celle de Benningsen furent destinées à manœuvrer contre la droite des ennemis, tandis que Blucher et le Prince royal opéreraient contre leur gauche. Peut-être eût-il été plus avantageux de réunir Blucher à Benningsen et à la grande armée, dans la vallée de Tœplitz, pour agir en suite en masse sur une seule ligne, par Kommotau et Chemnitz, sur Leipzic ; mais il faut observer que les Français se voyant pressés sur leur droite, pouvaient se rejeter sur le Prince royal, qui seul se serait trouvé trop faible pour leur résister et couvrir efficacement Berlin, dont la conservation était d'une grande importance pour la Prusse. Cette considération politique dut influer nécessairement sur le plan d'opérations adopté par les Souverains alliés. C'est surtout dans les conseils de guerre des coalisés que des raisons de cette nature l'emportent souvent sur les vues purement militaires.

Blucher fut le premier en mouvement. Il laissa à Bautzen le corps du prince Czerbatow, pour couvrir la Lusace conjointement avec la division légère de Bubna, et avec le reste de ses forces il quitta Bautzen le 16 septembre (28), et le lendemain arriva à Elsterwerda. Les corps français qui se trouvaient à Grossenhayn repassèrent l'Elbe à Meissen. Le général Wassilczikoff avec l'avant-garde de Saken, reçut ordre de les suivre et de faire des démonstrations de passage vis-à-vis de Meissen, pour leur donner le change et masquer la marche de l'armée. Les 17 et 18 (29 et 30), il canonna vivement la tête de pont de Meissen. Le 19 (1er. octobre), Blucher fut à Hertzberg et le 20 (2 octobre) à Jessen. Dans la nuit du 20 au 21 (2 au 3 octobre), on jeta deux ponts sur l'Elbe à l'embouchure de la Schwartze-Elster. Le 21 (3 octobre), à cinq heures du matin, l'armée de Silésie effectua son passage sans opposition. Le général Bertrand avec son corps, fort d'environ 18 mille hommes, était arrivé la veille à Wartenbourg, où il avait pris une position très-forte, couverte par des retranchemens, des fossés et des abattis. Blucher ne pouvait avancer sans avoir au préalable, emporté cette position.

En conséquence il donna ordre au général Yorck de l'attaquer. Le combat s'engagea à huit heures du matin et dura, avec beaucoup d'acharnement, jusqu'à deux heures après midi. Enfin le prince Charles de Mecklenbourg s'étant emparé du village de Bleddin, les Français se trouvant tournés par leur droite se retirèrent sur Kemberg et Wittenberg. Cette affaire fait le plus grand honneur aux troupes prussiennes qui furent les seules engagées. Les ennemis perdirent de l'artillerie et plus de 600 prisonniers. Ils eurent en outre beaucoup de tués et de blessés. La perte des Prussiens fut assez considérable. Il paraît que Bertrand n'avait pas assez réfléchi sur la manière de défendre le passage d'une rivière; néanmoins les annales militaires sont remplies d'exemples qui nous apprennent qu'on a toujours battu ceux qui ont attendu l'ennemi dans des retranchemens élevés sur ses bords. C'est en allant à la rencontre des premières troupes qui ont pris terre, qu'on peut espérer de les culbuter. Une semblable manœuvre, exécutée à plusieurs reprises, pouvait seule faire échouer Blucher dans son opération. Le 22 (4 octobre), le reste de l'armée de Silésie traversa le fleuve, et le 23 (5 octobre), Blu-

cher porta son quartier - général à Duben.

Dans le même temps le Prince royal de Suède effectuait son passage, les Russes à Acken et les Suédois à Roslau, où il transféra son quartier-général. Ses avant-postes furent poussés jusqu'à Raguhne et Jesnitz, où ils se liaient avec ceux de l'armée de Silésie. Le 23 (5 octobre), les corps de Bulow et de Tauenzien se portèrent également sur la rive gauche du fleuve. On laissa cependant le général Thumen devant Wittenberg pour en continuer le siége. Le maréchal Ney qui n'avait à sa disposition que le corps de Reynier, d'environ 10 mille hommes, ne crut pas devoir tenter une résistance inutile. Le 22 (4 octobre), à cinq heures du matin, il évacua Dessau et se retira à Bitterfeld. Le lendemain il continua sa retraite sur Leipzic, poursuivi par les troupes légères.

Sur ces entrefaites, la grande armée alliée avait fait un mouvement par sa gauche, pour pénétrer en Saxe par la route de Sébastiansberg à Chemnitz. La position de Tœplitz resta occupée par l'armée de Benningsen et le corps de Colloredo. Il paraît que le projet des Alliés était de réunir la masse de leurs forces dans les plaines de la Saxe, sur les derrières de

Napoléon, dans le cas qu'il s'obstinât à rester à Dresde. Le 22 septembre (4 octobre), l'avant-garde du corps de Klenau, conduite par le général Mohr, qui s'était avancée à Chemnitz, fut attaquée par une partie du corps de Poniatowski. Les Autrichiens furent délogés de la ville; mais l'apparition du général Platow sur le flanc droit des Polonais, obligea ces derniers à se replier sur Pénig et Mittweyda. Le 23 (5 octobre), le quartier-général du prince de Schwarzenberg fut porté à Marienberg.

Dès que Napoléon eut été informé du passage de l'armée de Silésie, il sentit le danger de séjourner plus long-temps à Dresde, et résolut de se porter à l'instant sur Blucher, pour tâcher de le rejeter derrière l'Elbe, et de retarder ainsi la concentration générale des armées alliées. Le 23 (5 octobre), les gardes, suivies des 3e. et 11e. corps, reçurent ordre de se diriger sur Meissen par les deux rives de l'Elbe. Pour couvrir cette marche, le maréchal Macdonald, avec sept bataillons et quelques escadrons, se porta par Fischbach sur Stolpen, où se trouvait le général Bubna. Après un léger engagement, Macdonald se replia sur Dresde. Napoléon ne quitta cette ca-

pitale que le 25, et le 26 (8 octobre) au soir, il rejoignit son armée à Wurtzen. Comme il espérait encore revenir à Dresde après avoir battu ou repoussé Blucher, il pourvut à la sûreté de cette place en y laissant les 1er. et 14e. corps qui n'avaient pas, en totalité, au-delà de 25 mille bayonnettes. Le 5e. corps fut porté à Freyberg, où il trouva le 2e. Le Roi de Naples prit le commandement de ces deux corps qui, de concert avec le 8e., furent chargés d'observer la grande armée ennemie. Le 27 (9 octobre), Napoléon s'avança jusqu'à Eulenbourg, où il fut joint par les 4e., 6e. et 7e. corps, ce qui porta la force de son armée sur ce point à 125 mille combattans. Blucher fut pris au dépourvu. Instruit trop tard de l'arrivée de Napoléon, il avait laissé ses forces divisées. Il n'avait avec lui à Duben que les corps de Langeron et d'Yorck; celui de Saken était placé à Mockrena, sur la route d'Eulenbourg à Torgau. Une manœuvre prompte et bien calculée tira l'armée de Silésie de ce pas dangereux. Le 27 (9 octobre), Blucher passa la Mulde et se dirigea sur l'armée du Prince royal, après avoir donné ordre à Saken de suivre son mouvement. La négligence d'un aide-de-camp ayant retardé la transmission de

cet ordre, Saken ne put se mettre en marche que très-tard, et trouvant Duben occupé par l'ennemi, il le tourna par sa droite et se rendit au village de Sckana, où il passa la nuit. Le lendemain il traversa la Mulde à Ragubne et se réunit à Blucher, qui venait d'opérer sa jonction avec le Prince royal dans les environs de Zœrbig. Le même jour Napoléon établit son quartier à Duben. Ce fut un faux mouvement : le but essentiel de ses manœuvres devait être d'empêcher les armées du Nord et de Silésie de se réunir à la grande armée. Or, ce n'est pas en opérant contre leur gauche qu'il pouvait y parvenir. Au lieu de se porter sur Duben, il devait se diriger d'Eulenbourg sur Delitsch, pour tâcher de gagner la droite des Alliés, et les obliger soit à repasser l'Elbe, soit à recevoir une bataille dont leur infériorité numérique mettait toutes les chances favorables de son côté. Les généraux des Alliés remarquèrent la faute qu'il avait commise, et en tirèrent parti avec beaucoup d'habileté. Dans la nuit du 28 au 29 (10 au 11 octobre), ils se portèrent sur la Saale ; l'armée de Silésie vint à Halle, et celle du Nord à Rothenbourg. Le Prince royal laissa le corps de Tauenzien à Dessau, pour couvrir ses ponts

et veiller à la sûreté de Berlin. Par cette marche hardie, les Alliés évitaient la bataille, se plaçaient sur les communications de Napoléon, et se trouvaient en mesure d'opérer leur jonction avec la grande armée.

Napoléon voyant que Blucher et le Prince royal lui échappaient, essaya de les ramener sur l'Elbe en menaçant Berlin. Le 29 (11 octobre), Reynier reçut l'ordre de marcher sur Wittenberg avec le 3e. corps, et Ney de se porter sur Dessau. La garnison de Wittenberg soutenue par Reynier, fit lever le siége au général Thumen; Tauenzien se voyant pressé par des forces supérieures, évacua Dessau et se replia sur Roslau. Le 30 (21 octobre), Reynier déboucha de Wittenberg et descendant la droite de l'Elbe, il poussa devant lui Thumen par Coswig sur Roslau. Tauenzien, de son côté, avait continué sa retraite sur ce point, où il passa l'Elbe; son arrière-garde éprouva une perte assez considérable au passage de la Mulde. Après s'être réuni à Thumen, Tauenzien fit rompre le pont de Roslau et continua sa retraite par Zerbst sur Potsdam et Berlin. Malgré ces avantages les Français ne s'éloignèrent pas de l'Elbe; Reynier retourna à Wittenberg.

Ces démonstrations, quoique insignifiantes en elle-mêmes, entraînèrent cependant le Prince royal dans une fausse démarche. Le 1er. octobre, il repassa la Saale et se porta sur Cœthen. Aucune raison plausible ne justifie ce mouvement : ou les manœuvres de l'ennemi n'étaient que des démonstrations, et alors il était inutile de s'y opposer, ou bien c'était un mouvement décidé de la grande masse qu'il ne pouvait se flatter d'arrêter avec son armée, laquelle, après la séparation de Tauenzien, comptait à peine 50 mille combattans. Dans aucun cas il ne devait se séparer de Blucher ; d'ailleurs il n'y avait pas d'inconvénient à laisser la route de Magdebourg ouverte à Napoléon. S'il avait pris cette direction, les Alliés se trouvaient en mesure de marcher de Halle et Rothenbourg par Aschersleben sur Halberstadt ; en sorte que les ennemis se seraient trouvés entièrement coupés, non-seulement de la France, mais même de la Hollande, et qu'il leur aurait été bien difficile de regagner le Rhin.

Pendant ce temps la grande armée n'était pas resté oisive. Le 24 septembre (6 octobre), Klenau poussa jusqu'à Penig, tandis que l'avant-garde de Wittgenstein arriva près d'Al-

tenbourg, occupé par le corps de Poniatowski. Le même jour, le Roi de Naples qui de Freyberg s'était porté à Orderan avec le 2e. corps d'infanterie et de la cavalerie, força le passage du Flœhebach. Le général Murray qui occupait les bords de cette rivière avec une division autrichienne du 3e. corps, fut obligé de céder au nombre et de se replier avec perte sur Marbach. Joachim prit alors position sur les hauteurs, entre le château d'Augustusbourg, près de Schellenberg et le village de Hohenfichte. Murray de son côté s'arrêta sur celles de Waldkirchen où il reçut des renforts que lui envoya Giulay. Le 25 (7 octobre), Wittgenstein se porta sur Altenbourg; mais Poniatowski n'attendit pas l'attaque et se retira sur Frohbourg. En même temps Klenau emporta la ville de Penig, où se trouvait le prince Sulkowski avec une division du 8e. corps. Les Polonais furent délogés et rejetés vers Greithayn et Rochlitz.

La position du Roi de Naples dans les environs d'Orderan, faisait ligne intérieure avec l'armée française de Dresde; mais Napoléon s'étant porté à Wurtzen, Joachim fut forcé de manœuvrer aussi par sa droite, pour ne pas perdre ses communications avec lui, et

conserver sa ligne intérieure. En conséquence, dans la nuit du 25 au 26 (7 au 8 octobre), il descendit le long de la Tchoppa et vint à Mittweida. Pour couvrir ce mouvement, le prince Poniatowski fit attaquer le 26 (8 octobre) la ville de Penig, que les Autrichiens évacuèrent. Le même jour, le quartier-général du prince de Schwarzenberg fut transféré à Chemnitz. Le 27 (9 octobre) au matin, le général Mohr se reporta sur Penig; une colonne autrichienne fut dirigée sur Luntzenau, dont elle s'empara, et de là se porta vers Arensdorf. Les Polonais se voyant tournés par leur gauche, évacuèrent Penig et se replièrent sur Rochlitz.

Nous avons déjà vu que le maréchal Augereau avait eu ordre de marcher en Saxe. Son corps d'armée qui avait quitté Wurtzbourg le 14 septembre (26), était arrivé à Naumbourg le 27 (9 octobre). Le prince Maurice de Lichtenstein avait été détaché avec sa division légère pour tâcher d'entraver sa marche de concert avec Thielmann, et de l'empêcher d'arriver à Leipzic. Dans la nuit du 27 au 28 (9 au 10 octobre), Lichtenstein surprit Wethau, situé sur la route de Naumbourg à Weissenfels. Cette manœuvre qui barrait le chemin aux ennemis, ne pouvait avoir aucun ré-

sultat, vu la faiblesse des Alliés. En effet le 28 (10 octobre) de grand matin, Augereau avec tout son corps balaya la route. Lichtenstein et Thielmann éprouvèrent une perte notable, et furent obligés de se retirer par Pretsch sur Zeitz. Le 30 (12 octobre), Augereau entra dans Leipzic. Napoléon ne tarda pas à être instruit des funestes conséquences qu'entraîna l'éloignement de ce corps d'armée des frontières de la Bavière. Par une convention conclue le 26 septembre (8 octobre), entre le comte de Wrède et le prince de Reuss, le cabinet de Munich accéda à la coalition. Cet évènement renforça les Alliés d'une nouvelle armée de 40 à 50 mille combattans, par la réunion des corps autrichien et bavarois qui s'étaient jusqu'alors observés sur les bords de l'Inn.

Le 28 (10 octobre), le comte Pahlen débouchant de Frohbourg, eut un engagement très-vif avec la cavalerie du roi de Naples, laquelle fit d'abord bonne contenance; mais Wittgenstein ayant fait un mouvement vers Schœna, sur son flanc gauche, elle se retira en toute hâte sur Eyla. Le 29 (11 octobre), le quartier-général du prince de Schwarzenberg s'établit à Altenbourg. Wittgenstein et

Kleist se trouvaient à Borna. Le 30, Giulay se porta sur Weissenfels, où il trouva douze cents blessés abandonnés par l'ennemi. Les avant-gardes de Klenau et de Wittgenstein livraient journellement de petits combats en se rapprochant de Leipzic. Le 1er. octobre (13), Klenau chassa les Français des villages de Kœhra, Trahna, Gross-Pœsna et Naunhof. Peut-être trouvera-t-on que les Alliés manœuvèrent avec beaucoup trop de lenteur. En effet il semble que dès le 30 (12 octobre) la grande armée pouvait être à Leipzic, où elle aurait effectué sa jonction avec celles de Blucher et du Prince royal. La concentration d'une masse aussi formidable sur les derrières de l'armée française, ne lui aurait laissé aucune voie de salut; mais il faut observer que Napoléon occupant la ligne intérieure, les Alliés ne pouvaient avancer qu'avec une extrême circonspection, de crainte de tomber partiellement sur le gros des forces ennemies. Toutes les opérations qui sont dirigées de la circonférence vers le centre, ont le vice radical d'obliger à des mouvemens lents et tâtonnés.

Benningsen s'était aussi porté en avant avec son armée et le corps de Colloredo. Le 26 (8

octobre), son avant-garde aux ordres du général autrichien Hardegg, poussa de Peterswalde jusqu'à Zehist. Le même jour Bubna fit attaquer la tête de pont de Pirna, sur la rive droite de l'Elbe. Les retranchemens furent emportés et la garnison se sauva dans des bateaux. Le 27 (9 octobre), Hardegg culbuta l'ennemi à Geppersdorf, et le rejeta sur Dohna, où se trouvait une partie du premier corps français. Le lendemain après l'en avoir déposté, il poussa une reconnaissance jusques sous le canon de Dresde.

Le 2 octobre (14), Wittgenstein avec son corps et celui de Klenau, reçut ordre d'aller reconnaître l'ennemi devant Leipzic et de s'assurer de sa force. L'avant-garde de Pahlen, soutenue par le corps de Wittgenstein, se porta par Grœbern et Gossa que l'ennemi venait d'évacuer, sur Wachau, tandis que Klenau se dirigeait sur Liebert-Wolkowitz. Le Roi de Naples avec 6 mille chevaux formés en masses, se précipita sur la cavalerie de Pahlen. La plaine de Wachau devint le théâtre d'un combat sanglant. La cavalerie russe n'aurait pas résisté à l'extrême supériorité numérique de l'ennemi, sans une charge de cuirassiers prussiens, qui se couvrirent de gloire

dans cette occasion (1). L'ennemi fut repoussé avec perte, et Wittgenstein qui n'avait pas eu l'intention de s'engager sérieusement, fit cesser le combat, en se bornant à canonner jusqu'à la nuit. Cette reconnaissance donna la certitude que l'on avait en présence le Roi de Naples avec les 2e., 5e. et 8e. corps, et celui d'Augereau. Les prisonniers apprirent en même temps que l'Empereur et sa garde étaient attendus à chaque instant.

Napoléon qui, comme nous l'avons vu, était arrivé à Duben le 28 septembre (10 octobre), n'en repartit que le 2 octobre (14), et dirigea toutes ses forces sur Leipzic. Il est difficile d'expliquer son sejour à Duben. Le temps qu'il y resta lui fit perdre tout l'avantage qu'il pouvait retirer de sa position centrale pour opérer successivement contre les différentes

---

(1) L'Auteur ayant rencontré ces braves cuirassiers qui revenaient après avoir exécuté cette charge, s'approcha d'un officier et le complimenta avec cette effusion de cœur qu'un beau fait d'armes inspire à tout militaire, et que ceux qui se sont trouvés au champ de bataille peuvent seuls concevoir. L'officier prussien répondit : *Pouvions-nous faire mieux, camarade, c'est aujourd'hui l'anniversaire d'Jéna.*

armées des Alliés qui, de tous les points de la circonférence, se dirigeaient sur lui. En arrivant à Duben, il devait bien voir qu'il n'était plus en mesure d'atteindre les armées de Silésie et du Nord. Dans cet état de choses, il ne devait plus songer qu'à se rabattre sur la grande armée. Au lieu d'employer Souham et Reynier à des opérations secondaires sans utilité réelle, il aurait dû, avec toutes ses forces réunies, se porter rapidement sur Leipzic, s'y réunir avec le Roi de Naples, et après y avoir laissé environ 50 mille hommes pour contenir Blucher et le Prince royal, marcher avec les 125 mille qu'il aurait encore eus disponibles, à la rencontre de la grande armée. Sa présence l'eût obligée ou de repasser les montagnes, ou d'accepter une bataille dont elle n'avait rien d'heureux à attendre. La grande armée, depuis la separation de Colloredo, ne s'élevait pas à plus de 125 mille hommes. Il est d'autant plus important de faire attention à cette période de la campagne, que beaucoup de militaires se sont appuyés des revers de Napoléon à Leipzic pour révoquer en doute les avantages des lignes intérieures. Ceux-là n'auront pas voulu observer que restant dans l'inaction, il ne tira aucun parti des faci-

lités qu'elles lui donnaient pour manœuvrer. Il ne suffit pas en effet de faire une bonne disposition, il faut encore s'en servir, sans quoi l'on s'expose au risque d'être battu par un adversaire qui, ayant eu le temps de se reconnaître, s'empare de l'avantage que vous lui abandonnez.

Le 3 octobre (15), Napoléon avec sa garde et le corps de Macdonald, arriva à Reidnitz, à une demi-lieue de Leipzic. Bertrand occupa Lindenau, Marmont prit poste à Libenthal, et le Roi de Naples, avec les 2e., 5e., 8e. corps et celui d'Augereau, appuya sa droite à Dœlitz et sa gauche à Liebert-VVolkowitz. Souham et Reynier qui avaient été engagés dans une direction excentrique, n'avaient pas encore rejoint le gros de l'armée, et se trouvaient en marche d'Eulembourg sur Leipzic. Le même jour, le prince de Schwarzenberg porta son quartier-général à Pegau. Blucher s'avança de Halle sur Skeuditz. Benningsen avait laissé devant Dresde un corps de 20 mille hommes, aux ordres du comte Tolstoi, et avec les 30 mille qui lui restaient, s'était mis en marche sur Leipzic. Le corps de Colloredo avait pris la même direction. Le Prince royal se trouvait encore dans les environs de Zœrbig.

Les Alliés se décidèrent à livrer bataille, quoique, par leur éloignement Benningsen, Colloredo et le Prince royal ne se trouvassent pas encore à portée d'entrer simultanément en action ; ils espéraient prendre l'armée française au dépourvu et empêcher sa concentration. Le terrain des environs de Leipzic, très-avantageux pour l'ennemi, gênait singulièrement leur plan d'attaque. A l'occident, les rivières de Pleisse et d'Elster se partageant en plusieurs bras, forment des défilés très-difficiles, qui coupaient la communication des différens corps de la grande armée et celle de Silésie. A l'orient, le terrain occupé par l'armée française présentait au contraire une très-belle plaine, où toutes les armes pouvaient manœuvrer. A la vérité, les corps opposés à Blucher étaient séparés du reste de l'armée par la Partha ; mais il eût été aisé de parer à cet inconvénient, en leur faisant repasser cette rivière pour les établir sur les hauteurs de sa rive gauche, de manière que son cours aurait encore protégé cette partie de la ligne, et permis de la dégarnir pour renforcer de 15 à 20 mille hommes les masses opposées à la grande armée. Il faut observer en outre que les Alliés ne pou-

vaient porter le gros de leurs forces dans la partie orientale sans perdre entièrement leurs communications avec Blucher, et sans ouvrir aux ennemis leur ligne de retraite naturelle par Weissenfels sur Lindenau et Mark-Ranstædt.

Le 4 (16) à la pointe du jour, la grande armée alliée s'établit ainsi : L'aile gauche, formée du corps de Giulay (excepté la division Murray détachée à Weissenfels), de la division légère de Lichtenstein et des partisans de Thielmann, sur la rive gauche de l'Elster à Klein-Zschocher ; le centre, où se trouvaient le corps autrichien de Merfeld et la réserve du prince de Hesse-Hombourg, le corps russe de Wittgenstein et le corps prussien aux ordres de Kleist, prit position, les deux premiers entre l'Elster et la Pleisse, à Zœbigker et Prœdel; les deux autres sur la droite de cette dernière rivière, en arrière de Gossa, devant Flœrenthal et Gœhren ; l'aile droite, composée du corps autrichien de Klenau et de la brigade prussienne de Ziethen, à Gross-Pœsna, flanquée à Seyfartshayn par les cosaques de l'hetman Platow. La grande réserve, formée des gardes russe et prussienne et de deux divisions de cuirassiers russes, aux ordres du

grand-duc Constantin, ayant sous lui le général Miloradowicz, à Magdeborn. On voit, par ces dispositions, que l'armée autrichienne, à l'exception du corps de Klenau, était séparée du reste de la ligne par deux rivières, et que deux corps entiers se trouvaient enfermés dans un vrai cul-de-sac. En vain les généraux Toll, Jomini et Diebitsch firent les plus vives représentations au conseil pour changer cette disposition; le prince de Schwarzenberg fut inexorable. Il voulait que les réserves russe et prussienne y vinssent aussi; et si l'Empereur Alexandre n'était intervenu dans la discussion, elles auraient été engouffrées dans ce défilé.

Comme l'effort principal devait être fait sur la droite de la Pleisse, les corps de Wittgenstein et de Kleist furent partagés en trois colonnes; celle de gauche, aux ordres de Kleist, composée de la brigade du prince Auguste de Prusse, de quatre bataillons de chasseurs et de deux régimens de cuirassiers russes, fut postée derrière Grœbern; celle du centre, formée du corps russe du prince Eugène de Wurtemberg, ayant en seconde ligne la brigade prussienne de Klux, s'établit derrière Gossa; et celle de droite, consistant dans le corps russe du prince

Gorczakow, ayant derrière elle la brigade prussienne de Pirsch, fut placée devant Stœrmthal. Les grenadiers russes aux ordres de Raeffski, furent mis en réserve au centre, près de Gœhren.

Napoléon, de son côté, avait fait ses dispositions de défense. Bertrand resta à Lindenau pour garder ce point important; Poniatowski borda la Pleisse, depuis Connewitz jusqu'à Mark-Kleberg. Augereau s'établit sur le versant du plateau de Wachau, Victor au centre derrière ce village, et Lauriston à Liebert-Wolkowitz. La cavalerie des 4e., 5e., 2e. et 1er. corps fut rangée sur les ailes. La garde se porta à Probstheida, et Macdonald, de Stœteritz à Holzhausen. Au nord de Leipzic, et faisant face à Blucher, Marmont s'étendait en avant de de Mœkern et Euteritz, ayant sur sa droite la cavalerie d'Arrighi. Reynier ni Souham n'étaient encore arrivés.

A neuf heures du matin les colonnes de Wittgenstein s'avancèrent précédées d'une nombreuse artillerie. Kleist avec la colonne de gauche, longeant la droite de la Pleisse, de Grœbern se porta par Crostewitz sur Mark-Kleberg, dont il s'empara. Pour arrêter ses progrès, les ennemis firent paraître

de la cavalerie dans la plaine, entre Dœfen et Mark-Kleberg; le général Lewachow avec deux régimens de cuirassiers russes, exécuta une belle charge contre elle et la fit disparaître en un clin d'œil (1). Cependant au centre et à la droite, les Alliés n'ayant pu obtenir les mêmes succès, Kleist se borna à se maintenir sur le terrain qu'il venait de gagner. Au centre, le prince Eugène de Wurtemberg avait attaqué Wachau. Malgré les efforts des assaillans, les Français se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils restèrent maîtres de ce village. Le prince Gorczakow qui, de Stœrm-

(1) La charge du général Lewachow mérite d'être remarquée. La cavalerie ennemie parvenue au bord du ravin qui court de Wachau à Mark-Kleberg, s'y était arrêtée sous la protection de deux bataillons de grenadiers, formés en quarrés devant son front. Malgré le feu de ces quarrés, et la mitraille que les batteries du plateau de Wachau envoyaient sur le flanc droit des régimens de Lewachow, ce général franchit le ravin, chargea et culbuta la cavalerie ennemie, et sabra les grenadiers restés dans la plaine. Cet exploit terminé, Lewachow reforma sa ligne, se couvrit de flanqueurs et repassa le ravin en aussi bon ordre qu'on eût pu le faire sur une place d'exercice.

thal se portait sur Liebert-Wolkowitz, ayant un long intervalle à parcourir, ne put arriver à temps pour seconder Klenau, qui attaquait ce bourg par la droite ; aussi les tentatives de ce dernier pour en déloger l'ennemi furent infructueuses. Bientôt le combat devint général ; mais Liebert-Wolkowitz et Wachau étant les points de mire des Alliés, c'est là qu'ils frappèrent les plus grands coups. Six attaques successives contre ces deux villages, furent également repoussées. A onze heures, l'Empereur Napoléon croyant déjà les ennemis épuisés, résolut de fixer, par une manœuvre décisive, la victoire qui semblait pencher pour lui. La vieille garde se porta à Dœlitz au soutien de la droite. Oudinot avec deux des divisions de jeune garde, fut dirigé sur Wachau au centre. Mortier avec les deux autres, marcha pour appuyer Macdonald, qui avait poussé en avant de Holzhausen contre la droite de Klenau.

Les attaques des Français sur Mark-Kleberg échouèrent entièrement. Kleist s'empara de cinq pièces de canon et mit en désordre les colonnes dirigées contre lui.

Wachau se trouvant au centre des deux armées, Napoléon voulut employer la manœuvre

qui lui avait réussi à Lutzen. Il en espérait des résultats d'autant plus marquans, qu'il voyait la gauche de ses ennemis engagée dans un mauvais terrain, et hors d'état d'arriver à temps au secours de ce point. Dès qu'Oudinot parut, le maréchal Victor déboucha de Wachau. Sa marche était protégée par les 60 bouches à feu de la garde, que le général Drouot avait mises en batterie.

Le prince Eugène de Wurtemberg ne put résister à des dispositions aussi vigoureuses; il plia et fut poursuivi par les Français, qui menacèrent sérieusement de percer par le centre. Le général Raeffski reçut l'ordre de le soutenir avec ses grenadiers. Une de ses divisions prit poste derrière la bergerie d'Auenhayn, et l'autre occupa Gossa. La bonne contenance de ces braves parvint à retarder les progrès des ennemis.

Cependant Klenau attaqué de front par Lauriston et menacé en flanc par Macdonald, ne put se soutenir sur les hauteurs à droite de Liebert-Wolkowitz; il se replia entre Gross-Pœsna et Seyfartshayn, où il eut peine à se maintenir jusqu'à la nuit. Le général Sebastiani exécutait, à l'extrême gauche des Français, des charges heureuses contre la cavalerie

autrichienne ; mais deux régimens de cuirassiers prussiens rétablirent l'ordre en arrêtant l'élan de ses escadrons.

Le prince de Schwarzenberg persuadé que l'ennemi avait porté la plus grande partie de ses forces sur Wachau, donna ordre à la réserve du prince de Hesse-Hombourg de passer la Pleisse pour soutenir les troupes engagées.

L'opiniâtreté que les grenadiers russes déployaient à la défense du centre, ne rebuta pas Napoléon. Voyant que les efforts combinés de l'artillerie et de l'infanterie n'étaient pas décisifs, il poussa en avant de grandes masses de cavalerie, espérant que leur choc parviendrait à rompre la ligne des Alliés. A une heure après midi, Kellermann avec les 4e. et 5e. corps, formant environ 6 mille chevaux, déboucha de Wachau sur Crostewitz et Grœbern, sous la protection de plusieurs carrés d'infanterie. Lewachow qui n'avait que trois régimens et deux escadrons de hussards de la garde russe, trop faible pour lui résister, tourbillonna et fut ramené l'épée dans les reins. Heureusement le comte Nostitz avec la cavalerie de réserve des Autrichiens, avait déjà passé la Pleisse à Grœbern. Il prit en flanc avec trois régimens de cuirassiers la cavalerie française,

et enfonça plusieurs des quarrés qui la soutenaient. Le succès de cette charge, quoique complet, ne rétablit cependant pas encore les affaires.

Pendant que ceci se passait à la gauche de Wachau, une autre masse de cavalerie se montrait aussi à la droite de ce village. Le Roi de Naples avec le corps de Latour-Maubourg, d'environ 4 mille chevaux, se porta sur Gossa. Il n'y avait sur ce point que 10 escadrons de la division légère des gardes russes; ils furent promptement culbutés. Les Français firent alors avancer des colonnes d'infanterie qui s'emparèrent de la bergerie d'Auenhayn. Le centre des Alliés allait être enfoncé, et la bataille décidément perdue. A la nouvelle de ce danger, l'Empereur Alexandre accourut de sa personne sur le point menacé, et donna ordre au comte Orlow-Denisow de charger avec le régiment de cosaques de la garde qui formait son escorte. Cette poignée de braves, animée par la présence de son souverain, fit des prodiges de valeur. La cavalerie ennemie fut culbutée, et les cosaques lui reprirent 24 pièces de canon des 26 qu'elle venait d'enlever. Ce brillant fait d'armes et l'imperturbable sang froid des colonnes de Raeffski, qui avaient

souffert toutes les charges des escadrons français sans se laisser entamer, déconcertèrent les projets de Napoléon (1).

A trois heures après midi, la réserve autrichienne s'était mise en ligne. La division Bianchi releva à Mark-Kleberg les troupes du général Kleist. Celle de Weissenwolf se porta au centre au soutien des grenadiers, conjointement avec les gardes russe et prussienne, qui de Magdeborn se portèrent aussi en avant. Les Français découragés par l'arrivée de ces renforts et cruellement canonnés par Bianchi, dont les batteries prenaient d'écharpe et de revers le terrain entre Wachau et la bergerie, rétrogradèrent vers leur première position, et concentrèrent leur cavalerie près de Liebert-Wolkowitz.

Cependant Napoléon sentant que s'il ne pouvait parvenir à remporter la victoire dans

---

(1) Le général Raeffski ayant été blessé, l'aide-de-camp prince Troubetskoi prit le commandement de son corps et se porta contre la bergerie d'Auenhayn, à le tête du régiment hongrois de Simbschen et d'un bataillon de grenadiers de Moscou. La bergerie fut enlevée à la bayonnette, ce qui décida l'offensive des Russes sur ce point.

cette journée, elle lui échapperait les jours suivans, résolut de tenter un dernier effort. A cinq heures après midi, de fortes colonnes d'infanterie précédées d'artillerie, s'avancèrent sur le village de Gossa, dont elles expulsèrent les Russes ; mais elles ne tardèrent pas à en être chassées à leur tour par la brigade prussienne de Pirsch. Les Français renouvelèrent en vain leur attaque ; les Prussiens renforcés par deux régimens des gardes russes, protégés par une batterie de 80 bouches à feu des gardes russe et prussienne établie à la gauche de Gossa, firent échouer toutes leurs tentatives. Une très-forte canonnade sur toute la ligne prolongea le combat jusqu'à la nuit.

A la gauche de la Pleisse, la nature du terrain apportait de grands obstacles à la marche du corps de Merfeld. Poniatowski défendait le passage de la rivière, et tous les efforts des Autrichiens pour le forcer vers Dœlitz et Lœssnig, ne furent suivis d'aucun succès. Cependant au soir Merfeld réussit à franchir un gué près de Dœlitz, à la tête d'un bataillon du régiment de Strauch ; mais à peine eut il mis pied sur la rive droite, qu'il fut assailli par la vieille garde et culbuté dans la rivière. Mer-

feld ayant eu son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier.

A la gauche de l'Elster, Giulay avait d'abord été plus heureux. Après sept heures de combat, il s'était emparé de Plagwitz et de Lindenau, et avait repoussé le 4e. corps dans la plaine dernière la tour des Vaches, où Bertrand, protégé par la Luppe, l'avait formé en grands quarrés qui ne faisaient plus que tirailler avec les Autrichiens. C'en était fait de l'armée française si Giulay eût rompu les ponts de Lindenau. Napoléon qui le craignit un moment, envoya l'ordre de s'en rendre maître à tout prix. Bertrand réprimandé sur sa mollesse, forma ses colonnes d'attaque et les conduisit avec une nouvelle vigueur. Les Autrichiens ne purent soutenir leur choc ; ils furent expulsés vers quatre heures de Lindenau et ramenés battant dans leur première position de Klein-Zschocher.

La prompte reprise de Lindenau par les Français a fait penser à bien des militaires que Giulay avait reçu l'ordre de ne point s'obstiner à le défendre, et surtout de n'en pas rompre les ponts. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette supposition est fondée, mais nous croyons que la prudence conseillait de ne pas

placer l'armée française dans l'alternative de vaincre ou de mourir, et qu'il y avait d'autant moins d'inconvénient à lui laisser la route de Mark-Ranstœd ouverte, que cette voie de salut était étroite, coupée d'une infinité de ponts, en un mot un véritable défilé où son artillerie et ses équipages devaient s'engouffrer.

L'armée de Silésie s'était mise en marche à la pointe du jour. Langeron se dirigea de Skeuditz par Freyrode, Radefeld et Breitenfeld sur Gross-Wetteritz. Le général Yorck avança de Skeuditz par Lindenthal sur Mœkern. Saken forma la réserve. Les corps de Marmont, de Souham et d'Arrighi, sous le commandement du maréchal Ney, devaient être opposés à Blucher. Vers les dix heures du matin, l'ennemi ne paraissant pas du côté de Skeuditz, et Ney entendant une très-forte canonnade dans la direction de Wachau et de Liebert-Wolkowitz, crut devoir faire marcher deux divisions du 3e. corps au secours de la grande armée vers Dœlitz. Cette circonstance en ne laissant à Marmont que le 6e. corps et la cavalerie d'Arrighi, la division Delmas du 3e. corps, étant encore en marche avec toute l'artillerie sur la route d'Eulenbourg, permit aux Alliés de déployer contre lui toute

leur supériorité. Gross et Klein - Wetteritz furent attaqués par le comte Langeron, qui les prit et perdit plusieurs fois de suite. Pendant ce temps, le corps d'Yorck attaqua le gros des forces de Marmont, qui avait pris position entre Mœkern et Euteritz. Le combat qui avait commencé à midi, se soutint avec assez d'égalité pendant quelque temps. Pour le décider en sa faveur, Blucher avait déjà ordonné à sa réserve de se porter en avant; mais le sort de la journée était fixé avant que Saken qui la commandait, pût arriver. Le village de Mœkern fut emporté, et l'ennemi poursuivi par la cavalerie, se retira en désordre sur Euteritz et Gœhlis. Alors la division Delmas se porta sur Gross-Wetteritz par un à droite. C'était déjà trop tard pour changer les choses de face. Sa manœuvre servit seulement à couvrir la marche du parc du 3e. corps. A six heures du soir, Ney fit passer la Partha, près de Schœnfeld, au 6e. corps et à la division Delmas, ne laissant sur la rive droite que des postes à Gœhlis, Euteritz et Mockau. Sur la gauche, Arrighi et le général Dombrowski s'étaient retirés jusqu'à Pfaffendorf à l'entrée du faubourg de Halle. Une aigle, deux drapeaux, une vingtaine de pièces de canon et plus de deux

mille prisonniers furent les trophées remportés par l'armée de Silésie sur ces deux corps.

Il nous paraît que Ney eut tort, après avoir envoyé Souham au soutien du prince Poniatowski, d'attendre l'ennemi dans la position de Mœkern, puisqu'il n'avait que 20 mille hommes, y compris la cavalerie d'Arrighi, à opposer aux 60 mille de Blucher. N'aurait-il pas mieux fait de se replier sur-le-champ derrière la Partha, qui lui aurait procuré une bonne ligne de défense, que de s'obstiner dans la position ouverte de Mœkern? d'ailleurs cette manœuvre le mettait à même de recueillir la division Delmas, qui lui devait procurer incessamment 6 à 7 mille hommes de renfort.

Les évènemens de la mémorable journée du 4 (16), tournèrent entièrement à l'avantage des Alliés. L'armée de Silésie remporta les succès les moins équivoques. Du côté de la grande armée, à la vérité, le combat resta indécis; mais c'était déjà une victoire que de s'être soutenu dans la plaine de Wachau malgré la supériorité numérique des Français. Les Alliés n'y eurent que 75 mille hommes engagés, puisque les corps de Giulay et de Merfeld se trouvaient à la gauche de la Pleisse, et que d'ailleurs, de la grande réserve russo-prussienne,

il n'y eut que deux régimens d'infanterie qui donnèrent, tandis que Napoléon avait sous la main les corps d'infanterie de Victor, d'Augereau, de Lauriston et de Macdonald, ceux de cavalerie de Kellermann, de Milhaud, de Latour-Maubourg et de Sebastiani, outre toute la garde ; c'est-à-dire, plus de 90 mille combattans. Dès-lors il était aisé de prévoir les désastres qui l'attendaient, lorsque les Alliés auraient reçus les renforts qui de tous les points accouraient vers le champ de bataille.

Il est incontestable que Napoléon a frappé de grands coups pour décider la défaite de la grande armée; mais on pourrait lui reprocher de s'être énervé en efforts simultanés et impuissans contre le centre et la gauche des Alliés. Si au contraire il eût fait agir ses masses contre la droite, elle eût difficilement résisté. Une division de la jeune garde et la cavalerie de Kellermann suffisaient pour soutenir Victor à Wachau, et d'un autre côté, en plaçant Marmont dans une position défensive derrière la Partha, Napoléon aurait pu sans inconvénient attirer à soi le corps de Souham. Par suite de ces dispositions, il aurait pu disposer de ce corps, de celui de Macdonald, de trois divisions de jeune garde, de sa cavalerie et de celle

de Latour-Maubourg, de Sebastiani et de Milhaud. Cette masse formidable dirigée sur le flanc gauche de Lauriston, aurait présenté une force de plus de 45 mille hommes d'infanterie et d'environ 15 mille chevaux. Klenau débordé par sa droite, aurait été écrasé par cette énorme supériorité, et indubitablement la grande armée eût couru risque d'être refoulée sur la gauche et culbutée dans la Pleisse.

Pendant que l'on se battait à Wachau et à Mœkern, les corps en marche se rapprochaient du champ de bataille. Le 4 au soir, le Prince royal coucha à Landsberg, Benningsen à Coditz et Colloredo à Borna.

Le 5 (17), à deux heures après midi, la grande armée des Alliés devait recommencer le combat; mais les mauvais chemins ayant retardé l'arrivée de Benningsen, l'attaque fut remise au lendemain. Napoléon, de son côté, n'entreprit rien. Il semblait frappé de léthargie. Les deux armées campaient sur le champ de bataille qu'elles avaient ensanglanté la veille; les avant-postes se touchaient : cependant de tout le jour aucun coup de canon ne se fit entendre; de part et d'autre on ménageait les munitions pour la journée du lendemain, à laquelle on s'apprêtait avec calme et activité.

Mais l'on ne fut pas aussi tranquille du côté de l'armée de Silésie. Le corps de Souham s'étant posté derrière Euteritz, flanqué par la cavalerie d'Arrighi, dont la droite appuyait à la Partha, Blucher supposa qu'il allait être attaqué et voulut prévenir les Français. Langeron reçut ordre de placer vingt-quatre pièces de 12 en avant de Wetteritz, et de les faire soutenir par le 10e. corps russe et la cavalerie de celui de Saken. Le lieutenant-général Wassilczikow marcha alors avec ses cosaques et quatre régimens de hussards contre la cavalerie française qui, à son approche, fit jouer son artillerie. Wassilczikow sans se déconcerter, poussa ses cosaques en avant. La première ligne ennemie se précipita sur eux avec trop d'abandon. Le général russe saisit cette occasion pour la faire charger par son frère, à la tête de deux régimens de hussards. Les escadrons d'Arrighi culbutés à leur tour, abandonnèrent quatre pièces d'artillerie, et s'enfuirent à toute bride jusqu'au faubourg de Leipzic, où ils se reformèrent sous la protection de leur infanterie.

A quatre heures après midi, le corps de Colloredo se réunit à l'armée, et prit poste à Grœbern. Vers le soir, Benningsen se rendit à Naun-

hof, tandis que le Prince royal arrivait sur les hauteurs de Breitenfeld. Ainsi le 5 (17) au soir, toutes les forces des Alliés se trouvèrent réunies. Napoléon avait aussi été rejoint par le corps de Reynier qui, venant d'Eulenbourg, avait chassé, chemin faisant, les cosaques de Winzingerode du bourg de Taucha, et y avait laissé un bataillon saxon. Ce corps se trouvant réduit à huit mille hommes, l'augmentation de forces qu'en reçut Napoléon ne pouvait pas contre-balancer les renforts de ses ennemis. Menacé de toutes parts, il prit le parti de retrécir son front, pour fermer l'intervalle qui le séparait de Ney, et dont les Alliés auraient pu profiter pour prendre à revers la position de la grande armée française. Le 6 (18), à deux heures du matin, toute l'armée exécuta un changement de front à gauche, l'aîle gauche en arrière, le village de Connewitz, servant de pivot. Le maréchal prince Poniatowski (1), fixant sa droite à Connewitz, aligna sa gauche dans la direction de Probstheyda; ce dernier village fut occupé par le corps de Victor; Macdonald rétro-

(1) Napoléon avait nommé le prince Poniatowski maréchal d'Empire sur le champ de bataille.

grada jusqu'à Holzhausen. Lauriston placé à Stœteritz, servait de soutien à ces deux derniers. Napoléon avec la garde impériale, se plaça sur le Thonberg, près du moulin à tabac. De ce point central il se trouvait en mesure de porter des secours à tous les endroits menacés. Pour entraver la marche des Alliés, des détachemens furent laissés dans les villages de Dœsen, Dœlitz, Zugelshausen, Klein-Pœsna et Baalsdorf, ainsi que dans la bergerie de Meysdorf, et dans la tuilerie qui se trouve sur la route de Liebert-Wolkowitz à Leipzic. D'autres postes occupaient les villages de Zweinaundorf et de Mœlkau, et entretenaient la communication avec l'armée de Ney, qui avait pris position, le corps de Reynier à Paunsdorf, face à Taucha; le 3e. à Ste.-Thécla et à Neutsch, et le 6e. à Schœnfeld, bordant comme le précédent la Partha; les généraux Dombrowski et Arrighi étaient postés entre le faubourg de Halle et la porte de Rosenthal, et couvrant la ferme de Pfaffendorf.

Inquiet pour sa ligne de retraite, Napoléon se rendit à trois heures du matin à Lindenau, et prescrivit à Bertrand de marcher sur Weissenfels, pour balayer la plaine de Lutzen, et s'assurer du passage de la Saale; ce qui s'exé-

cuta avec ponctualité. A midi, Bertrand était maître de Weissenfels et de son pont.

Informé que les Français avaient évacué Wachau et Liebert-Wolkowitz, le Prince de Schwarzenberg fit aussitôt ses dispositions d'attaque. La grande armée et celle de Pologne formèrent trois colonnes : celle de droite aux ordres de Benningsen, composée de son armée, du corps de Klenau et de la brigade prussienne de Ziethen, eut ordre de se porter de Seiffartshayn et Gross-Pœsna sur Holzhausen. La colonne du centre commandée par le général Barclay de Tolly, et où se trouvaient les corps de Kleist et de Wittgenstein, ayant les grenadiers russes et la garde russo-prussienne pour réserve, se rassembla près de Gossa, et fut dirigée sur Wachau. Celle de gauche aux ordres du prince héréditaire de Hesse-Hombourg, consistant dans sa réserve, la division du prince Aloïs de Lichtenstein et le corps de Merfeld, ayant en seconde ligne celui de Colloredo, de Crostewitz et de Mark-Kleberg devait marcher sur Dœlitz et Dœsen. On laissa la division Lœderer du corps de Merfeld sur la rive gauche de la Pleisse, pour masquer le débouché de Connewitz. Le Prince royal et

Blucher avaient fait aussi leurs préparatifs; le premier avec l'armée du Nord et le corps de Langeron qui, pour ce jour-là, fut mis sous ses ordres, résolut de passer la Partha au-dessus de la droite de Ney, pour exécuter son attaque par la route de Taucha à Leipzic; Blucher avec le reste de ses forces, se chargea de contenir les Français sur la Partha, et d'attaquer ce qui se trouverait encore à la droite de cette rivière.

A huit heures du matin, la grande armée s'ébranla. La colonne de gauche délogea les ennemis de Dœsen, Dœlitz et Lœssnig; mais ce ne fut pas sans perte. A Dœsen, le prince de Hesse-Hombourg ayant été blessé, il fut remplacé par Bianchi. La colonne du centre poussa en avant de Wachau, qu'elle trouva abandonné; la brigade de Pirsch ayant chassé les Français de la bergerie de Meysdorf, Kleist et Wittgenstein formèrent aussitôt leurs lignes près de Probstheida. Les gardes russe et prussienne avancèrent jusqu'à la tuilerie, où elles restèrent en réserve pendant toute la journée. La cavalerie de réserve entretint la communication entre le centre et la gauche. La colonne de droite se subdivisa en trois parties. La brigade de Ziethen destinée à entre-

tenir la communication avec le centre, avança vers Zügelhausen, dont elle s'empara de vive force. Le corps de Klenau emporta Holzhausen. Le maréchal Macdonald, qui soutenait ce point, fut obligé de se retirer sur Stœteritz, de peur d'être débordé par la manœuvre du gros du corps de Benningsen qui prenait la direction de Zweinaundorf. Celui-ci ne trouvant devant lui que de faibles détachemens, les renversa sans peine et les rejeta vers Mœlkau.

Les succès des Alliés avaient été rapides, tant qu'ils n'avaient eu à combattre que les corps avancés; mais lorsqu'ils furent aux prises avec la véritable ligne de l'armée ennemie, ils trouvèrent une résistance opiniâtre et invincible. A deux heures après-midi, les brigades de Pirsch et du prince Auguste reçurent l'ordre d'emporter Probstheida. Ce village qui formait le sommet de l'angle saillant de la ligne de défense de l'armée française, était occupé par le corps de Victor, soutenu par celui de Lauriston; deux formidables batteries établies sur ses flancs en défendaient l'accès. Cependant les Prussiens pénétrèrent jusqu'au milieu du village; mais les nombreux renforts que l'ennemi y porta sur-le-champ les forcèrent à

rétrograder. Le prince Auguste et le général Pirsch, sans se décourager par cet échec, se mirent alors à la tête de leurs troupes, les portèrent en avant et réussirent pour la seconde fois à se loger dans le village. Les Français sentant l'importance de ce point, firent de nouveaux efforts et en expulsèrent les Prussiens de rechef.

La brigade de Ziethen après avoir pris Zugelhausen, reçut l'ordre de tenter l'attaque de Stœteritz; mais elle ne put y pénétrer à cause des feux de revers que la position de Probstheida permettait à l'ennemi de diriger contre elle, et se contenta d'entretenir une vive canonnade qui mit le feu à ce village.

La colonne de gauche n'éprouva pas une résistance moins grande. Napoléon avait rangé sa vieille garde en réserve sur le Thonberg, en quatre colonnes prêtes à se porter sur les différens points d'attaque. Le maréchal Mortier avec une partie de la jeune garde, occupait les débouchés de la ville de Leipzic; et le maréchal Oudinot avec le reste, se porta au secours du prince Poniatowski, vivement pressé par les Autrichiens. A l'aide de ce renfort, il repoussa Bianchi, qui perdit beaucoup de monde. Le prince de Schwarzenberg

donna ordre à Giulay qui était à Knauthayn, de marcher à son secours sur-le-champ. Déjà ce général avait envoyé la brigade de Czollich sur Gautsch, lorsque les divisions Greth et Wimpfen, détachées par Colloredo, rétablirent les affaires en repoussant les Polonais et la garde jusqu'à Connewitz.

La tenacité avec laquelle les Français défendaient leur position, détermina le Généralissime à suspendre les attaques de vive force qui lui coutaient tant de monde, et de recourir à d'autres moyens. La ligne des Alliés présenta alors le terrible spectacle d'une batterie continue dont les tirs concentriques faisaient voler la mort dans les masses ennemies. Les coups divergeans qui partaient de leurs batteries plus rapprochées et moins nombreuses, ne répondaient que faiblement à cet épouvantable fracas. On peut se figurer à quelle épreuve les bataillons français étaient soumis en gardant l'immobilité sous le feu redoublé de ces batteries. Le sang-froid leur échappa. Frémissans de rage, ils tentèrent de déboucher à plusieurs reprises de Probstheida; mais une grêle de mitraille écrasant en un clin-d'œil les colonnes les plus profondes, les

forçait chaque fois à rétrograder. Cette horrible canonnade se prolongea jusqu'à la nuit. Les vaillans défenseurs de Probstheida surtout essuyèrent des pertes accablantes ; c'est là que les généraux Vial et Rochambeau furent tués en donnant l'exemple du dévouement à leurs troupes.

Tandis que la grande armée était ainsi arrêtée par l'inébranlable constance des masses qu'elle avait devant elle, le Prince royal et Blucher étaient aussi entrés en action. L'armée du Nord leva son camp de Breitenfeld à huit heures du matin, et se mit en mouvement sur trois colonnes vers la Partha. Celle de gauche, formée du corps de Bulow, précédée de la cavalerie russe, se porta sur Taucha, où le baron de Pahlen fit prisonnier le bataillon saxon qui l'occupait. La colonne du centre, composée du corps russe de Winzingerode, passa la Partha au gué de Grasdorf ; et les Suédois qui formaient la colonne de droite, traversèrent cette rivière entre ce village et Plaussig. Le corps de Langeron qui avait dû effectuer son passage à Taucha, vint le forcer près de Mockau, où l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance. Ce corps se di-

rigea ensuite vers Leipzic en descendant à la droite de la rivière.

Le maréchal Ney voyant que les Alliés faisaient effort sur son extrême droite, résolut de répéter en sens inverse la manœuvre exécutée par Napoléon. La gauche laissée à Schœnfeld servit de pivot au changement de front à droite, la droite en arrière de toutes les troupes qui bordaient la Partha. La nouvelle ligne, de Schœnfeld passant par Sellerhausen et Stuntz joignait le corps de Reynier, placé à Paunsdorf, de manière que l'intervalle entre la gauche et le centre se trouva rempli. Toute l'armée réunie forma alors une ligne de défense circulaire autour de la ville de Leipzic, la droite appuyant à la Pleisse près de Connevitz, et la gauche au confluent de l'Elster et de la Partha, au-dessus de la porte de Rosenthal.

La cavalerie russe venant de Taucha, devait attaquer l'avant-garde du corps de Reynier, placée sur la hauteur de Heiter-Blick, entre Taucha et Paunsdorf, et composée d'une brigade de cavalerie saxonne. Cette troupe au lieu de combattre les Russes vint au-devant d'eux et brigua l'honneur de faire leur avant-

garde. Bientôt cet exemple fut suivi par les divisions saxones postées à Paunsdorf, lesquelles avec deux régimens Wurtembergeois, se tournèrent contre la division Durutte qui était en ligne à côté d'eux. Le peu de cavalerie française qui voulut s'opposer à cette défection, fut contenu par plusieurs régimens de cosaques du corps de Platow. Il ne resta dans les rangs des Français que 500 Saxons avec le général en chef Zeschau. Leçon frappante! qui prouve l'empire de l'opinion, et doit convaincre les souverains qu'une alliance désapprouvée par la nation est aussi repoussée par l'armée. Cette défection obligea les Français à un mouvement rétrograde derrière Paunsdorf, qu'ils opérèrent bientôt après. Attaqués ensuite par le corps de Bulow qui venait d'arriver, ils furent expulsés de ce poste. A trois heures, Ney fit déboucher des colonnes de Sellerhausen et de Wolkmansdorf dans l'intention de le reprendre. Le Prince royal les fit charger par la cavalerie russe qui les culbuta et leur enleva quatre pièces de canon. D'un autre côté, Langeron avait attaqué Schœnfeld. La possession de ce beau village, qui est comme un faubourg de Leipzic,

fut vivement et long-temps disputée. Pris en flanc par St.-Priest, et de front par le général Kapczevicz, deux fois les Russes en furent maîtres et deux fois ils en furent chassés par le corps de Marmont qui, ayant manqué un moment de munitions, en fut enfin délogé. En vain Ney qui sentait toute l'importance de ce poste, ordonna vers trois heures au 3e. corps de relever le 6e.; les attaques successives et réitérées des divisions Ricard et Brayer n'obtinrent que des succès éphémères; enfin vers les six heures du soir, ce village jonché de cadavres resta aux Russes. Tout le corps de Langeron, à l'exception de deux bataillons, y avait été successivement engagé. Il y perdit le général Reven et plus de 4 mille hommes. La perte des Français fut énorme; les colonels Forgeot et Maigrot y furent tués. L'armée du Nord n'ayant devant elle que la division Durutte ébranlée par la défection des Saxons, s'était emparée de Kohlgoerten, lorsque la division Delmas, soutenue de la cavalerie légère du 3e. corps, l'en délogea; mais bientôt cette poignée de braves, assaillie de toutes parts, en fut chassée à son tour. Les hussards du 10e. et les dragons badois furent culbutés, le général Delmas frappé mortelle-

ment, et les Alliés poursuivirent leur marche victorieuse au-delà de Kohlgœrten sur Leipzic.

Napoléon apprenant la défection des Saxons et les succès de l'armée du Nord, fit avancer sur-le-champ ses réserves. Il se porta de sa personne avec une division de grenadiers à cheval et de cuirassiers par Reidnitz sur Kohlgœrten, afin d'arrêter l'ennemi et de recueillir la division Delmas. Il y eut de ce côté plusieurs charges qui ralentirent la poursuite des Alliés.

Cependant le général Nansouty avec une partie de la cavalerie de la garde et vingt pièces de canon, reçut ordre de se jeter entre les armées de Benningsen et du Prince royal, pour agir contre la gauche de ce dernier. Au moment où, soutenu par l'infanterie, il débouchait sur Mœlkau, il fut accueilli d'un côté par le comte Bubna qui formait la droite de Benningsen, et de l'autre par la brigade prussienne du prince Louis de Hesse-Hombourg. L'attaque des Alliés fut soutenue par l'artillerie saxone, qui venait de passer de leur côté, et par une batterie à la Congrève attachée à l'armée du Prince royal. Nansouty fut repoussé et le général Bulow termina la journée en emportant, l'épée à la main, les

villages de Stuntz et de Sellerhausen, où il se maintint le reste de la journée contre toutes les attaques de l'ennemi.

Blucher de son côté faisait attaquer par le corps de Saken, le faubourg de Leipzic appelé Rosenthal. Les Français favorisés par le terrain, s'y défendirent avec la même intrépidité que sur les autres points du champ de bataille, et tous les efforts des Russes furent inutiles. Le corps de Yorck fut laissé en réserve; mais vers le soir, Blucher remarquant sur la route de Weissenfels des files de voitures qui annonçaient les projets de retraite de Napoléon, il lui donna ordre de se porter sur Halle pour tâcher de prévenir les Français sur la gauche de la Saale.

Après la terrible journée du 6 (18), Napoléon reconnut l'impossibilité de se soutenir davantage dans les plaines de Leipzic, sans exposer son armée à une ruine totale. A la vérité les Français n'étaient pas défaits, mais ils avaient éprouvé des pertes énormes. Les corps opposés à la grande armée se trouvaient presqu'anéantis, et ceux aux ordres de Ney n'avaient guère moins souffert. D'ailleurs, on ne pouvait plus se dissimuler que le manque de temps seul avait empêché les Alliés de

completter leur victoire. L'éloignement du point de départ de leurs colonnes jusqu'au véritable champ de bataille, ne leur permit de commencer les grandes attaques que dans l'après-midi; mais le 7 (19), se trouvant en mesure de recueillir le fruit des succès obtenus la veille, cette journée ne pouvait manquer d'être décisive. Ces considérations auxquelles se joignait encore le manque de munitions, obligèrent Napoléon à ordonner la retraite. Le péril de sa situation put seul lui faire prendre une résolution dont l'effet immédiat allait lui ravir à jamais le sceptre de l'Allemagne. Dès la journée du 6, les parcs et bagages commencèrent à filer par le pont de Lindenau. Plusieurs corps d'armée suivirent dans la nuit.

Le 7 (19) au matin, les généraux des Alliés faisaient leurs dispositions pour recommencer le combat; mais les rapports des avant-postes leur ayant fait connaître la retraite de l'ennemi, aussitôt toute l'armée s'ébranla et précipita sa marche vers Leipzic.

Cette ville qui n'est pas fort étendue, a une enceinte irrégulière, dont l'ensemble forme presqu'un quarré. Cette enceinte consiste en une vieille chemise de maçonnerie couverte

d'un fossé presqu'effacé et sans contre-escarpe, autour duquel règne un large boulevard planté de deux rangées d'arbres.

Du côté du nord, elle est percée par les portes de Randstœdt et de Halle; à l'orient, par celle de Grimma; au midi, par celle de St.-Pierre ou de Dresde; la partie occidentale n'a que trois fausses portes sur le boulevard.

La ville est environnée de vastes faubourgs, excepté du côté occidental faisant face à une plaine basse arrosée par les eaux de la Pleisse et de l'Elster qui se divisent et se confondent en plusieurs canaux.

Les faubourgs qui s'étendent sur les côtés du midi et de l'est, sont de bonne défense. Ils sont entourés d'une muraille, qui a des barrières sur les principales routes. Le faubourg de Halle, situé au nord, est couvert par la Partha, sur laquelle il a un pont; mais celui de Rosenthal, renfermé dans une presqu'île formée par les courbes que décrivent la Pleisse et un bras de l'Elster, et celui de Ranstœdt sur la route de Lutzen, sont de véritables défilés où l'on ne peut tenir dès que l'ennemi a passé la Partha au-dessus du confluent de la Pleisse, ou qu'il est maître du faubourg de Halle. Le dernier surtout, traversé dans

toute son étendue par un long canal, est un véritable coupe-gorge renfermé entre l'Elster et la Pleisse, qui n'a pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de la route de Mark-Ranstœdt par où devait défiler toute l'armée française.

Napoléon avait réparti la défense de Leipzic aux débris de cinq corps d'infanterie. Le 7e. défendait le faubourg de Rosenthal; le 6e., celui de Halle; le 3e., la partie dite Hinter-Thor, entre les portes de Halle et de Dresde; le 11e. et le 8e., celle qui s'étend depuis la chaussée de Grimma jusqu'à la Pleisse, où se trouvent les barrières de l'Hôpital, de Sand-Thor, Windmuhlen-Thor, Peters-Thor extérieure et Munz-Thor. Le maréchal Macdonald et le prince Poniatowski étaient chargés de former l'arrière-garde. Tous ces corps occupaient des positions avantageuses sur les principaux débouchés des faubourgs et en avant même de leurs jardins, et paraissaient disposés à faire une vigoureuse résistance. L'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse qui avaient couché à Rœtha, rejoignaient l'armée, lorsqu'un officier saxon, sorti par la porte de Peters-Thor, vint les supplier d'épargner les habitans. Un second parlementaire envoyé

par Macdonald, suivit de près le premier. Le maréchal offrait de livrer tout ce qu'il y avait de troupes saxones, à condition que la ville serait ménagée, et que la garnison française aurait le temps de se retirer avec son artillerie et ses équipages. Cette proposition qui eût assuré la retraite de l'armée entière, fut rejetée et les colonnes de la grande armée se préparèrent à y entrer de vive force.

D'un autre côté, Blucher avait envoyé sommer la ville par le lieutenant-colonel Endé; mais ce parlementaire n'ayant pu dépasser les avant-postes du 3e. corps, l'armée de Silésie forma aussitôt ses colonnes d'attaque.

Ainsi Leipzic allait être attaqué par toutes les forces des Alliés et subir le sort d'une ville prise d'assaut.

Les Français qui observaient la marche progressive des colonnes ennemies, désespérant sauver tous leurs trains d'équipages, mirent le feu à une centaine de caissons parqués en avant de la porte de Dresde. La vue de cet incendie redoubla l'ardeur des Alliés; bientôt ils furent sous les murs des faubourgs.

Saken s'approcha de la Partha pour attaquer de front le faubourg de Halle. Les Fran-

çais retranchés dans une fabrique à 500 pas du pont qui sert d'entrée au faubourg, étaient en mesure de faire une vigoureuse résistance. Une première attaque ayant échoué, le corps de Langeron se porta à son soutien. Cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse; le régiment d'Archangel y fut presque détruit: les Russes furent vivement repoussés.

Langeron voyant toutes les difficultés qu'il y avait à forcer de ce côté, fit descendre un gros corps entre la chaussée et la Partha; mais ce corps arrêté par les difficultés du terrain et l'artillerie des Français, renonça bientôt à son projet.

Un dernier effort des Russes les rendit maîtres de la fabrique de Pfaffendorf qui n'était plus qu'un monceau de décombres. Les Français se retirèrent alors dans le faubourg de Halle, derrière la Partha. Malgré les deux pièces qui vomissaient la mitraille sur le pont, le passage en fut forcé et les Russes pénétrèrent dans la grande rue du faubourg. Dans cette extrémité, les Français ne lâchèrent pas prise; réfugiés dans les maisons, ils firent pleuvoir une grêle de balles sur les colonnes serrées des Russes, qui n'avançaient que lentement et avec la plus grande peine.

Pendant que cet engagement avait lieu dans le faubourg au nord, l'armée du Prince royal était arrivée devant la barrière de Hinter-Thor, après avoir forcé les défilés gardés par le 3e. corps. Un combat opiniâtre s'engagea aux palissades des barrières de Hinter-Thor et de Kuhlgartner-Thor. Bulow les fit attaquer par les brigades de Hesse-Hombourg et de Borstel, soutenues de six bataillons suédois. Les Prussiens en forcèrent le passage; mais les Français se logèrent ici comme au faubourg de Halle, dans les maisons, et firent feu par les fenêtres, ce qui prolongea le combat. Les attaques des Prussiens furent facilitées par une diversion de plusieurs régimens russes du comte de Woronzow sur la barrière de Grimma, et par celle du colonel Krasowski qui, à la tête du 14e. régiment de chasseurs, s'empara de celle de l'Hôpital, où il prit quatre pièces de canon.

Dans le même temps, les avant-gardes de Benningsen et de la grande armée forçaient les barrières de Sand, de Windmuhl, de Pegau et de Munz situées au midi; refoulés de toutes parts et acculés aux boulevards de Leipzic, déjà encombrés par l'artillerie et les équipages, les corps chargés de sa dé-

fense n'eurent pas le temps de faire des dispositions efficaces pour y arrêter les Alliés : aussi songèrent-ils moins à s'y retirer comme dans un dernier refuge, qu'à chercher à s'échapper. Ils se précipitèrent donc dans le plus affreux désordre vers la barrière de Ranstœdt, en tournant le corps de place, tandis que les Russes et les Prussiens victorieux, après avoir forcé les portes de Halle et de Grimma, où ils n'éprouvèrent qu'une faible résistance, se réunissaient sur la grande place à la colonne autrichienne à laquelle la compagnie badoise, qui gardait la porte de St.-Pierre, avait donné libre entrée. Napoléon venait de sortir de Leipzic, et déjà la confusion était telle vers la porte de Ranstœdt, qu'il fut obligé de faire un détour et de longer le boulevard de l'ouest pour arriver sur la route de Lutzen.

Cependant la ville encombrée de morts, de mourans, de fuyards et d'équipages, présentait une horrible scène de déroute et de carnage ; mais c'est surtout aux abords du faubourg de Lutzen que le spectacle était hideux. C'était un véritable gouffre, où l'armée française courait elle-même se jeter, en cherchant un moyen de salut. Pourtant malgré cette effroyable confusion, on combattait encore ; la fusillade se pro-

longeait dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal, et jusque dans le jardin de Reichel à l'extrémité du boulevard de l'ouest, où le prince Poniatowski avait jeté quelques centaines de Polonais pour protéger la retraite. Encore deux heures, et 60 pièces de canon attelées et 12 mille hommes auraient été sauvés; car les Alliés, maîtres de Leipzic, n'auraient pas voulu pousser à bout des gens qui avaient encore les moyens de l'incendier et leur opposer colonne à colonne aux abords du faubourg de Lutzen; mais quelques tirailleurs russes du corps de Langeron s'étant glissés en remontant l'Elster jusqu'auprès du pont sur la route par où défilait l'armée française, le chef du poste des sapeurs qui l'avait miné dans la nuit, crut qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour protéger la retraite et le fit sauter. Cet accident attribué à l'absence du colonel du génie chargé de cette opération, coupa entièrement la retraite à ce qu'il y avait encore d'ennemis sur les boulevards et dans les faubourgs. Alors les plus braves, ces vieux soldats échappés à vingt ans de batailles, ne songèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie, et se firent ensevelir sous les décombres de plusieurs maisons du faubourg de Ranstœdt; le plus grand nombre comprenant que toute

résistance devenait inutile, chercha à traverser la Pleisse et l'Elster. La première de ces rivières ne leur présenta pas beaucoup d'obstacles, mais l'autre qui a un lit encaissé et bourbeux et des rives marécageuses, engloutit tous ceux qui ne purent nager. De ce nombre fut le prince Poniatowki, lequel déjà blessé dans les deux journées précédentes, après avoir cherché inutilement à se faire jour à travers le faubourg de Ranstœdt occupé par les Alliés, crut y trouver une voie de salut et s'y noya. Enfin vers deux heures le carnage cessa, et peu à peu le calme et l'ordre se rétablirent. Napoléon arriva le soir à Mark-Ranstœdt, où il réunit les débris de son armée. La plus grande partie des forces des Alliés resta près de Leipzic. Blucher avec les corps de Saken et de Langeron, se porta à Skeuditz, et Yorck poussa jusqu'à Halle. Le corps de Giulay marcha sur Pegau.

La perte des ennemis, dans les quatre journées de Leipzic, est immense. Outre 20 mille hommes tués sur le champ de bataille, ils laissèrent, compris les malades et les blessés, 30 mille prisonniers à Leipzic; plus de 250 pièces de canon et 800 chariots tombèrent entre les mains des vainqueurs. Parmi les morts, outre le maréchal Poniatowski, on comptait quatre généraux de division et sept de brigade. Au

nombre des prisonniers étaient le Roi de Saxe, les chefs de corps Lauriston et Reynier, les généraux de division Delmas, Aubry, Charpentier, Roznietski, Kamienetski, Kraczinski, le comte de Hochberg, le prince Emile de Hesse-Darmstadt, et les généraux de brigade Valory, Bertrand, Dorsenne, d'Estko, Couloumy, Boni, Sliwowicz, Malakoski, le baron de Stockhorn et plusieurs autres, presque tous blessés. Les Alliés perdirent en officiers de marque, les généraux russes Schewicz, Neveroffski, Lindfors, Manteuffel et Hume, et le général autrichien Giffing.

Ces combats qui font tant d'honneur à la bravoure de l'armée française, n'en font guère à l'habileté de son chef. En effet rien ne le justifie de n'avoir pas employé la nuit du 4 au 5 (du 16 au 17), ou du moins celle du 5 au 6 (du 17 au 18), pour opérer sa retraite. Quel résultat pouvait-il attendre de sa défense du 6 (18)? N'ayant pas fixé la victoire le 4 (16), espérait-il la ramener sous ses aigles, lorsque ses adversaires avaient vu grossir leurs masses de plus de cent mille hommes de troupes fraîches? Cependant, s'il voulait encore tenter le sort des armes, il devait au moins attaquer lui-même le 5 (17), pour profiter des dernières chances que lui offrait l'éloignement des ren-

forts qu'attendaient les Alliés. Au lieu d'agir ainsi, il resta dans une inaction impardonnable, laissant aux généraux de la coalition faire paisiblement leurs dernières dispositions contre lui. Ceux-ci, au contraire méritent les plus grands éloges, pour s'être abstenus d'engager une affaire générale dans la journée du 5 (17).

Le 8 (20), Napoléon arriva à Weissenfels, où il fit construire des ponts sur la Saale pour se diriger sur Freybourg, la grande route se trouvant coupée par le corps de Ginlay qui de Pegau s'était porté à Naumbourg. Le même jour, le général Wassilczikow avec la cavalerie de Saken, passa l'Elster et rejoignit près de Mark-Ranstœdt l'arrière-garde française sur laquelle il fit 2 mille prisonniers. Les corps de Langeron et de Saken se portèrent de Skeuditz à Lutzen, et Yorck de Halle à Mücheln. Le 9 (21), Blucher avec Langeron et Saken, vint à Weissenfels, où trouvant les ponts brûlés, il en fit sur-le-champ construire un nouveau. Le général Yorck ayant appris que les ennemis passaient l'Unstrutt à Freybourg, se porta en toute hâte sur ce point. Après un combat très-vif, où les Prussiens perdirent 500 hommes, l'arrière-garde française fut culbutée dans le vallon de l'Unstrutt avec perte

de mille prisonniers, dix-huit pièces de canon, et une grande quantité de caissons et de bagages. Le même jour, Giulay eut une affaire très-chaude près de Naumbourg. Ce général avait fait occuper par un détachement le défilé de Kœsen. Ce défilé qui présente la position la plus formidable du côté de Naumbourg, n'est susceptible d'aucune défense contre un ennemi débouchant par la gauche de la Saale. Aussi le général Bertrand, que Napoléon y envoya pour protéger sa retraite, n'eut-il pas de peine pour en chasser les Autrichiens. Une fois les ennemis maîtres du défilé, il était difficile de les en déloger. En vain Giulay en ordonna-t-il l'attaque à plusieurs reprises; tous les efforts des Autrichiens furent contenus par la seule division Guilleminot. Le soir, Napoléon arriva à Eckartsberge; Bertrand abandonna les hauteurs de Kœsen durant la nuit, et se replia sur l'armée.

Le 10 (22), Napoléon vint à Ollindorf. Ayant appris que Weimar était occupé par les Cosaques, il détacha Lefebvre-Desnouettes avec 5 mille chevaux pour les en chasser. On prétend que ce général avait l'ordre de livrer cette ville au pillage, parce que le prince qui y résidait était lié de parenté

avec l'Empereur Alexandre; si le fait est vrai, il prouve que Napoléon était implacable. Quoi qu'il en soit, Platow avec ses cosaques et quelques dragons autrichiens, repoussa les Français avec perte. Les ennemis se retirèrent avec tant de précipitation que l'armée de Silésie ne put les atteindre. Elle passa l'Unstrutt entre Laucha et Freyberg, et prit position près de Bibra et de Kloster-Hœsler.

Le 11 (23 octobre), Napoléon concentra son armée à Erfurt; et Blucher vint à Sommerda. Le même jour, la grande armée des Alliés qui marchait par les routes de Naumbourg et de Iéna, dépassa Weimar et vint prendre position sur la route d'Erfurt, entre Nohra et Ulla. Elle se trouvait diminuée du corps de Klenau qui avait été détaché sur Dresde. L'armée du Nord et celle de Bennigsen s'étaient portées par Mersebourg, Querfurt et Artern, dans la direction de Cassel.

L'armée française ayant séjourné le 12 (24) à Erfurt, on crut assez généralement que Napoléon s'était décidé à suspendre sa retraite pour hasarder une nouvelle bataille; mais l'état de délabrement où se trouvait son armée, lui interdisait toute entreprise hostile; d'ailleurs il n'avait pas de temps à perdre pour gagner le Rhin et le mettre entre lui et

les ennemis ; Blucher qui s'était porté le 12 (24) à Tenstœdt et le 13 (25) à Langensalza, menaçait de lui couper sa retraite directe en s'emparant de la route d'Eisenach.

Le 13 (25), l'armée française quitta Erfurt et vint à Gotha. Le 14 (26), Blucher se porta sur Eisenach et Gotha, la faisant harceler continuellement. On lui enleva près de cette dernière ville deux mille hommes. Le même jour, la grande armée quitta les environs de Weimar. Wittgenstein et Kleist se portèrent sur Erfurt ; l'armée autrichienne et la réserve russo-prussienne se dirigèrent sur Suhla et Smalkaden. Le 14 (26), le quartier de l'Empereur Alexandre se trouvait à Kranichfeld; le 15 (27), il fut transféré à Arnstadt et le 16 (28) à Suhla. L'armée française faisait des marches si fortes, que les Alliés ne pouvaient la suivre; aussi dès qu'elle eut dépassé la forêt de Thuringe, elle ne fut plus poursuivie que par les Cosaques. Ces troupes légères aux ordres de Platow, Orlow-Denisow, Czerniczeff et Kowaiski, voltigeaient en tête et sur les flancs des colonnes françaises et détruisaient les magasins établis sur la route qu'elles devaient parcourir. Tous les malades isolés et les petits corps qui se détachaient des colonnes étaient

pris ; les chemins étaient couverts de cadavres de malheureux soldats qui succombaient de fatigue et d'inanition. A la gelée près, cette retraite présentait le même tableau que celle de Moscow. La désertion se joignait aux autres maux qui accablaient l'armée française. Les Polonais, et surtout les Allemands, abandonnaient en foule des drapeaux sous lesquels ils avaient été rangés malgré eux, par suite des derniers bouleversemens politiques.

Le 16 (28) octobre, Napoléon arriva à Schluchtern. Il y apprit que la route de Francfort était occupée par l'armée austro-bavaroise, et dut en conséquence se préparer à s'ouvrir le passage l'épée à la main.

Immédiatement après l'accession de la Bavière à la coalition contre la France, l'armée autrichienne du prince de Reuss fut réunie à l'armée bavaroise. Le comte de Wrède qui en prit le commandement, quitta le 3 (15 octobre), les bords de l'Inn et dirigea sa marche sur les derrières de Napoléon. Son armée composée de trois divisions d'infanterie et trois brigades de cavalerie légère bavaroise, de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie de troupes autrichiennes, n'avait pas 60 mille hommes

sous les armes. Le 5 (17), il coucha à Landshut, le 6 (18) à Neubourg, le 7 (19) à Donauwerth, le 8 (20) à Nœrdlingen, le 9 (21) à Dunkelsbühl, le 10 (22) à Anspach et le 11 (23) à Uffenheim. Wurtzbourg, où se trouvait une garnison française de mille à douze cents hommes aux ordres du général Tarreau, fut sommé de se rendre; mais le gouverneur ayant répondu négativement, on bombarda la ville jusqu'à une heure après minuit. Cette tentative n'ayant pas ébranlé la fermeté de la garnison, le général en chef fit ses dispositions pour l'escalade. Tarreau se sentant hors d'état de résister à une attaque de vive force, céda alors la ville et se retira dans la citadelle, qui resta bloquée par une brigade bavaroise. Le 15 (27), l'armée combinée se porta à Aschaffenbourg. Le 16, la division Lamotte, précédée d'une brigade de cavalerie légère, fut dirigée sur Hanau. La dernière s'établit à deux reprises différentes dans cette ville, mais en fut chassée chaque fois par des colonnes d'infanterie françaises qui venaient de Gelnhausen. Vers 10 heures du soir, l'arrivée de la division Lamotte permit seulement de s'y loger en forces, et de chasser les ennemis du fau-

bourg qui s'étend sur la rive gauche de la Kinzig.

Le 17 (29), à 8 heures du matin, une colonne française de 2 à 3 mille hommes déboucha de la forêt de Lamboi; une brigade de la division Lamotte la chargea et lui prit deux pièces de canon. Wrède donna ordre à la division Rechberg de se porter d'Aschaffenbourg sur Selingenstadt et d'Offenbach sur Francfort. En même temps, il détacha le général Volckmann avec une brigade autrichienne sur Gelnhausen, pour attaquer en flanc les colonnes de l'armée française, et faciliter la marche de la division Lamotte, qui reçut ordre de se porter de Hanau à Langenselboden. Le gros de l'armée bavaro-autrichienne arriva vers midi à Hanau, où il fut joint par les détachemens du comte Orlow-Denisow, de Czerniczef et de partisans autrichiens de Mensdorf. A 3 heures après midi, l'avant-garde française attaqua Lamotte et l'obligea de se replier à Ruckingen; d'un autre côté, le général Volckmann qui s'était avancé jusqu'auprès d'Alten-Hasslau, fut repoussé à Hailer. Napoléon avec le gros de son armée, passa la nuit à Langenselboden.

Wrède ne pouvant douter que l'armée française ne fût prête à fondre sur lui, résolut cependant de lui barrer le passage malgré son infériorité. Le 18 (30) à huit heures du matin, l'avant-garde des Bavarois fut attaquée à Ruckingen par Macdonald avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie de Sebastiani; les six bataillons qui défendaient ce point furent obligés de se replier sur l'armée. Celle-ci était rangée sur la gauche de la Kinzig, en avant de Hanau, la droite appuyée au pont de Lamboi, son centre entre ce pont et la chaussée de Gelnhausen, sur laquelle on avait établi une batterie de 60 pièces de canon; et la gauche, formée de presque toute la cavalerie, au-delà de la chaussée. Un corps de réserve bordait la rive gauche de la Kinzig, et se trouvait lui-même protégé par la place, où était restée une brigade autrichienne. Czerniczeff avec ses cosaques observait la chaussée de Friedberg, en arrière de l'aile gauche. Affaibli par le détachement laissé à Wurtzbourg, et la division Rechberg qui occupait Francfort, l'armée austro-bavavaroise n'avait que 45 mille combattans à opposer aux 80 mille que Napoléon allait mettre en action contre elle.

A midi, les premières colonnes françaises

parurent à la lisière du bois et essayèrent de déboucher par la chaussée ; mais l'artillerie des Alliés les en empêcha. Alors l'ennemi fit avancer contre leur droite 2 mille tirailleurs commandés par le général Dubreton ; une fusillade très-vive s'engagea dans le bois. L'ennemi n'ayant pas encore réuni toutes ses forces, le combat se soutint sans succès décisif jusquà trois heures après midi. Alors l'artillerie et toutes les troupes étant arrivées, Napoléon ordonna une attaque vigoureuse contre la gauche des Alliés. Le général Curial avec deux bataillons de vieille-garde se porta sur les tirailleurs des Alliés, les débusqua du bois et occupa le débouché de la plaine. Il était suivi par les 50 bouches à feu de la garde, que Drouot mit successivement en batterie au-delà du défilé. A la faveur de cette manœuvre, Nansouty avec la cavalerie de la garde et celle de Sebastiani déboucha dans la plaine, et vint se former à droite de la batterie. Bientôt cette masse renversa la cavalerie qui lui était opposée, et prit en flanc l'infanterie bavaroise. En vain les escadrons autrichiens et bavarois cherchèrent à se rallier derrière les cosaques de Czerniczeff, cette troupe ne put rétablir les affaires : écrasée par la mitraille et char-

gée tour à tour par les dragons de la garde et les cuirassiers français, toute l'aile gauche de l'armée combinée fut mise en désordre. Le général Wrède voyant l'impossibilité de se soutenir devant les forces toujours croissantes de l'ennemi, ordonna la retraite. Il était déjà trop tard; toutefois pour la favoriser, il fit un effort sur sa droite; mais cet effort fut arrêté par deux bataillons de vieille garde qui vinrent se placer sur la vieille route de Hanau. L'armée repassa en toute hâte la Kinzig, et se rallia sous la protection de la place de Hanau, près de la cense de Lehrhof. Vers minuit, le coup de main que la division Charrière du 3°. corps tenta pour pénétrer dans la ville par le moulin qui est contigu au rempart, fut vigoureusement repoussé, et Hanau resta occupé par les Autrichiens.

L'armée française fila pendant la nuit sur Willhemstadt, d'où elle se dirigea par Hochstœd sur Francfort. Son arrière-garde, forte de 18 mille hommes aux ordres du maréchal Mortier, était encore le 18 (30) au soir à Gelnhausen. Pour protéger sa retraite, Napoléon avait laissé le maréchal Marmont devant Hanau avec les 6°., 3°. et 4°. corps

d'infanterie, en lui prescrivant de prendre cette ville et de contenir Wrède. Le 19 à 2 heures du matin, les Français commencèrent à jeter dans Hanau des obus qui y mirent le feu. Le bombardement continua jusqu'à 8 heures du matin que la place fut évacuée. A peine maître de Hanau, Marmont fit passer la Kinzig à une partie de ses troupes, et attaqua avec impétuosité la droite des Alliés, qui plia et fut repoussée sur le Mein. Une attaque pareille soutenue par le gros de l'armée française, aurait pu amener la destruction complette de l'armée austro-bavaroise, en la coupant d'Aschaffenbourg et l'acculant au Mein; mais Marmont ne voulait qu'assurer le passage de l'arrière-garde, ses manœuvres n'étaient que des démonstrations pour contenir les Alliés. Le combat dura jusqu'à une heure après midi. Marmont se replia alors, et prit la route de Francfort avec les 6e. et 3e. corps. Ils furent relevés dans leurs positions par le 4e. La division Guilleminot garda les ponts au-dessus d'Hanau; la division italienne occupa cette place; celle du général Morand formait réserve. Wrède qui s'aperçut aussitôt du mouvement rétrograde des Français, crut pou-

voir se mettre à leur poursuite après s'être emparé d'Hanau, qu'il ne supposait défendu que par l'extrême arrière-garde. Il prit la résolution de l'emporter, se mit à la tête d'un bataillon de grenadiers autrichiens, força la porte de Nuremberg, culbuta les Italiens qui défendaient la ville, et les mit en fuite sur le pont de la Kinzig, contre lequel il dirigea aussitôt la colonne. Il n'en était plus qu'à 50 pas, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui traversa le bas-ventre. Cet accident ayant occasionné du flottement dans sa colonne, les Italiens reprirent courage, et soutenus sur les entrefaites par la division Morand, l'obligèrent à rebrousser chemin.

Cette attaque de Hanau avait été combinée avec une autre sur le pont de Neuhof au-dessus de la place. Là, il s'engagea une vigoureuse canonnade qui fut à l'avantage des Alliés; mais mille à douze cents hommes ayant eu la témérité de passer sur les longerons du pont encore fumant, ils furent accueillis à coups de bayonnette et de crosse et rejetés sur l'autre rive. Un grand nombre se noya, deux cents furent faits prisonniers.

Ces échecs rendirent le général autrichien

Fresnel, qui remplaça le comte de Wrède, plus circonspect. Il renonça donc à l'espoir de tomber sur l'arrière-garde de l'armée française. Le 4e. corps se retira vers sept heures du soir, et continua sa marche paisiblement sur Francfort.

Tandis que ces combats avaient lieu devant Hanau, Mortier ayant reçu le faux avis que le 4e. corps avait été écharpé, se crut coupé, changea de direction à la hauteur de Langensebolden, après avoir marché toute la nuit, rejoignit l'armée dans la direction de Hochstœdt.

Cependant la division Rechberg qui était arrivée à Francfort le 18 (30) à midi, s'était prudemment retirée à l'approche de l'armée française, dans le faubourg de Sachsenhausen, à la gauche du Mein, dont elle coupa le pont. Une fusillade assez vive s'engagea entre les tirailleurs sur les deux rives. Les Français établirent une batterie qui canonna fortement Sachsenhausen et le pont. Au soir ils tentèrent de l'emporter de vive force; mais ils furent repoussés avec perte. Le 19 à 3 heures après midi, Napoléon arriva à Francfort.

La perte des Alliés dans la bataille de Hanau, peut monter à 10 mille hommes

dont 4 mille prisonniers. La perte des Français fut aussi très-considérable; si l'on comprend les malades et les blessés qui furent pris dès le 16, marchant isolément en précédant l'avant-garde, ils ne perdirent pas moins de 6 mille hommes.

La bataille de Hanau a une grande analogie avec celle de la Bérézina. Wrède avait formé le même projet que Cziczagow : tous les deux espéraient fermer le passage à Napoléon, et forcer l'armée française à mettre bas les armes; tous les deux échouèrent et devaient échouer. A forces égales, il est dangereux de se placer sur l'unique ligne de retraite de l'ennemi; le désespoir prête à ses efforts une vigueur difficile à contenir; à plus forte raison ne doit-on pas songer à une pareille manœuvre lorsqu'on est plus faible. Il faut observer cependant que Cziczagow est plus excusable; il s'était couvert de la Bérézina, rivière difficile à passer, et qui lui permettait d'espérer que cet obstacle naturel arrêterait l'ennemi. Wrède au contraire n'avait devant lui aucune barrière qui pût justifier sa témérité. Si dans cette circonstance il se fût rappelé le bel exemple donné par Kutusow à Krasnoi, il aurait

laissé défiler tranquillement l'armée française, et n'aurait passé la Kinzig que pour se mettre entre le gros de l'armée et l'arrière-garde de Mortier qui, entièrement coupée, devait subir le sort de Ney à Krasnoi. On peut encore reprocher à Wrède d'avoir disséminé ses forces; la division Rechberg détachée mal-à-propos à Francfort, aurait été bien mieux employée en ligne à Hanau; mais la faute capitale qui compromit toute son armée, c'est de s'être mis à dos la Kinzig.

Le 20 octobre (1er. novembre), Napoléon quitta Francfort et arriva à Mayence le 21. Toute l'armée française passa le Rhin; il n'y eut que le corps de Bertrand qui resta sur la rive droite; il n'occupait que Cassel et Hocheim. Marmont resta à Mayence. Macdonald reçut ordre de se rendre à Cologne et Victor à Strasbourg. Le maréchal Kellermann était à Metz avec les réserves. Napoléon quitta Mayence le 27 octobre (8 novembre), et le surlendemain arriva à Saint-Cloud.

Le 20 octobre (17 novembre), le général Fresnel se mit en marche sur Francort, y passa le Mein le 23 et se dirigea par Darmstadt sur Manheim.

Pendant que ces choses se passaient, la grande armée et celle de Silésie avançaient vers le Rhin. Le quartier de l'Empereur Alexandre fut porté le 17 (29) à Meinungen, puis à Melrichstadt, Münerstadt, Schweinfurt, Hombourg, Aschaffenbourg où il arriva le 23 (4 novembre). Le même jour le prince de Schwarzenberg, qui avait passé par Fulda, Schluchtern et Hanau, entra dans Francfort; son avant-garde força le passage de la Nidda et pénétra jusqu'à la montagne de Wickert, à deux lieues de Mayence. Le 24 (5 novembre), l'Empereur Alexandre fit son entrée à Francfort à la tête de 20 mille chevaux; il fut suivi de près par l'infanterie. Le 26 (7 novembre), l'armée autrichienne se porta sur la Nidda, et le prince de Schwarzenberg prit son quartier à Hœchst. L'armée de Silésie appuya à droite, et le 22 (3 novembre) le quartier-général de Blucher fut transféré à Giessen.

Le prince de Schwarzenberg ayant appris que les Français travaillaient à retrancher Hochheim, résolut d'enlever ce poste avant qu'ils ayent eu le temps de s'y fortifier. Le général Giulay fut chargé de l'attaque qui s'exécuta le 28 octobre (9 novembre), à

2 heures après-midi, sur deux colonnes. La 1re. commandée par Giulay en personne se porta directement par la chaussée de Hœchst sur Hochheim, tandis qu'une autre colonne conduite par le prince Aloïs de Lichtenstein, se dirigeait par Massenheim et les Haüserholz. Le général Bubna avec son avant-garde entretenait la communication entre les deux colonnes, et soutenait leurs attaques, conjointement avec la cavalerie de réserve qui le suivait. La petite ville de Hochheim était couverte par cinq redoutes; son enceinte avait été crénelée; toutes ses portes étaient palissadées; elle était défendue par 6 mille hommes commandés par le général Guilleminot, soutenus de la division Morand, de pareille force. La colonne de Giulay emporta Hochheim avec beaucoup de bravoure, tandis que la colonne de droite attaquait entre Hochheim et Cassel. Les Français furent repoussés jusque dans les retranchemens de Cassel, avec perte de deux pièces de canon qui avaient été démontées et 300 prisonniers coupés dans Hochheim. Il paraît que cette affaire aurait pu devenir plus brillante si les Autrichiens, au lieu de diriger leurs principaux efforts par la chaus-

sée de Hœchst, n'avaient fait que des démonstrations de ce côté, pour porter les coups décisifs avec la colonne de droite, qui de Massenheim eût débouché entre Cassel et Hochheim sur le derrières de ce dernier endroit; alors tout ce qui l'occupait aurait été obligé de mettre bas les armes.

Ce combat fut le dernier de la campagne. Les Souverains alliés ne jugèrent pas à propos de passer outre avant d'avoir laissé reposer leurs troupes, dont le nombre était affaibli d'ailleurs par leurs propres succès. Ils avaient été obligés de laisser en arrière de gros corps pour assiéger ou bloquer les forteresses de l'Allemagne. La grande armée, celle de Wrède ainsi que celle de Blucher, prirent des cantonnemens le long du Rhin, depuis Coblentz jusqu'à Kehl. L'armée de Silésie formant la droite de la ligne, fut placée entre Coblentz et le Mein. La grande armée occupa au centre l'intervalle entre le Mein et le Necker; et le général Fresnel qui était à la gauche, s'étendit de l'autre côté de cette rivière.

Revenons maintenant à ce qui s'était passé dans le nord de l'Allemagne.

Nous avons vu qu'après la bataille de

Leipzic le Prince royal de Suède s'était dirigé sur Cassel avec son armée et celle de Benningsen.

Le 15 octobre (27), le quartier-général du Prince se trouvait à Muhlhausen, et le 18 (30), il fut transféré à Heiligenstadt. Cassel fut occupé dès le 16 (28) par des troupes de l'avant-garde du général Woronsow. Le Roi de Westphalie avait quitté sa capitale depuis quelque temps. Le général Rigaud, qui y avait réuni un petit corps de troupes, à l'approche des Alliés se retira sur Dusseldorf, où il repassa le Rhin, poursuivi par l'avant-garde de Winzingerode qui entra dans cette ville le 31 (12 novembre). Bientôt tout le grand-duché de Berg fut occupé par les Alliés.

Pendant que l'on se battait en Saxe, Davoust et Walmoden continuaient à s'observer, sans entreprendre rien de sérieux. Il n'y eut que le général Tettenborn qui eut occasion de se signaler par un beau coup de main. Ce général passa l'Elbe dans la nuit du 26 au 27 septembre (du 8 octobre au 9 novembre), et se porta à marches forcées sur Brême, devant lequel il arriva le 1er. octobre (13). La garnison française, forte de 1100

hommes, fit pendant deux jours la plus vigoureuse résistance ; mais le brave colonel Thuilier qui la commandait, ayant été tué, elle perdit courage et capitula. On lui laissa la faculté de se retirer au-delà du Rhin. Cette prise valut aux Alliés 14 pièces de canon, 2 mortiers et d'autres effets militaires. Tettenborn fit raser les fortifications. A la nouvelle de ce coup imprévu, les ennemis tâchèrent de rassembler un corps d'armée pour défendre la Westphalie. Il se composa en partie de la garnison de Nienbourg et de quelques autres troupes. Tettenborn en ayant été informé, loin de se préparer à tenir tête à cette nouvelle armée, se porta en toute diligence sur Nienbourg, où après avoir ruiné ses fortifications, il repassa l'Elbe et rejoignit Walmoden.

Benningsen fut laissé dans les environs de Magdebourg pour bloquer cette place et être à portée de soutenir les corps employés devant Dresde contre les entreprises des deux corps français qui y étaient restés campés sous les ordres du maréchal Saint-Cyr. Cependant son avant-garde resta attachée à l'armée du Nord, laquelle se dirigea par Goettingue, Eimbeck et Elze sur Hanovre,

où le quartier du Prince royal fut transféré le 25 (6 novembre). Winzingerode étendit ses quartiers de Brême dans le pays d'Oldenbourg et de l'Ost-Frise. Bulow eut ordre de se porter sur la Hollande. Il passa par Minden et arriva le 24 octobre (5 novembre) à Munster.

Le maréchal Davoust occupait toujours la position de Ratzebourg, qu'il ne quitta que le 1er. novembre (13), pour repasser la Stecknitz. Le Prince royal avec les Suédois résolut de se réunir à Walmoden pour opérer de concert contre lui. A cet effet, le 8 novembre (20), il se porta à Celle, le 10 (22) à Uelzon, le 11 (23) à Lunebourg et le 12 (24) à Boitzenbourg. Les corps russes de Woronzow et de Strogonow reçurent ordre de balayer la rive gauche de l'Elbe. En conséquence, Woronzow vint s'établir à Winsen et fit cerner Harbourg, tandis que Strogonow se porta sur Stade. L'escalade qu'il fit tenter sur cette place manqua; mais la garnison craignant une nouvelle attaque, l'évacua dans la nuit et s'embarqua pour Gluckstadt, où elle fut reçue par les Danois. Cette expédition terminée, le comte Strogonow releva Woronzow devant Har-

bourg, et ce dernier rejoignit les Suédois à Boitzenbourg. Le Prince royal avait fait ses dispositions pour attaquer Davoust le 20 novembre (2 décembre); mais le maréchal craignant d'être coupé de Hambourg, abandonna sa position dans la nuit du 19 au 20 (1er. au 2 décembre) pour se porter derrière la Bille. Ce mouvement rétrograde ayant isolé les Danois, ils furent obligés de se jeter dans Lubeck. Le Prince royal se porta sur Moellen et Ratzebourg, pendant que Woronzow descendait la rive droite de l'Elbe, de Boitzenbourg à Bergedorf dont il s'empara. Le 22 (4 décembre), Walmoden passa la Stecknitz et concentra la plus grande partie de son corps à Klinkrade; son avant-garde poussa jusqu'à Siebenbaum. Le général Vegesack qui avait observé Lubeck, se porta à Grunau et fit rétablir le pont de Krumessen sur la Stecknitz. Les Suédois avancèrent entre cette rivière et la Wacknitz. Le 23 (5 décembre), Walmoden et Vegesack se portèrent sur Oldesloh, tandis que le maréchal Steding avec l'armée suédoise s'approchait de Lubeck. Les Danois se voyant menacés d'un assaut, proposèrent une capitulation qui fut acceptée. Ils évacuèrent la ville à 10 heures

du soir et se dirigèrent sur Segeberg, sous la condition de n'être poursuivis que le lendemain matin. Cependant, à la nouvelle du passage de la Stecknitz par les Alliés, Davoust dont l'armée se trouvait réduite à 25 mille hommes, ne se crut pas assez de forces pour tenir la campagne ; il se retira à Hambourg où il fut bloqué par Woronsow. Le 24 (6 décembre) au matin, le général Skjœldebrand avec toute la cavalerie suédoise, se mit à la poursuite des Danois, que Walmoden, se portant sur Oldesloh, cherchait à couper de l'Eider. Skjœldebrand atteignit près de Bornhœfft l'arrière-garde des Danois, composée de trois bataillons, deux régimens de cavalerie et 6 pièces de canon. La cavalerie danoise n'ayant pu soutenir le choc des Suédois, s'enfuit en abandonnant l'artillerie et l'infanterie qui mit bas les armes. Skjœldebrand se mit à la poursuite des fuyards, ne laissant qu'un seul escadron pour désarmer et garder les prisonniers. Mais cette faible escorte fut chargée par les Danois qui reprirent les armes à la sollicitation de leurs officiers. Leur général renvoya sur-le-champ contre eux trois escadrons de hussards ; mais la plus grande partie s'était

sauvée. Les hussards en sabrèrent quelques-uns et il ne resta entre les mains des Suédois que quelques hommes et l'artillerie danoise; ensorte que l'inconcevable imprudence du général suédois lui fit perdre la plus grande partie de ses prisonniers. Après ce combat, les Danois se retirèrent avec précipitation. La route de Rendsbourg se trouvant interceptée par Walmoden, ils furent obligés de prendre celle de Kiel. Walmoden voulant leur couper toute retraite, poussa son avant-garde à Eckernforde, et afin de la soutenir, prit poste à Ostenrode sur l'Eider avec 4 bataillons, 4 pièces de canon et un régiment de hussards. Les Danois le voyant s'étendre ainsi, résolurent d'en profiter, et au lieu de continuer leur marche sur Eckernforde, ils tournèrent à gauche de Kiel et vinrent tomber sur le corps placé à Ostenrode. Walmoden attaqué par 10 mille hommes se défendit avec opiniâtreté; mais enfin il fut forcé de céder à la grande supériorité de l'ennemi et de lui ouvrir le chemin de Rendsbourg, où les Danois allèrent s'enfermer, emmenant avec eux une pièce de canon enlevée aux Suédois dans le combat. Le Prince royal établit son quartier-général à Kiel et fit

cerner Rendsbourg. Tettenborn passa l'Eider à gauche et s'empara de Friedrichstadt, de Tonningen, d'Husum et du fort de Wollerwick. Le prince Frédéric de Hesse commandant en chef l'armée danoise, voyant l'impossibilité de défendre avec efficacité le Jutland, proposa un armistice que le Prince royal accepta dans l'espoir qu'il conduirait à la paix. L'armistice conclu le 3 décembre (15) devait durer 15 jours. Le prince de Hesse ayant déclaré qu'il ne pouvait rien stipuler pour les forteresses de Gluckstadt et de Friedrichsort qui n'étaient pas comprises dans son commandement, le siége de ces deux places continua. Friedrichsort capitula le 7 décembre (19); on y trouva 101 pièces d'artillerie et les 800 hommes qui en formaient la garnison restèrent prisonniers. Le Prince royal fit démolir cette forteresse.

La Hollande se trouvait entièrement dégarnie. On n'y comptait pas au-delà de 6 mille hommes de troupes de ligne, dont la plus forte partie se composait de deux régimens étrangers à la solde de la France. Lorsque le théâtre des opérations militaires s'en rapprocha, les douaniers reçurent ordre de quitter les côtes et de se jeter dans les pla-

ces. Tout ce qu'il y avait de troupes régulières dans le pays, ainsi que la plus grande partie de la gendarmerie, dut se rassembler à tout évènement à Utrecht pour y former un corps d'observation sous les ordres du général Molitor. La garnison d'Amsterdam ayant évacué cette ville dans les premiers jours de novembre, pour se rendre au lieu du rassemblément, le peuple se souleva contre les autorités impériales; son exemple fut suivi presqu'au même instant à Rotterdam, à Dortrecht, à Delft, à Leyde et à Harlem. Il n'y avait partout qu'un desir fortement prononcé de voir rétablir l'ancien ordre de choses. Il se forma à la Haye un gouvernement provisoire, dont M. d'Hogendorp prit la présidence. Cette révolution s'opéra avec un calme étonnant. Il n'y eut pas une goutte de sang répandue. Les Français trop faibles pour comprimer cet élan général, se retirèrent en ordre, et eurent encore le désagrément de voir se ranger du côté des insurgés, avant de repasser la Meuse, la majeure partie des régimens étrangers sur lesquels ils avaient jusqu'alors compté. Toutefois ils laissèrent de faibles garnisons au Helder, dans Naarden, à Gorcum, Bois-le-Duc et Berg-op-Zoom.

Favorisés par ces insurrections, les troupes légères des Alliés inondèrent bientôt le pays. Un parti de 300 cosaques se glissant entre les postes des Français, entra le 12 novembre (24) à Amsterdam. Il fut suivi six jours après par le corps de Benkendorf, qui, parti de Zwoll en poste pour Harderwik, s'y embarqua, et favorisé par le vent, débarqua le 19 (1er. décembre), à 8 heures du matin, à Amsterdam. Dès qu'il y fut établi, il détacha des troupes contre les forts de Mayder et de Halfweg, dont il s'empara et où il trouva 20 pièces de canon et plus de 600 prisonniers. Pendant que les troupes légères des Russes s'emparaient des places du nord de la Hollande, le général Oppen avec l'avant-garde de Bulow se dirigeait sur Dœsbourg, qu'il emporta de vive force le 11 novembre (23); la garnison s'échappa sur le pont de l'Yssel avec perte d'une centaine d'hommes et de deux pièces de canon. De Dœsbourg, Oppen marcha sur Arnheim, où Macdonald venait de jeter des renforts qui portèrent la force de la garnison à 3 mille hommes. Le 17 (29), l'avant-garde prussienne rencontra une partie de la garnison rangée en bataille devant la

place ; Oppen la força de s'y renfermer sans oser pourtant rien entreprendre pour le moment contre elle. Bulow après avoir détaché la brigade Borstel pour former l'investissement de Wesel, suivit de près son avant-garde, et parut le 18 au matin devant Arnheim. Les fossés secs de la place lui paraissant faciliter l'escalade, il la fit tenter sur-le-champ. La garnison se retira vers Nimègue par le pont du Rhin, avec perte de 400 prisonniers et de plusieurs pièces de canon. Arnheim pris, Bulow se porta à Utrecht, où il donna quelques jours de repos à ses troupes.

Pour completter ce tableau, nous allons rendre compte de ce qui s'était passé devant les forteresses que les Alliés avaient laissées derrière eux.

Nous avons vu que Benningsen en se portant sur Leipzic, avait laissé devant Dresde le comte Tolstoi avec un corps de 20 mille hommes, presque tous de nouvelle levée. Le maréchal Saint-Cyr qui avait 25 mille hommes sous ses ordres, exécuta le 5 octobre une grande sortie, qui obligea Tolstoi à se replier sur la Bohême. Le marquis de Chasteller avec 10 mille Autrichiens

avança de Tœplitz au secours des Russes. Sa présence rendit les Français plus circonspects ; ils se contentèrent de fourrager dans les environs de Dresde. Immédiatement après la prise de Leipzic, le prince de Schwarzenberg détacha le corps de Klenau de ce côté. Ce renfort arriva devant Dresde le 14 octobre (26), et força l'ennemi à rentrer dans la place, où il ne tarda pas à être réduit à la dernière extrémité par le manque de vivres. Saint-Cyr abandonné à lui-même et sans espoir d'être dégagé, capitula le 30 octobre (11 novembre). Son armée composée de 32 généraux, de 1,795 officiers et d'environ 33 mille hommes, y compris tous les malades qui se trouvaient dans les hôpitaux, devait retourner en France, sous condition de ne pas servir de six mois contre les Alliés ; mais le prince de Schwarzenberg n'ayant pas ratifié cette capitulation, on proposa à Saint-Cyr, qui se trouvait déjà à Altenbourg, de rentrer dans la place ; c'était une offre illusoire, il le sentit parfaitement et préféra se rendre avec tous les siens. Ils furent conduits comme prisonniers dans les Etats autrichiens. Après la réduction de Dresde, où l'on trouva

245 pièces d'artillerie, le corps de Klenau se mit en marche pour rejoindre la grande armée, et le comte Tolstoi se réunit à celle de Benningsen.

La forteresse de Stettin après avoir soutenu huit mois de blocus, se rendit le 9 novembre (21). La garnison, forte de près de 8 mille hommes, resta prisonnière de guerre. Cette prise rendit aux Prussiens 351 pièces de canon. La brigade Lossau qui faisait partie du corps de blocus, se mit en marche pour rejoindre le corps de Tauenzien auquel elle appartenait.

Le 18 novembre (30), l'importante place de Dantzic capitula après 26 jours de tranchée ouverte. Le général russe duc Alexandre de Wurtemberg commandait le corps de siége, composé de deux divisions russes et de quelques milices russes et prussiennes. La garnison devait être renvoyée en France sur parole de ne pas servir avant échange; mais les Souverains alliés ayant refusé de ratifier cette capitulation, l'on fit à Rapp la même proposition qu'au maréchal St.-Cyr; ce général l'ayant rejetée, il fut transporté en Russie avec 9 mille Français. Des Bavarois, des Westphaliens et des Po-

lonais qui faisaient partie de la garnison, furent renvoyés dans leurs foyers.

Le général Kleist bloquait Erfurt, et se disposait à en entreprendre le siége. Le général Dalton qui y commandait, ayant trop peu de monde pour le soutenir, conclut le 8 octobre (20) une convention en vertu de laquelle il évacua la ville et se retira avec sa garnison dans la citadelle de Petersberg. Kleist après avoir laissé quelques milliers d'hommes pour la bloquer, partit avec le gros de son corps pour se réunir à l'armée de Silésie.

Après la bataille de Leipzic, Tauenzien avait quitté les environs de Berlin et s'était porté sur l'Elbe pour bloquer Wittenberg et assiéger Torgau. Cette dernière place capitula le 14 décembre (26), et la garnison, forte de 10 mille hommes, y compris les malades, fut prisonnière de guerre. Les Prussiens n'osèrent en prendre possession que le 29 décembre (10 janvier), de peur d'être infectés par l'épidémie qui y exerçait des ravages effrayans.

Dans le duché de Varsovie, le fort de Zamosc capitula le 10 décembre (22), et le 13 (25) celui de Modlin eut le même sort;

il ne resta de toutes les places occupées par l'ennemi sur les derrières des Alliés, que Hambourg, Magdebourg, Wittenberg, Custrin, Glogau, et les citadelles d'Erfurt et de Wurtzbourg.

La campagne dont nous venons de rendre compte sera célèbre dans les fastes de la guerre. Elle acheva de faire perdre aux Français ce prestige d'invincibilité qui fascinait les yeux de l'Europe depuis tant d'années. Il n'était plus possible d'attribuer ces nouveaux revers à la rigueur d'un climat inconnu, prétexte sous lequel Napoléon déguisa la honte des désastres de la campagne de 1812. Des neuf batailles qui furent livrées depuis la rupture de l'armistice, compris le combat de Kulm qui, vu l'importance de ses résultats, peut être rangé au nombre des batailles, les Français n'en gagnèrent que deux, celles de Dresde et de Hanau. A Wachau la victoire resta indécise; tandis qu'à Gross-Beeren, sur la Katzbach, à Kulm, à Dennewitz, à Mœkern et à Leipzic, elle se déclara entièrement pour les Alliés. Au mois d'août, Napoléon conservait encore une attitude menaçante au-delà de l'Elbe; à la fin d'octobre, il fuyait au-delà du Rhin avec 80 mille hom-

mes environ, tristes débris d'un armée qui, à la reprise des hostilités, comptait près de 280 mille combattans! Trois mois de campagne avaient suffi à l'Empereur Alexandre qui était l'âme de la ligue des Souverains, pour rendre la liberté à l'Allemagne.

Il faut avouer que depuis 20 ans les Français n'avaient eu des armées aussi formidables à combattre, soit pour le nombre, soit par l'esprit dont elles étaient animées. L'enthousiasme qui échauffa les premiers à l'aurore de la révolution, avait passé dans l'âme des Russes et des Allemands. Ils avaient pris les armes pour leur indépendance et venger l'honneur de leur nation; de tels soldats devaient être invincibles. Ajoutez à cela que les généraux ennemis s'étaient formés à l'école de l'expérience et du malheur, et qu'ils avaient renoncé au funeste systême qui avait causé la perte de tant de batailles, pour mettre en pratique celui qui avait valu tant de triomphes à leurs adversaires. Enfin Napoléon ce grand capitaine fut dans cette campagne au-dessous de sa réputation. Toutes ses manœuvres portent un caractère d'irrésolution et de tâtonnement qui étonne d'autant plus, que l'audace et l'activité étaient ses qualités distinctives; il se

laisse enlever partout l'initiative des mouvemens; il ne profite pas des avantages que sa position centrale lui procure, et ne rachète ses fautes par aucune de ces belles combinaisons qui font la gloire d'un général, et auxquelles il dut lui-même sa célébrité et la couronne impériale. C'est surtout dans les mouvemens préparatoires de la bataille de Leipzic, depuis son départ de Dresde jusqu'à la journée du 4 octobre (16), qu'il est inexcusable. Un général secrètement dévoué à la cause des Alliés n'aurait pas mieux agi en leur faveur. Ceux qui ne connaîtraient de lui que sa campagne d'automne de 1813, pourraient avec raison douter de ses grands talens militaires, et le ranger dans la classe des Daun, des Soubise et des Cobourg. On dirait que son génie militaire se trouvait enchaîné par un pouvoir supérieur devant lequel il se trouvait obligé de ployer. C'est de lui surtout que l'on pourrait dire dans cette circonstance, que Dieu a daigné sur lui

Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des Rois funeste avant-coureur.

FIN.

Digitized by Google

EXTRAIT

D'une lettre de l'Auteur à M. le général T....., sur les lignes d'opérations des Alliés à la rupture de l'armistice.

Du château de Koppitz en Silésie, le 28 juin (10 juillet) 1813.

.... Tout faisant présumer que les hostilités ne tarderont pas à recommencer, nous allons examiner avec attention les différentes lignes territoriales qui se présentent à nous pour l'ouverture de la campagne prochaine.

Ignorant à quel point en sont nos relations avec l'Autriche, nous baserons nos raisonnemens sur deux hypothèses tout-à-fait opposées : la première, en supposant une alliance étroite avec cette puissance, et une coopération franche et absolue de l'armée qu'elle a rassemblée en Bohême, avec nos forces répandues en Silésie ; la deuxième, en admettant une neutralité rigoureuse de la part de l'Autriche.

Lignes d'opérations dans le premier cas.

Notre véritable et unique base d'opérations dans ce moment, est sans contredit la Vistule, depuis Sandomir jusqu'à Varsovie. Le premier avantage que nous retirons de l'alliance avec l'Autriche, est de nous procurer deux autres bases excellentes : celle du Danube, depuis Linz jusqu'à Presbourg, et celle de la Wag, de Warin à Leopolstadt. Dans la situation actuelle, ces deux dernières sont préférables à la première. La base de la Wag surtout présente les avantages les plus marqués ; elle a sur ses derrières les riches et abondantes provinces de la Hongrie ; et quoique située au centre des Etats autrichiens, elle ne nous ôte nullement la faculté de recevoir de Russie tous nos renforts et nos approvisionnemens qui, débouchant par Tarnopol, traverseront avec sécurité le nord de la Hongrie.

Les armées combinées de Russie, d'Autriche et de Prusse agiront sur une seule ligne. L'expérience de toutes les guerres a trop bien démontré le funeste inconvénient des lignes doubles, et il paraît inutile de

prouver encore ici le grand avantage de la concentration générale des forces.

Quatre lignes se présentent tout naturellement pour notre offensive :

1°. Celle de la Silésie, de Schweidnitz par Jauer sur Liegnitz et Goldberg ;

2°. Celle de la Lusace, de Jung-Bunzlau par Zittau, sur Gœrlitz et Bautzen ;

3°. Celle de la Saxe, de Budyn par Tœplitz, sur Dresde et Freyberg ;

4°. Celle du Voigtland, d'Egra par Frantzensbrun, sur Plauen et Hoff.

Ligne de la Silésie.

Si l'on adoptait cette ligne, l'armée autrichienne devrait déboucher de la Bohême par Trautenau et Schatzlar, sur Landshut, où elle se réunirait à la gauche de notre armée rassemblée près de Schweidnitz; après quoi les armées combinées se porteraient en masse sur Jauer et Goldberg, et livreraient bataille à l'ennemi qu'elles rencontreraient vraisemblablement entre ces deux villes. Mais cette bataille ne peut nullement être décisive, l'ennemi ayant sa retraite libre par Lauban, Gœrlitz et Bautzen, sur Dresde ; il faudra livrer

bien des combats avant d'arriver à la capitale de la Saxe. Il est probable que dans tous ces combats la victoire demeurera de notre côté; mais en supposant même que cela arrivât ainsi, nous n'aurions fait qu'acheter, au prix de beaucoup de sang, un bien mince avantage, puisque comme nous le prouverons bientôt, tout le pays entre l'Oder et l'Elbe doit tomber entre nos mains sans coup-férir.

En cas de retraite, nous pourrions, sans contredit, nous diriger en toute sûreté sur Neisse et Olmutz, vers la base de la Wag; mais alors la Bohême resterait exposée aux invasions de l'ennemi, ce qui mécontenterait l'Autriche, que nous devons ménager surtout comme le plus puissant et le plus nécessaire de nos alliés.

Tels sont les désavantages réels de la ligne de Silésie. On doit y ajouter ceux résultant de l'épuisement du pays à parcourir, qui entraveraient la marche des Alliés et les forceraient à opérer avec une lenteur très-préjudiciable dès le début de la campagne.

Ligne de la Lusace.

En adoptant la ligne de la Lusace, l'armée russo-prussienne débouchera de la Silésie par

Landshut, Schartzlar et Trautenau, sur Gitchin; elle se dirigera ensuite par Neupaka, Turnau et Reichenberg, où elle se ralliera à la droite de l'armée autrichienne qui, dès le commencement des hostilités, se portera en toute hâte de Gitchin et Jung-Bunzlau, sur Gabel et Zittau, pour occuper les passages des montagnes. Immédiatement après la réunion des armées, elles déboucheront par Lœbau, dans la plaine de Hochkirch.

En cas de revers, la retraite s'effectuera par Kollin sur Brunn, vers la Wag, ou par Kollin sur le Znaim, vers le Danube. De cette manière, la Bohême sera défendue pied à pied, et l'ennemi ne pourra même envahir la Silésie qu'en découvrant sa ligne d'opérations. La ligne de la Lusace, quoique préférable à celle de Silésie, présente de grandes difficultés. La facilité qu'a l'ennemi de s'emparer avant nous des passages des montagnes, lui donnera les moyens de faire une grande résistance. D'ailleurs, en supposant même que nous parvenions à l'en déloger, il faudra toujours lui livrer bataille dans les environs de Bautzen avant d'arriver à Dresde; résultat fâcheux, puisqu'il est facile de s'y rendre sans en venir aux mains avec l'ennemi.

Ligne de la Saxe.

C'est la ligne qui nous procure à moins de frais les avantages les plus solides. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner à quoi se résoudra Napoléon, lorsqu'il apprendra la marche de nos armées par le nord de la Bohême, pour se porter à la gauche de l'Elbe. Il n'aura que trois partis à prendre : pousser sa pointe en Silésie et vers le duché de Varsovie ; envahir la Bohême, ou enfin évacuer la Silésie et la Lusace, pour repasser l'Elbe en toute hâte. Certainement il ne demeurera pas en Silésie, puisqu'il ne tarderait pas à y être réduit aux abois ; sa ligne d'opérations partant de Dresde se trouvant entièrement interceptée par la position de nos armées en Bohême. Il ne commettra pas non plus la faute de marcher en Bohême, puisqu'une bataille perdue dans cette province le rejeterait sur le Riesen-Gebirge et la Basse-Silésie, hors de sa ligne d'opérations ; tandis qu'après une victoire complète même, il ne pourrait jamais nous empêcher de repasser à la gauche de l'Elbe, et d'effectuer notre retraite sur Prague et Tabor, vers la base du Danube. Il

est donc hors de doute qu'il ne perdra pas un moment pour se porter sur Dresde, y repasser l'Elbe, et nous présenter la bataille dans les environs de Dippoldiswalde. Ainsi, par l'effet seul de notre marche vers le nord de la Bohême, nous obligeons Napoléon à abandonner, sans combat, une grande étendue de pays, et nous le ramenons sous les murs de Dresde.

Si quelques circonstances extraordinaires nous forçaient à la défensive, la retraite s'exécuterait par Prague et Iglau sur Brunn, vers la Wag; ou par Beraun sur Budweiss et le Danube. Cette ligne pour la défensive, présentant les mêmes avantages que celle de la Lusace, et procurant dans l'offensive des résultats bien plus décisifs, doit être préférée à celles de la Silésie et de la Lusace.

Ligne du Voigtland.

Pour opérer sur cette ligne, les armées combinées marcheront par leur gauche, et traverseront toute la Bohême jusqu'à Egra; de là elles se dirigeront sur Frantzensbrun et Adorf, et déboucheront dans la plaine entre Plauen et Hoff. Si l'on était certain que le suc-

cès couronnât nos premiers efforts, et que dès l'ouverture de la campagne la victoire se déclarât pour nous, il faudrait choisir sans doute cette ligne, puisque le gain d'une seule bataille nous livrerait non-seulement le pays entre l'Oder et l'Elbe, mais même toute la Saxe, et rejeterait l'armée française au fond de la Franconie. Mais à la guerre l'on n'enchaîne jamais la fortune; il faut donc se prémunir contre les revers les moins probables: or, dans la défensive, c'est la ligne la plus défectueuse de toutes les quatre, puisqu'elle n'a pas de liaison sûre avec ses bases d'opérations, même avec celle de la Wag qui est la plus importante. Les communications de notre droite peuvent être facilement interceptées par l'ennemi qui, la débordant continuellement, se trouvera en mesure de s'établir sur notre ligne d'opérations, et de nous rejeter dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Bavière.

D'un autre côté, je ne crois pas que Napoléon évacue Dresde pour se porter en Voigtland à la rencontre de notre armée. Il me semble qu'apprenant notre marche sur Egra, il envahira la Bohême, et que, se dirigeant de Dresde par Tœplitz, il débouchera sur

Laun, et s'établira sur nos communications. Alors nous serons forcés de revenir sur nos pas, pour livrer bataille aux environs de Saatz. La perte de cette bataille entraînera celle de toute notre armée qui, coupée de toutes ses bases, sera anéantie dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Bavière. Je conviens que les communications de l'armée française n'étant pas mieux assurées, le même sort l'attend si la victoire se déclare pour nous ; mais Napoléon se trouve dans une situation désespérée, à risquer le tout pour le tout; tandis que nous n'avons aucune raison de remettre le sort de la guerre au hasard d'une seule journée.

Si l'on convient de la vérité de ce qui vient d'être dit, on doit être convaincu que la ligne de la Saxe nous présentant les avantages les plus réels, tant dans l'offensive que dans la défensive, c'est sur elle qu'il est de notre intérêt d'opérer. Examinons maintenant par quelles lignes-manœuvres nos armées devront l'embrasser.

Vers les derniers jours de l'armistice, l'armée russo-prussienne se rassemblera dans les environs de Schweidnitz et de Reichenbach; le gros des forces autrichiennes se con-

centrera entre Gitchin et Trautenau, pour donner le change à l'ennemi et lui faire croire que nous allons opérer en Silésie; un corps considérable sera porté sur la gauche de l'Elbe, entre Carlsbad et Theresienstadt. On fera courir le bruit que la destination de ce corps est de couvrir Prague et la Bohême. Dès le commencement des hostilités, ce corps se portera avec célérité sur Aussig et Tœplitz, et tâchera de s'emparer des passages des montagnes qui versent vers la Saxe, et de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée des armées combinées. La grande armée autrichienne suivie de près de celle des russo-prussiens, se portera à marches forcées par Jung-Bunzlau, traversera l'Elbe entre Melnick et Teresienstadt, passera par Aussig et Tœplitz, et débouchera dans la plaine entre Dœhna et Dippoldiswalde, où je suppose que nous rencontrerons l'ennemi, et lui livrerons bataille. En quittant la Silésie, notre armée aura soin de bien garnir les forteresses de ce pays, qui sont déjà mises à l'abri d'un coup de main.

Le corps russe du général Winzingerode, posté à Lissa, se rapprochera de Glogau; et dès que Napoléon aura commencé son mou-

vement rétrograde sur Dresde, Winzingerode passera l'Oder, et talonnera l'armée française, en cherchant à lui faire le plus de mal possible.

Le général Bulow rassemblera son corps à Mittenwalde, près de Berlin, sur la grande route de cette ville à Dresde. Il se portera ensuite par Luckau et Grossenhayn, sur Dresde, où il attirera à lui le corps de Winzingerode. Cette marche se fera avec beaucoup de précaution, pour ne pas tomber imprudemment sur le gros des forces de l'ennemi, et Bulow aura l'attention de n'arriver devant Dresde que lorsque l'armée française aura repassé à la gauche de l'Elbe.

Le corps du comte Woronzow joint aux milices du pays, se maintiendra entre Wittenberg et Berlin, pour couvrir cette capitale et la Marche contre les entreprises de la garnison de Magdebourg et les courses des partis ennemis.

Le Prince royal de Suède réuni au corps de Walmoden, se portera par le Mecklenbourg sur Hambourg et le Holstein, contre les Danois. Quoiqu'en général nous n'approuvions pas les doubles lignes d'opérations, celle-ci dans cette circonstance peut

nous être très-avantageuse, par l'influence politique qu'elle aura sur les esprits dans le nord de l'Allemagne. D'ailleurs, nous ne pouvons négliger de pacifier ou de punir le Danemarck.

Les armées de réserve du général Benningsen, après avoir laissé des forces suffisantes pour réduire Zamosc et Modlin, devront se rapprocher de la Silésie, et se porter entre Czenstochow et Cracovie, pour être à même de donner la main à notre grande armée, sans s'éloigner cependant de notre base de la Vistule, qu'il faut consolider en pressant vivement Modlin et Zamosc.

Si comme il faut le supposer, nous remportons la victoire dans les champs de Dippoldiswalde, Napoléon effectuera sa retraite par Freyberg et Chemnitz sur Zwickau; alors nous attirerons à nous les corps de Bulow et de Winzingerode; et cette augmentation de forces nous donnera la facilité de poursuivre avec vigueur les Français et de leur livrer de nouveaux combats avec une supériorité qui ne leur laissera aucune chance de succès.

Si contre toute probabilité, nous étions battus à Dippoldiswalde, la retraite se diri-

gerait par Tœplitz et Budyn sur Prague. Bulow se porterait de Dresde sur Neustadt, Rumbourg, Bœhmisch-Leipa et Melnick sur Prague, où il se réunirait à la grande armée. Ce renfort considérable nous donnerait les moyens de reprendre l'offensive; mais il faut espérer que nous n'en serons pas réduits à cette extrémité, et que dès les premiers combats le Dieu vengeur de la bonne cause se déclarera pour elle, et que les armées françaises laisseront dans les belles contrées de la Saxe et de la Franconie des monumens semblables à ceux qui ont jonché les champs glacés de la Russie et de la Pologne.

Lignes d'opérations dans le deuxième cas.

Si les Autrichiens restent neutres, la scène change, le théâtre de la guerre se retrécit, la ligne d'opérations des Français, couverte par la neutralité de la Bohême, devient assurée, tandis que la nôtre partant de la Vistule se trouve fortement compromise, surtout si l'ennemi manœuvre vivement contre notre droite.

Pour opérer offensivement, nous avons

deux lignes dont il s'agit de montrer les défauts. La première est celle de la gauche de l'Oder, et la seconde est celle de la droite de ce fleuve.

Ligne de la gauche de l'Oder.

Pour agir sur cette ligne, nos armées se concentreront entre Cânth et Schweidnitz, et à la reprise des hostilités, elles marcheront en avant, se dirigeant sur Liegnitz, où elles livreront bataille à l'ennemi qui, supposé battu, devra repasser le Bober et se replier sur la Lusace.

Cette ligne assez bonne en cas de succès, devient très-dangereuse si la chance tourne contre nous. En effet, une bataille perdue nous rejeterait infailliblement sur Schweidnitz, et Napoléon pressant vivement notre flanc droit, peut s'établir sur nos communications, que nous serons obligés de regagner l'épée à la main. Dans ces circonstances, une seconde défaite ruinerait entièrement notre armée qui, n'ayant plus de retraite que vers les montagnes du comté de Glatz, ne tarderait pas à y être investie et réduite à l'extrémité par le manque de vivres sur-

tout qui s'y fera sentir dès les premiers jours.

En supposant même qu'après le premier échec nous repassions l'Oder entre Brieg et Oppeln, notre situation, quoique moins défavorable, sera toujours très-mauvaise. Napoléon passera l'Oder dans les environs de Breslau, et manœuvrera pour tâcher de tourner notre droite. Pour nous en préserver, nous serons obligés d'effectuer une retraite longue et précipitée sur Sandomir et Rakhoff, et cela sans nous arrêter un seul jour, puisque l'ennemi qui probablement nous côtoyera dans notre marche, pourrait profiter du plus petit retard pour s'établir sur notre droite, et nous rejeter vers Cracovie et la Haute-Vistule, entièrement hors de notre ligne d'opérations.

Ligne de la droite de l'Oder.

Le triste résultat que peut amener une défaite à la gauche de l'Oder, nous fait croire que la prudence exige absolument de repasser ce fleuve pour agir sur sa droite.

Les armées s'assembleront entre Ohlau et Brieg, et dès que l'armistice sera terminé, elles se porteront sur Namslau; après avoir regagné par cette manœuvre leurs communications directes avec la base de la Vistule, elles pourront reprendre l'offensive directement sur Breslau et Auras, si l'on n'aime mieux attendre la jonction du corps du général Doctorow qui, des environs de Varsovie, doit s'avancer sur la Partha.

Le corps du général Winzingerode de Lissa marchera sur Kobylin et Wartenberg, et se réunira à la grande armée.

Le général Bulow ne se trouvant plus en mesure d'agir de concert avec nous, effectuera sa jonction avec le Prince royal de Suède et le général Walmoden. Ce renfort les mettra à même de réduire facilement les Danois et d'opérer ensuite à la gauche du Bas-Elbe.

Les armées de réserve du prince Lobanow et du comte Tolstoi viendront se porter sur la base de la Vistule entre Varsovie et Sandomir.

En cas de revers, la retraite s'exécutera en toute sûreté par Widawa et Petrikau, vers la base de la Vistule, et après avoir

tiré de nombreux renforts des armées de réserve, nous pourrons avec de nouvelles chances de succès, marcher à l'ennemi, qui, éloigné de ses ressources, sera extrêmement affaibli par ses victoires mêmes.

FIN.

606976
SBN

1813.)

Réserve de cavalerie.	»	295
Armée d'observation de la Bavière	55	46
A Dantzick.....	40	8
Sur le Bas-Elbe.....	24	6
TOTAUX.....	457	429

rmant environ 280,000 combattans, dont { 220,000 d'infant. / 60,000 de caval.

Français.....	227,000	280,000
Italiens.....	15,000	
Polonais.....	18,000	
Allemands.....	20,000	

THE PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPORT

Digitized by Google

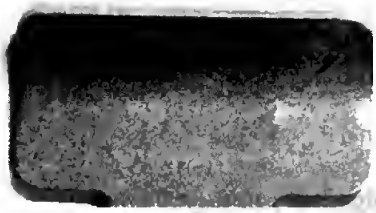
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO EMANUELE III -
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA